

Vaillance

ISBN : 978-2-9559687-5-8
Édition La lampe-tempête
lalampetempete@orange.fr

Altra
Vaillance
Un testament

Édition La lampe-tempête

Ce livre n'est pas une autobiographie. Les personnages et les lieux rencontrés ne sont pas réductibles à une connaissance objective. Leur rôle est avant tout symbolique. La réalité qui nous importe ne lègue rien de solide : elle invite à la recherche vécue, hors emprise.

À la vie sans prix
À la bonté
À la mélancolie

Sous le cerisier

Être une morte émerveille de vie
Quand on s'égare à dépasser
L'enfer de la domination

L'instinct de liberté nous tourmente. On s'abandonne à son étrangeté. Être une disparue qui ne se voile pas la face et ne baisse pas les yeux, voilà notre épreuve personnelle. C'est elle qui nous relie aux résistants en tous genres, les défunts, les vivants, les pas encore sur terre. Sa nécessité nous échappe mais par cette échappée on écrit. À la façon d'un animal traçant durant la nuit son passage sur un champ de neige vient la phrase d'ouverture pour le livre en travail d'indocile accord :

Comment vivre si la vie n'éclaire pas ?

Alors s'anime la mémoire de l'arbre. Un cerisier. Dans un jardin à la fraîcheur si neuve qu'on n'a pas de mots assez légers pour passer comme un souffle sur la petite fille immobile et en lévitation dans le bonheur.

Il n'est pas tombé du ciel sans nuages, ce paradis du cerisier couvert de fruits d'un rouge à l'inoubliable éclat. Il a même été précédé par un alourdissement dont le souvenir accable encore la pensée, qui ne s'envole jamais sans passer d'abord et à n'en plus finir par cette désespérante étape, face à un mur.

On a cinq ans. On a été opérée pour la troisième fois suite à une brûlure invisible et profonde, à la naissance. Interminable séjour à l'Hôpital de Genève. Dans son annexe réservée aux enfants. Elle occupe à l'époque un bâtiment dans le quartier de la Jonction, entre Arve et Rhône. C'est bientôt l'été mais chaque

après-midi on doit quitter la salle aux grandes fenêtres ouvertes, où s'alignent les lits des mal en point ou des blessés en réparation. On doit rester isolée dans une longue pièce à haut plafond, pleine d'engins bizarres. On est couchée à plat ventre sur un lit dur, qui est monté mécaniquement. Si loin du sol qu'on n'ose plus regarder en bas. On peut seulement soulever un peu la tête, face au mur. Il est peint d'un jaune fade, vaguement luisant. Quelqu'un, on ne se souvient pas de ce personnage qui pourrait aussi bien être un robot, a mis en place sur nos reins, où la musculature abîmée a dû être reconstituée pour éviter une grave déviation des vertèbres, une sorte de bât en tissu épais. Il est tout plat sur le corps immobilisé, mais pourvu sur les côtés de deux grandes poches carrées qui pendent lourdement de part et d'autre du lit dur.

C'est à cause de ces deux poches carrées, au poids difficilement supportable, que s'accroît la douleur, pour faire du bien, à ce qui a été expliqué à la petite fille.

Elle ne sait pas ce qui les rend si pesantes, ces poches qui tirent son dos. Elle imagine que deux pierres épaisses mais plates et coupées au carré ont été fourrées dans le couple de poches tenues ensemble à distance l'une de l'autre par la large bande de tissu qui lui aplatit le corps, lui scie la peau et l'empêche de s'endormir.

Pas moyen d'oublier le désastre, les cicatrices, le mal dont la pilule blanche qu'on lui a fait avaler ne la soulage pas vraiment. Car le pire, dans cet isolement face au mur aveugle, est de se sentir une bête qui porte une charge accablante sans aller nulle part. Une bête de malheur qui a désolé son père et sa mère. Une enfermée loin d'eux, sauf un moment le soir et plus longuement le dimanche. Une séparée. Quelle vie à espérer pour cette bête immobile devant le mur, loin des rues où circulent les bien portants, loin des maisons vivantes, loin des enfants qui portent un cartable ou qui jouent, loin des marchands de glace au bord du lac et des routes qui mènent à la campagne ou des chemins en

forêt qui craquent sous les pas sautillants ? Tout ça est trop pénible à penser, face au mur. La petite fille met toute sa volonté à se débarrasser de la pensée. Elle parvient à ne plus penser que vaguement, ou par à-coups, et puis plus du tout.

C'est ainsi que sur le lit dur et immobilisée par deux poids qui tuent la pensée la petite fille se change en morte, désertée par tout sentiment de révolte, tout désir de fugueuse évasion, toute ambition de retour à l'air libre.

Inouïe est la surprise quand un après-midi de grand soleil le jardinier s'occupant du parc devant l'hôpital, avec sa prairie fleurie, ses rosiers et ses arbres de belle envergure vient nous chercher à la place de l'habituel robot humain. Quelques autres lits, dans la salle, sont vides. Ceux des moins malades ou pas trop démolis. On n'a pas imaginé une minute, alors que s'approche l'heure de la réclusion sur le lit dur, être du nombre des bienheureux emmenés dehors, dans le jardin. Et voilà qu'on est soulevée du lit, portée dans les bras robustes du jardinier, qui marche à grands pas vers le côté inconnu du jardin, qu'on n'aperçoit pas depuis la grande salle aux deux rangées de lits à barrières.

On voit soudain et revoit encore se déployer dans toute sa splendeur un cerisier couvert de fruits tellement nombreux qu'ils paraissent jaillir du feuillage comme pour saluer la saveur de vivre et se donner, avec une royale générosité, à la cueillette qui se prépare activement. Il y a déjà plusieurs échelles dressées parmi les branches. Pas question d'y grimper. Une demi-douzaine de filles et garçons auront cette chance, encadrés par des infirmières. Pour nous le jardinier a installé sous l'arbre un fauteuil en osier, qu'une aide-soignante a garni du blanc nuage d'un duvet.

Est-ce qu'on va rester là, à l'ombre, sans servir à rien ? Pas du tout ! On nous donne un très grand panier à deux anses, qu'il s'agit de tenir solidement sur nos genoux, toute faible qu'on est.

D'en haut les cerises commencent à pleuvoir dans le panier et le cœur est comme fou d'allégresse. Enfin la petite fille immobile a trouvé sa place au milieu des autres, qui se démènent sur les échelles dressées. C'est une place d'en bas, à proximité du tronc dont on voit les racines bosseler la terre dans plusieurs directions avant de s'enfoncer dans l'obscur.

On est donc au centre de l'action et on ne bouge pas. On entend les exclamations et les rires mais on ne lève pas la tête vers l'affairement. On ne quitte pas des yeux le panier que les autres remplissent en lançant habilement leur cueillette. On n'a même pas envie, pour le moment, de goûter aux délices des couples de cerises, tellement la pensée se concentre dans l'enivrement de notre tâche personnelle : être l'immobile choisie pour recevoir les fruits rouges donnés par l'arbre et récoltés par d'autres mains que les nôtres. Nos deux mains ne sont pas en mouvement, elles non plus. Il leur faut seulement tenir bon, sur les anses, pour maintenir en place le grand panier rond, déjà vidé trois fois par le jardinier et à nouveau prêt à recevoir entre nos bras grands ouverts les cerises qu'on a maintenant savourées comme si elles allaient nous donner un sang neuf et nous revigorer pour toujours.

À chaque déménagement des cerises dans la cabane à outils où sont les caissettes à distribuer plus tard en cuisine, il a donc fallu faire une pause. Ni les infirmières, ni les convalescents, personne n'est descendu des échelles. Sur chacune l'équipe adulte-enfant s'est soudée. Les cerises ont cessé un moment de tomber, mais pas les noyaux ! Ils deviennent les projectiles pacifiques d'un jeu déchaîné. C'est à quelle équipe les enverra le plus loin sur le pré. Les points se gagnent quand est touchée, à bonne distance, avec un petit claquement, la margelle de la vasque au fin jet d'eau.

On n'appartient pas aux équipes qui mangent et lancent de toutes leurs forces. Dans notre immobilité on a seulement le loisir de penser. On pense qu'un jour le pré sera couvert de cerisiers.

Dans ce printemps de la pensée on voit grandir les arbustes, forcer les troncs, palpiter une marée de fleurs dont la blancheur ondoie, irréaliste peut-être, on le sait bien, même à cinq ans, mais on a des ailes intérieures. Elles se sont ouvertes à présent. Le monde ne se limite plus à la réalité des murs. On est comme aérée d'immensité vivante. Oh ! L'émerveillement !

Pendant ce temps ça rigole, ça chahute là-haut dans les branches, ça se bagarre pour être l'équipe championne du lancer de noyaux. Au milieu des excitantes criailleries on est la muette aux mains vides à qui personne ne prête attention, puisqu'elle ne participe pas au concours. Loin de nous désoler cette disparition nous allège encore. En invisible on pénètre à l'intérieur de l'arbre. On sent que la sève circule dans notre dos meurtri. On épouse la vigueur de l'arbre aux fruits rouges. Il resplendit par notre fragilité. Réunis on est comme ivres d'immobile et folle jubilation.

Comment vivre si la vie n'éclaire pas ?

Solitaire sous le cerisier de notre lointaine enfance on est à nouveau reliée, tant d'années plus tard, au silence de l'arbre et dans ses branches à la délirante exubérance des prouesses qui ne gagnent en récompense qu'une paire de cerises sur les oreilles. On est reliée par une lente, très lente distillation des cerises qui deviennent un vieux, très vieux kirsch, dont on savoure, les yeux fermés, l'insaisissable intensité.

On se rappelait, bien sûr, cet épisode de notre enfance. Mais on n'en avait pas vraiment tiré une eau de vie à réveiller de la mortelle culture de la domination.

Comment vivre si la vie n'éclaire pas ?
Il a fallu la question première
Posée pour la millième fois

Face aux murs À la fatalité des murs
Pour que la mémoire soit remuée
Assez profondément et que surgisse

Non seulement le cerisier originel
Mais sa fugitive incandescence
Qui ne finit pas de surgir

À la rescousse
Hors les murs
Hors d'emprise

C'est ainsi que la petite fille immobile sous l'arbre où la cueillette bat son plein donne la clé du *on*, choisi bien plus tard pour unir le *je* et le *nous* dans l'expérience absolument personnelle d'une résistance en forme d'apparente disparition, inséparable de la communauté des intrépides, en action.

On n'a plus cessé, en vivant, en écrivant, en voyant les livres se perdre comme fumée et en gardant absurdement confiance en leur nécessité, on n'a plus cessé d'actualiser le passage entre le désespérant isolement face au mur aveugle et la communion inconnue, grâce à l'arbre qui réunit les destins les plus divers, opérant sur *les échelles pratiques* ou en bas dans le fauteuil en osier, qui reste dans l'ombre du prodigieux feuillage. Le feuillage tombe. Il renaît. Il va disparaître. Il fait frissonner la conscience.

Une tout autre sorte d'échelle est à l'origine des souffrances de la petite fille : *l'échelle sociale*.

Dans notre isolement face au mur, à cinq ans, on ne sait rien du Dominateur Médecin, qui pour nous guérir d'une fragilité qui lui semble menacer notre croissance, nous abîme par une injection calamiteuse le bas du dos et se défile de sa responsabilité. L'erreur

est sort commun. Mais pourquoi s'obstiner à la dissimuler, jusqu'à ce qu'elle soit rendue visible par le triste état de la petite fille, qui ne réussit pas à se mettre debout et marcher?

Le bien installé dans les sommets de l'échelle veut sauver sa réputation. Il se doute qu'elle va subir une éclipse, mais sans que les garants de la notoriété fortunée ne renoncent à protéger une tête brillante. Sur les hauteurs de la science et de la sagacité il est permis de trébucher... pas de tomber dans l'obscur! Ne se voit-il pas lui-même en sauveur? Il sauve en effet le performant appétit d'omniscience, qui fait tourner la culture de la domination. Il ne sait pas douter de lui-même. Il sait ruser pour sauver la face.

Quant à nous, on demeure animée par l'expérience de la bête immobilisée par le bât aux deux poches lourdes comme pierre et on endure, pour partager de réelles sorties à l'air libre, dans la vie sans prestige, sans certitude et sans prix. La vie qui fait vaciller l'échelle des grandeurs et violences. La vie de l'insondable *égalité*.

Si on ne connaissait pas, à répétition, la douleur de l'isolement face au mur aveugle, on resterait dans l'emprisonnement des peurs confuses, des clairs mérites, des exaltations de l'amour-propre. On se tiendrait à l'écart des orages qui foudroient ou des rosées à peine visibles, vite envolées. On ne monterait pas pour dégringoler des hauteurs dans un unique élan. On ne découvrirait pas la troisième échelle, ni paisible, ni meurtrière : *l'aventureuse échelle*.

Son histoire prend une première forme, au début de notre adolescence, à l'époque où on s'ennuie de plus en plus en famille et cherche toutes les échappatoires à notre portée. On habite un immeuble vieillot, qui s'élève sur la falaise bordant le Rhône. D'un côté la petite rue fermée par des garages, de l'autre une cour sans charme, sur le devant un sauvageon de jardin ayant perdu ses illusions de magnificence, mais avec vue sur la ville. Notre appartement est situé au premier étage. Celui de notre meilleure

amie au deuxième. Éliane est la fille du propriétaire, veuf et dépressif. Entre sa sœur aînée maîtresse d'école et la nounou qui fait tout, dont la docilité l'énerve, Éliane s'ennuie elle aussi. On partage notre haine de l'ennui. On s'aime et on se chamaille sans répit. Bref, on est inséparables. Comme le désir d'indépendance nous travaille, on va inventer le moyen de désobéir à la réglementation des horaires pour être ensemble même en pleine nuit, à papoter, rigoler, se moquer des endormis, s'enfiévrer de nos périlleux mérites, inventer dans le noir des histoires horribles et trembler d'épouvantable excitation.

Pour la fille du premier, pas question de filer en douce par la porte. L'appartement n'est pas grand. Au moindre bruit dans le corridor à l'entrée, juste à côté de leur chambre, les parents risquent de se réveiller. La fille du second, par contre, n'aura aucune peine à ouvrir sa porte, une fois tout le monde couché au fond du vaste appartement. Il va donc falloir se rejoindre en passant par la fenêtre de notre chambre sur cour, au premier, à l'écart des autres pièces qui donnent sur le jardin. Elle paraît vertigineusement loin du sol, cette fenêtre... On va pourtant essayer un soir, au plus sombre du crépuscule, la grande échelle qui sert à l'élagage du haut marronnier quand sa crête commence à cacher la belle vue sur la ville. Tout va bien. L'échelle est juste assez haute, avec ses deux parties, dont l'une enfilée dans l'autre se déploie pour gagner en hauteur. On est trop naïves pour apprécier le sens caché... On ne pense qu'à tenter la présente aventure. On n'ose pas s'élancer tout de suite, de peur d'alerter le voisinage et surtout le vieux serpent à lunettes du rez-de-chaussée. Son appartement se prolonge par une véranda, pleine d'un formidable bric-à-brac. Il n'y met les pieds que pour y fourrer une nouvelle trouvaille et on imagine qu'il ne viendra pas comme un fantôme troubler nos manigances. Car la véranda est seule à offrir une vue directe sur l'échelle, maintenant dressée à la fenêtre.

Tout est prêt pour l'action, cette nuit même.

L'écervelée à la colonne vertébrale toujours un peu de travers ne songe même pas au risque de la chute. Pas plus tard qu'à minuit elle va enjamber l'appui de la fenêtre, tâtonner du pied pour se poser sur l'échelle, en fermant les yeux si nécessaire, descendre calmement dans la cour, même si le cœur cogne, passer par le couloir lugubre entre les caves, monter les escaliers supposés déserts et frapper un petit coup à la porte d'Éliane, prête à lui ouvrir. Le projet bien sûr est vertigineux... puisque c'est le vertige qui attire. Mais comment se débarrasser de l'échelle, une fois qu'on sera remontée dans notre chambre? Tous les matins notre père en pyjama vient nous annoncer avec son affectueuse sévérité qu'il est l'heure de nous réveiller et c'est lui qui lève le store... On ne va pas le laisser nez à nez avec les montants de l'échelle! Il faut donc qu'Éliane ait le courage aussi de sortir de chez elle pour nous accompagner au retour. Heureusement qu'elle est plus grande et robuste que nous, bien qu'elle ait treize ans elle aussi. Car une fois qu'on sera à l'abri dans notre chambre, il lui faudra emporter toute seule la lourde échelle, pas facile à manier, puis la cacher là où on l'a trouvée, derrière des buissons, contre un mur du jardin où circulent, inquiétantes, les bêtes nocturnes. Alors seulement elle pourra rentrer chez elle en catimini.

L'aventureuse échelle fait trois fois son vertigineux office. Trois nuits d'angoisse puis d'immense soulagement. Notre fierté grandit. Quand on croise le vieux serpent à lunettes, qui jouit d'une véranda pour entasser et ne rien voir, on ricane. On a du mal à ne pas parader en racontant dans la cour de récréation nos exploits nocturnes. Les jalousies et les éloges nous manquent.

La quatrième nuit tout se détraque.

Alors qu'on est les deux devant la porte, chez Éliane, prêtes à sortir pour la deuxième phase du programme clandestin, avec remontée à l'échelle et dissimulation du jeu défendu, la lumière s'allume dans le long vestibule. Au fond de l'appartement la

nounou clopine, en robe de chambre rose. On dirait un gros sac de bonbons qui s'est mis lentement en mouvement. Loin de nous amuser cette apparition nous glace les sangs. La nounou s'enferme aux cabinets. Ouf! Éliane entrouvre la porte d'entrée et on file... mais seule! Il est question qu'Éliane nous rejoigne quand plus personne ne pourra s'apercevoir de sa présence, toute habillée à deux heures du matin, ou de son absence dans son lit. Seulement la nounou prend ensuite un temps fou dans la cuisine pour se préparer une tisane. Si elle est patraque, elle ne va pas se rendormir facilement. Éliane qui nous racontera ces péripéties voit par un rai de lumière rose que la nounou n'a pas éteint sa lampe de chevet. Bref, plus possible de venir à la rescousse. Le temps passe. Dans notre chambre où on ne peut pas se coucher en paix on comprend que tout va mal. Comment éviter le scandale de l'échelle dressée à la fenêtre et le drame qui va s'ensuivre? Dans les transes de l'enfer on se représente la consternation, la colère, les remontrances, les châtiments, la séparation des amies, la malédiction qui tombe sur le jardin, la liberté interdite d'accès... la fin de tout.

On ne voit qu'une solution, mauvaise de toute façon : faire tomber l'échelle dans la cour. Le père, demain matin, s'étonnera de la bizarrerie de sa présence à cet endroit, mais n'ira pas jusqu'à imaginer que sa propre fille s'en est servie pour aller vagabonder dans la nuit. Nos père et mère, qui aiment la discipline, vont parler entre eux du fléau des malotrus qui empruntent du matériel sans le remettre en place. Ils n'ont cependant aucun goût pour la chicane. L'affaire ne s'ébruitera pas. On s'arrangera, avec Éliane, pour escamoter l'échelle avant que le vieux serpent à lunettes, plus malin que tout le monde, ne soupçonne l'aventureuse vérité.

Avec l'énergie de la panique et du dernier espoir on saisit donc les deux montants et on les repousse. L'échelle un instant vacille, toute droite entre le sol et le vide... puis se tord à l'endroit de la charnière entre les deux montants. Ils ne se séparent pas. Celui d'en bas reste planté au sol à la verticale ou presque et celui d'en

haut se penche, se penche... se penche à angle droit dans la direction de la véranda d'en-dessous. Horreur! On croit entendre craquer les vitres... Mais non. Le silence n'est plus troublé que par les gémissements du vent. Car le vent souffle et fort. Le vent va faire se balancer l'échelle tordue dont le haut s'est coincé sur la véranda, à moins d'une vingtaine de centimètres du vitrage... D'un moment à l'autre toute la cour va se réveiller dans un vacarme de verre brisé, de fenêtres qui s'ouvrent, de cris, de gens qui croient à un cambriolage et veulent appeler la police... Finalement ça se saura qu'une fille allait se balader en pleine nuit dieu sait où, avec le diable sait qui... On a vraiment envie de se jeter par la fenêtre, mais c'est raté puisqu'on a le malheur d'habiter au premier.

Toute la nuit on subit le supplice du vent. Il fait battre le store. Côté véranda rien ne se passe. On n'ose plus faire un pas hors du lit. On est hallucinée d'effroi. Au matin le store s'ouvre et la fenêtre se referme. Comment se fait-il que le père n'ait rien vu? Un spectre se lève, regarde... et n'en revient pas. L'échelle n'est plus là, dans sa posture absurde. Plus rien ne menace la véranda du vieux serpent à lunettes.

Avec Éliane, avant de filer à l'école, on retrouve l'échelle à sa place habituelle mais en deux morceaux séparés, posés l'un contre l'autre. On n'ose pas croire à cette libération. On attend les questions qui rôdent, les commentaires des faiseuses d'histoires, le sifflement du vieux serpent à lunettes... Rien.

On a eu beau se creuser la tête
On n'a jamais su
Quel pur esprit pratique
Ou quel cœur insensé
Avait sauvé l'aventureuse échelle
Du désastre des médisances
Et des banalités

L'insurgée

Les années passent. Autre histoire et nouveau jardin. S'y dresse, sous l'apparence d'une villa confortable mais sans prétention à la périphérie de Genève, le sibyllin séjour du chaos intérieur, peinant à retrouver l'expression, sur la toile blanche. On va rendre visite à un Peintre. On met la majuscule car c'est un peintre déjà célèbre mais d'une grande discrétion. Il demeure fidèle à une recherche toute en lenteur, angoisse, impuissance fondamentale et soudain dépassement dans la mêlée des formes et des couleurs.

On a fait sa connaissance grâce à un ami, un écrivain pas encore publié, dont on a lu les premiers écrits. On a parcouru dans ses pages notre propre labyrinthe, où le mal-être ne nous lâche pas. On est reconnaissante que l'expression nue de la peur qui rôde dans les tréfonds de l'expérience humaine nous désigne les nœuds sur le fil qu'on aura à dévider plus tard. On ne se doute pas, en ce temps-là, que va nous séparer la future belle carrière de l'Écrivain à majuscule, talentueux porte-parole de l'apeuré en lui, qui atteint les cimes de la sagesse par sa passion de scrutateur de l'essentiel. Le Peintre est l'un de ses maîtres en modestie et grandeur.

Vieil homme à présent, le Peintre a vécu pendant des années dans l'inconfort matériel le plus pénible. Quant à l'inconfort spirituel... De ce côté-là pas de répit. Le futur Écrivain à majuscule, qui s'identifie au Peintre comme héros de l'inconfort panique, le place tout en haut...

Tout en haut de la haute échelle
De l'esprit qui mesure sépare
S'impose par le mal-être
De son élection...
Pour cet esprit d'en haut

Lucide aveuglement
On sera toujours vue
Comme l'empêcheuse
De la domination :
L'insurgée
Au vacillant
Jugement

On n'est pas prête, à l'époque, même si on crie dans la rue contre la guerre et l'injustice, à laisser se casser la haute échelle pour en recevoir les débris en pleine figure. On est jeune encore. On a la tête farcie de confuse philosophie, le cœur serré d'angoisse, le corps tourmenté par la foudre qui ne tombe pas, ne déchire pas la ligne d'horizon, n'éclaire pas. À nos côtés un homme intelligent et sensible, donc vulnérable, mais protégé par l'armure de la science, de l'érudition, de la parole aisée.

Nous voilà dans le sanctuaire de la villa. Celle de la Magicienne, mère de deux adolescentes, qui vit avec le Peintre depuis des années. Elle est peintre elle aussi mais personne pour le moment ne la gratifie d'une majuscule, sinon pour son talent de Magicienne. Sa subtile et charmeuse simplicité s'accorde comme un léger parfum à l'élévation du grand vieil homme, dont l'Écrivain note religieusement chaque parole, sur un carnet.

Ascétiques silences autour de la table. Il est possible de picorer dans l'assiette et de parler. Bien qu'on ait honte de n'avoir rien à dire. Rien qui vaille la peine d'être retenu pour de futures méditations.

Tout se passe comme si tombait des lèvres du vieil homme, pour s'immortaliser sous le stylo, quelques débris des profondeurs que les autres et la Magicienne elle-même ont la chance de recueillir avec l'attention qui s'impose, sans participer à la genèse

ni à l'évolution de l'expérience et moins encore à sa mise à l'épreuve. Les deux adolescentes restent muettes. L'épouse de l'Écrivain aussi. C'est elle qui gagne la vie du ménage et pourquoi pas? Enfin du neuf, semble-t-il. Nous étonne seulement que l'Écrivain ne l'appelle jamais par son prénom mais par ses deux initiales. Elle dit vouloir elle-même ce raccourcissement, car son nom de baptême ne lui plaît pas. On se demande si elle ne tient pas à se diminuer pour que son homme s'élève grâce à ses soins dans toute sa grandeur, peu commune.

On se trompe peut-être mais cette vocation d'effacement rappelle singulièrement les épouses qui ont pris le voile pour la gloire de l'Époux qui les bénit d'En Haut.

Toujours est-il que les profondeurs, au lieu de relier à l'échappée où souffle le vent que nul ne tient en laisse, les obsédantes profondeurs autour du Peintre et de l'Écrivain qui lui tend le grand miroir, les profondeurs créent comme une atmosphère raréfiée, exaltante pour les deux hommes qui se voient en visionnaires, paralysante pour les présences simplement vivantes qui les entourent.

On s'insurge.

L'obscur vaillante, en nous, n'accepte pas la contrainte. Ne vénère pas la domination. On se résout, sans compétence aucune, à le dire dans un tremblement. Deux trois mots malhabiles. Rien d'un coup de pistolet. Pourtant le Peintre s'affole. L'Écrivain à la dignité de grand prêtre joue son rôle. Il explique. Il en sait plus long que la jeune impulsive. Il peut dire, avec des phrases claires, ce que ressent le vieux Peintre, dans sa déroute. On se tait. L'épisode n'en continue pas moins d'agir dans la conscience. L'aplomb de l'Écrivain n'a pas fini de nous agacer. Le trouble qui a saisi le vieil homme au visage d'oiseau nous touche. On est son égale en désarroi.

Autre visite au sanctuaire de la villa et nouvelle insurrection. C'est le printemps. On est tous bien confortablement assis dans la salle de séjour. L'Écrivain, comme à son habitude, prend note des propos importants et il semble que cette emprise de la notation empêche toute conversation détendue, jugée futile. Le Peintre est dans l'obligation de se conformer à son rôle de grand homme, qui parle de la peinture.

La peinture, dit-il, *c'est pour effacer tout ça...* Et d'un ample geste il désigne le monde extérieur.

Or, derrière la grande fenêtre, dans le jardin que son bras tendu et sa main cherchent à effacer, fleurit dans toute sa douceur blanche et rosée un pommier. Sa beauté ronde comme un astre planté sur terre à partir d'une minime espérance de vie s'insurge en nous.

On ne pense pas au cerisier de notre enfance
Mais il nous habite avec ses échelles
Pacifiquement dressées
Avec ses fruits rouges tombés en pluie
Dans le panier de la fragile et immobile
Avec ses noyaux lancés à la volée
Qui font rêver d'une floraison nouvelle
Grâce à laquelle on a déjà goûté

À l'énigme de l'égalité

C'est elle qui s'insurge sur le moment
Dans la villa où s'est répandue comme ailleurs
La semence aveugle des Majuscules
On s'insurge et s'insurge encore

On s'insurge à n'en plus finir

Non pas contre le vieil homme, qui à une autre occasion s'est montré capable du plus naïf enthousiasme en apercevant un cheval galopant dans la campagne, mais contre la tête à notation, la tête possessive, la tête à tel point enivrée de son prestige qu'elle liquide au nom des profondeurs la printanière apparition dehors et l'instinctif émerveillement dedans.

La girouette du prestige est d'ailleurs en train de tourner. Le prestige va bientôt consacrer un art moins fluide dans son abstraction, un art de l'intelligence percutante et de l'assaut critique, méritant le succès en se soumettant à la loi du marché ou en crachant dessus, profitablement.

Reste le pommier, disparu sans doute avec le jardin et la villa, dans un quartier guetté par les promoteurs. En réalité on ne sait pas ce qu'il est advenu du pommier. Quoi qu'il en soit, même tombé sous la scie circulaire, le pommier fleurit dans la mémoire et ses pommes jamais cueillies ont la saveur du paradis.

Dont le vieil homme, quelques années plus tard, a pu expérimenter le cruel effacement. Car il a été chassé sans ménagement de la villa, du jardin, des saisons du pommier. La Magicienne, entichée d'une dominatrice à la glaciale vindicte, qui lui offrait une revanche après tant d'années à garder le sanctuaire en subissant le prestige du grand homme, la Magicienne a emmené le vieux Peintre à la gare et l'a laissé en plan avec ses valises. Il est mort chez son galeriste parisien, qui a hébergé sa solitude pendant les dernières années de sa vie.

L'Écrivain allait le trouver, toujours à l'affût de ses propos. On relit les étapes de ces rencontres avec intérêt. Il y en a différentes versions, maintenant que l'Écrivain est abondamment publié, vu, connu. Ça fait longtemps qu'il ne donne plus signe de vie à une insurgée sans importance et sans vénération pour les Importants. On n'a pas non plus cherché à le revoir. En le lisant on retrouve

sa granitique lucidité, sauf quand il parle de son enfance. On se sent plus proche de la fidèle fluidité du Peintre, à l'œuvre déconcertante. Une de ses paroles transmise par l'Écrivain bouleverse de clairvoyance. On l'entend comme si elle sauvait le printemps du pommier, sauvait l'impulsive insurrection contre son effacement et sauvait la rencontre encore à vivre entre les deux univers, du dehors, du dedans, la rencontre qui recrée non sans douleur et dévoiement la dynamique d'un sens :

Peut-être l'artiste souffre-t-il d'un manque d'être. C'est par son travail qu'il s'emploie à le combler. Qu'il cherche à être. Mais il a bien conscience qu'il ne vit pas, qu'il n'est pas dans la vie.

Qui peut se dire vivant sans être
Dépassé à en perdre l'esprit
Par l'envergure en vie?

On se souvient de la dernière fois où on a parlé au Peintre. Il fêtait ses quatre-vingts ans. Après la cérémonie au *Musée d'Art et d'Histoire*, où on venait d'entendre d'élogieux discours, dont celui de l'Écrivain enchanté de son rôle de sentencieux explicateur, à la virile modestie, on est allée féliciter le vieil homme. On s'est trouvés face à face un instant, dehors, à l'écart des groupes qui se formaient tout en quittant les lieux. On tenait dans les bras notre toute petite fille. Elle souriait, ravie par les yeux du Peintre, d'un bleu très clair, dont le regard semblait voler comme l'étonnante hirondelle qui ne se pose jamais.

On a cherché, pas aussi joyeuse que le bébé et même un peu effarée par cette fuite sur place, on a cherché non pas à apprivoiser ce regard mais à partager, peut-être, ce qui le rendait d'une acuité aussi fébrile dans l'immobilité.

On a posé une question.
Elle n'était pas de circonstance.
Pas non plus insurrectionnelle.
Elle est venue comme par le cordon disparu.
Le cordon qui nous avait reliée à notre corps de mère
Où l'obscur croissance de l'enfant nous avait illuminée.
Le cordon nous libérant pour un temps
De notre incertaine identité
Fluctuante comme une rivière entre les rives.
On a dit :
L'amour... Est-ce que l'amour importe dans votre travail ?
Et le Peintre a répondu, sans une ombre de dédain.
Avec gravité au contraire, hanté de mélancolie :
L'amour, non. La peur. Seulement la peur.

L'amour était la clé qui ouvrait tout, en ce temps-là, pour nous.
On était sortie du labyrinthe cérébral, oppressant à en déprimer
comme une Ariane sans fil à dévider, sans héros à sauver, même
s'il devait finir en ingrat, sans échappée sur l'île heureuse dans les
bras d'un nouveau Dionysos, sans autre perspective que de lâcher
un dernier souffle pour mettre un comble à l'absurdité d'avoir jeté
sur terre un premier cri.

Un jour, finalement, on avait laissé le brouillard entrer comme
un ami dans notre tête, notre maison, notre lit.

On n'avait pas renoncé au désir d'éclair mais abandonné peu à
peu le jugement sur le sens ou le non-sens. On s'était détournée
des froides clartés pour consentir à ce qui était en train de se
révéler comme le centre de gravité unissant les deux univers du
dehors et du dedans : l'insaisissable. C'est ainsi qu'on en est venue
à désirer d'être mère. Un désir qui n'est pas de docilité à la nature
ou à la convention sociale, mais de dépassement de l'une et de
l'autre par l'insaisissable. On est aimantée par l'énigme d'une
création par le corps, qui dépasse la domination de l'esprit. Un

dépassement pas facile à partager. Car l'homme qu'on aime n'est pas prêt à quitter son propre labyrinthe analytique. Cependant, par amour, il ne dit pas non.

Quand l'enfant vient au monde, c'est pour le père une joie, qui le déconcerte. Il se rassure par son travail au laboratoire, qui répond à une vocation plus large que celle de père, lui semble-t-il.

La mère, une fois descendue des heureux nuages, est troublée d'une autre façon. Pour transmettre l'insaisissable elle comprend que tout son amour maternel ne suffira pas. Est-elle condamnée à offrir à la société une nouvelle recrue qui s'adaptera au mieux pour assurer le roulement des avoirs et performances en devenir?

On s'insurge contre ce programme.
Même s'il est moins visiblement contraignant
Que l'enfermement traditionnel
Dans la famille, le clan, la religion.
Le Patriarche du Ciel n'est plus là pour tout régenter.
L'insaisissable n'est pas accepté pour autant, oh non !
Il nuit à la loi du Moi, qui fait son profit de tout.
Plus d'absurde miséricorde ni d'aérienne folie ni d'abîme.
Le monde se méfie comme jamais de l'échappée vive
Créatrice d'un sens en déroute
Qui libère le corps et l'esprit
De l'indifférence banale
Ou des vertueuses prétentions.

Tenant dans nos bras la petite fille on a cru, face au vieux Peintre, au pouvoir de l'amour. Puis on a commencé à douter. L'amour ne protège pas. Il expose. Non pas l'enfant d'abord, mais la mère. Le paradis en création s'éloigne. Le brouillard s'assombrit. Pas d'éclair en vue? On va forcer la demeure des éclairs. On se jette dans l'affolement sensuel comme sur une bouée de sauvetage. On serre entre nos cuisses lunaires l'océan de la

jouissance et la démente de ses vagues étoilées de soleil. Exaltante expérience. Demeure l'océan des jours avec ses tempêtes qui éteignent le ciel, et ses profondeurs dont l'obscurité n'est à la portée ni du désir déchaîné ni des froides explorations.

On va les affronter, ces profondeurs, face au vaillant à la vocation d'artiste, qui travaille le fer et l'acier dans une forêt. À notre tour on pénètre dans la *selva oscura*. On se retrouve captive de l'enfer.

La peur dont parlait le vieux Peintre on a donc fini par la croiser, nous aussi, sur la voie non tracée. On a même connu le glaçant délire qui déracine l'arbre de vie et plante à sa place, dans la fosse, l'arbre de la domination. Pas un arbre avec de la sève à l'intérieur mais un poteau de torture. La rigidité de son ombre marque le temps du déchirement.

Le fulgurant éclair qu'on attendait avec tant de passion a claqué entre ciel et terre. On ne peut pas s'évader et on ne le veut pas. On reste écartelée entre deux hommes. Deux dominateurs, l'un par sa science et sa culture, l'autre par son art et sa ténacité.

Parce qu'on aime l'un et l'autre et la liberté
D'être une insaisissable on lutte à mort
Contre le désastre de la domination

Mais comme une bête on est prise au piège et assommée d'impossible accord. Le fier artiste est plus qu'un amant. Le père de notre fille plus qu'un mari maître en subtilité. La vie plus qu'un avoir à faire prospérer ou un grand jeu à partager. Il n'empêche que l'insurgée, amie de l'insaisissable, qui voulait défendre le frémissant pommier, est envoûtée par le dominateur donnant

forme solide à ce qu'elle cherche depuis toujours : l'âme inséparable de la matière humaine, dans la *rencontre*.

Or la rencontre est d'abord un gouffre où tout s'effondre.

Sans un tressaillement d'âme résonnent les tambours de la passion. Elle rend l'existence plus métallique que les puissantes sculptures. Si l'arbre de vie n'avait pas laissé s'ouvrir une frêle fleur au visage de petite fille, on cracherait sur la maison. L'insurgé, maintenant, c'est l'époux. Son insurrection nous ébranle. Dans la nuit du plus anéantissant orage, on quitte le sculpteur. Pendant des mois, décisifs à notre insu pour l'immobilité dynamique, on s'arrache au violent désir de faire face au miroir d'un regard qui rehausse et transperce. On garde un absolu silence, à rebours de l'affirmation du moi, conforme à la morale de l'époque. Pas de lumineuse évidence. Pas de parleuse emprise. Un acte. Un acte d'avant les mots. Rien ne justifie entièrement cet acte et moins encore sa révoltante absence d'explication. *Dépassée on s'abandonne à la vie qui nous déchire : l'insaisissable*. Le subtil époux reste torturé d'incertitude. L'habile sculpteur, torturé d'incertitude, risque le pire. Torturée d'incertitude on laisse grandir le silence.

Le silence de l'incertitude ne tue pas.
Il n'adoucit pas le destin. Il ne nie pas
Le désespoir de la séparation. Il relie.

Autre millénaire. Le vieillissant subtil se délabre. Le sculpteur, gravement malade, est dépossédé de son atelier en forêt, peu avant de mourir. Ses œuvres, nombreuses dans la ville, n'ont plus guère de prestige. Nos livres, à peine visibles, n'en ont jamais eu.

L'âme la matière à vif l'envol sur la terre
Essaime on ne sait comment l'indocile
Effervescence qui renaît des désastres

En vérité si la vivante a pu revenir de l'abîme qui s'est ouvert dans le profond désarroi d'être au monde, si la vivante a pu revenir c'est comme une morte, une étrangère à l'existence protégée de la mort, une disparue qui cherche un corps embrasé d'intensité et par moments retrouve la chaleur, la bravoure, le fol élan vers la parole et la fidélité au silence, éveilleur inconnu.

Si la vivante peut revenir et à nouveau s'effondrer pour revenir encore, c'est que la nostalgie de l'envergure humaine dérive comme une pauvre insensée à la rencontre d'un accueil. On lui ouvre la porte. On lui prépare à manger. On la laisse aller et venir dans la maison. Alors la peur se dissipe. On est lasse et on se sent forte, ne prenant plus au sérieux les rituels de la force. Tous les jours on cherche à s'évader de la forteresse. À l'instant où la nouvelle échelle prévue pour la nouvelle fuite se brise, on est libre. On partage la liberté qui se renouvelle en nous filant des doigts ou du cerveau maître de tout. Dans le désastre de la domination, qui programme, surveille, robotise et triomphe sur la planète entière, résiste le courage de simplement vaciller de l'avant. Ne dominant plus rien on retrouve la nature qui ne spéculer pas, la culture qui ne divise pas, la science qui n'aveugle pas, l'intelligence du rire et de la danse, les voluptés de la nuit et la naissance de l'aube...

À présent la ville dans sa diversité apparaît à travers la fenêtre, que d'imposants rideaux ne rétrécissent plus, et dans la pensée tout se donne sans être possédé. L'amour?

Plus de fier ni doux amour mais l'amour
De l'accord périlleux fugace étrange
Comme la musique des nuages
Sur le jardin où l'arbre de vie
Perdu de solitude et fleuri
S'amuse du chamaillis
Des passereaux

La Motte Blanchet

En remontant du centre intime, insaisissable, animant la profonde indocilité, sous quel jour le monde de surface va-t-il nous apparaître? Dans le pays si tranquille où personne n'est à l'abri des chamailleries, plus contrariantes que celles des petits oiseaux, il nous faut préciser un lieu d'habitation. On va se poser aux abords de la ville dont l'aile unique, au bout de la longue jetée sur le lac, marie l'immense désir d'ascension au vertige de la chute, qui dans son ruissellement voile et amplifie la vision.

Anne : Un peu cliché le jet d'eau, non? Moi je n'oserais pas le choisir pour une de mes photos. Dans un film, par contre, ça serait imaginable. On pourrait voir l'héroïne entraînant son amant sous la cataracte... Le rire! La frousse! Mais toi, ma vieille, tu préfères rester sur le quai, comme la statue de *La Brise*.

La Brise : Adopté, ce nom! Celui d'une immobile, qui va de l'avant... Elle ne tourbillonne pas comme les mouettes, ces criardes, et ne parade pas avec les cygnes, ces monteurs de cou!

Anne est la vieille amie photographe qui habite la ferme rénovée non loin de la maison de maître, à la lisière du quartier de *La Motte Blanchet*. Au dix-huitième siècle les Blanchet dans leur belle propriété étaient les seuls habitants de la colline, à part la famille de leur fermier. À présent, si près de la ville, tout est bâti. D'un côté en villas, sur la pente qui descend vers le lac et de l'autre, côté piste de l'aéroport, en grands immeubles.

On habite le premier de la série, en haut de la colline. La largeur de la vue aide à se contenter de l'espace réduit de l'appartement. En outre on a la chance de n'être pas trop gênés par le bruit des avions, qui à répétition casse la tête des autres habitants, plus bas derrière nous sur la pente.

Les moins bien lotis sont les migrants sans ressources, logés dans des baraquements en bois, tout au bord de la piste. Ils subissent en pleine paix, pas vraiment rassurante puisqu'ils n'y sont installés que provisoirement, le prolongement du tonnerre de la guerre. Un des avions qui décollent pourrait être celui qui les ramènera de force au point de misère et d'affliction.

Anne qui nous rend visite de loin en loin n'aime pas se rappeler les présences attristantes, ni côtoyer la tragédie sans pouvoir y remédier. Anne s'active dans *La Colline Verte*, l'association qui défend le bonheur du quartier.

Elle a commencé à nous regarder un peu de travers quand on n'a pas voulu faire partie de *La Colline Verte*. Elle espérait joindre à son club de propriétaires bon nombre de locataires, pour bien montrer que tout le quartier était concerné. Il s'agissait de lutter contre la densification urbaine, à son maximum d'un côté mais clairsemée de l'autre, avec les villas entourées de jardins. Pas question de laisser raser tout ça pour que s'élève une forêt d'immeubles! On était bien d'accord qu'il fallait sauver les magnifiques grands arbres et le plus d'espace possible libre de murs. Quant aux précieux jardins clôturés...

La Brise : On en a assez bavé, avec Vito, en rentrant de l'étranger, pour dénicher un appartement dans nos prix. Même si la vue devant nos baies vitrées devait en souffrir, on reste sensibles à la crise du logement. On espère seulement que le ciel avec ses fuyants nuages ne nous sera pas enlevé.

Anne : Ta passivité me consterne. Moi, dans la ferme classée, je n'ai pas de souci à me faire. Je ne serai pas obligée de batailler pour garder mon bien. Je ne suis pas plus égoïste que toi. Je pense à tous ces amis qui sont là depuis l'enfance, ou qui ont rêvé pendant des années de se construire une maison à eux, dans un bel endroit.

La Brise : Des amis... des amis... un nid de chamailleurs, qui se jalousent entre eux et se fichent des autres.

Anne : Tu vois tout en noir. Ça me tue.

Un soir Anne débarque avec une pétition à signer pour protéger la roselière et la faune des berges. Est-ce que la bonne intention ne dissimulerait pas une manœuvre de la bonne conscience entreprenante? Celle des nouveaux maîtres de la maison de maître : un jeune couple. Ensemble ils s'appliquent à rénover l'esprit d'entreprise, en organisant des séminaires pour les décideurs et leaders, leurs clients. Ils se sont donnés pour mission de transmettre les valeurs écologiques et humanistes, capables de prolonger la vie de la planète sans nuire à l'économie de marché. On les a entendus défendre leur projet à la radio. L'homme, à la sincère bonne volonté, très attaché aux hiérarchies, a tout l'air d'avoir été élevé chez les curés. La femme n'est pas embrumée par un passé d'enfant de chœur. Son éducation au pragmatisme s'est faite dans une Haute École où continuent de s'élaborer les théories de la finance globalisée, maîtresse de toute réalité. Elle compte les adapter vertueusement, par souci de durabilité.

De l'ancienne maison de maître transformée en entreprise est en effet sortie la pétition qu'Anne espère nous faire signer. Le petit poisson voit l'hameçon et mesure la malice des nouveaux maîtres... Car il s'agit en priorité de faire barrage au libre accès des berges. La loi prévoit en effet l'aménagement d'un chemin longeant les eaux pour permettre à tout le monde de se promener au bord du lac. La loi existe depuis longtemps mais soudain, par calcul électoral, elle menace d'être appliquée. Les nouveaux propriétaires de la maison de maîtres craignent que leurs clients, à la recherche de la bonne gouvernance, ne jouissent plus d'un lieu à part, préservé des nuisances communes. D'où la pétition de soutien à la roselière où niche un couple de cygnes, devant la maison de maîtres.

Seulement les nouveaux maîtres n'ont pas songé à prendre en compte les rivalités entre les propriétaires du premier rang, qui possèdent les terrains avec lac, et ceux dont les terrains sans lac souffrent d'un déficit de prestige. Ces derniers voient bien qu'il faut choisir, sous prétexte de roselière, entre le droit de libre passage et la tranquillité des particuliers qui veulent garder le lac pour eux tous seuls.

Situation embarrassante pour Anne, dont l'idéal démocratique contrarie les intérêts de riveraine. Elle a peur que déferlent devant chez elle les ennuyeuses familles du dimanche et en semaine les individus plus ou moins louches ou les mémères enchaînées à leur chien-chien, comme elle dit, non sans se moquer un peu de ses préjugés. On sent qu'elle est prête à se battre contre l'importune banalité qui lui déroberait la vie calme dont elle a tant besoin. Car elle a pris sa retraite et ne part plus, envoyée par une organisation humanitaire dans les coins les plus déshérités, pour photographier la misère. Elle s'efforce de chasser la hantise de sa fatalité. Elle photographie désormais la beauté lumineuse et ne veut pas voir défiler, au bout de son grand pré ouvert sur la libre étendue du lac, des robots coureurs qui ne voient rien et des ralents qui viennent consommer la nature comme tout le reste.

Elle a donc chaussé ses lunettes d'irréprochable amie du milieu naturel pour sauvegarder les privilèges garantis par son milieu, sa fortune, sa culture.

Elle nous en veut de ne pas être dupe. On ne lui reproche rien, pourtant. Qu'est-ce qu'on ferait à sa place, ayant la propriété de ce libre espace, devant une maison à la superbe simplicité, reçue en héritage? On ne sait pas.

Anne a photographié la détresse, mais si elle l'a vécue parfois de l'intérieur, elle avait les moyens de s'en protéger, puis de l'oublier. Comment signer la pétition qui sécurise son bien-être,

au détriment de la mémoire tragique? Dans notre propre vie l'expérience de l'insaisissable trace un chemin fugitif entre la terre et l'eau. Il passe au large des propriétés, les visibles, les mentales. On ne peut donc pas s'associer à la propriétaire de la tranquille beauté. Même si on partage sa nostalgie de la paix.

La paix? À *La Motte Blanchet*, côté lac, la fière concurrence va rapidement détruire la paix.

Entre les riverains directs et les moins bien placés, qui ont enfin l'occasion de cracher leur amertume, c'est la guerre. L'association de *La Colline Verte*, manipulée par le couple qui fait tourner la maison de maîtres, perd la moitié de ses membres. Certains, qui n'ont pas accès au lac, restent obsessionnellement attachés au dogme de la propriété privée et traitent les autres de rousseauistes débiles, de cryptocommunistes ou d'attardés dans le mysticisme de la charité. Des estomacs ne digèrent plus les repas de familles, où la division empoisonne tout. D'ex bons voisins ne se saluent plus. Des groupes chuchotent comme des conspirateurs ou au contraire s'esclaffent pour bien montrer qu'ils tiennent le haut du pavé. Des verrées sont organisées pour rassembler les adversaires de la pétition. Ils s'imposent par leur nombre plus important, leur optimisme, leur triomphant bonheur d'en remonter d'avance aux mieux nantis, qui se pavanent avec leurs embarcadères personnels, leurs bouts de plages ou leurs murmurants roseaux.

Des âmes crispées s'esquivent en vitesse, dissimulées sous des allures sportives ou un supérieur affairément. Un vieux militaire sort son fusil et menace de descendre les guignols qui troublent sa sieste. Une punkette à la dernière mode brandit sa lance d'arrosage, qui fait pleuvoir une méchante averse sur une troupe de cravatés sortant de la maison de maître.

Le ton monte. La morgue aussi. De grandes voitures sont volontairement parquées pour prendre toute la place et gêner

d'autres imposantes limousines ou jeeps d'allure martiale. Explosion d'invectives, jetées à la face des empourprés de fureur ou tracées au feutre indélébile sur les pare-brise. La police intervient. Les pacifiques? Personne ne les prend au sérieux. Les génies de la chicane groupent les plaintes et écrivent lettre sur lettre aux autorités, qui tergiversent pour gagner du temps et ne pas perdre des électeurs.

Dans ce quartier chic, où les rues portent des noms de fleurs, se multiplient les vexations, mesquineries et mensonges dès qu'il est question du chemin longeant les eaux, qu'il faut absolument mettre en chantier ou absolument effacer des esprits. En assoiffée d'absolu, on ne manque pas d'être consternée par ce dévoiement.

Que se passe-t-il, pendant ce temps, sur l'autre versant de *La Motte Blanchet*?

Les locataires des immeubles ne se passionnent pas pour la préservation de la faune lacustre ou l'ouverture du chemin pédestre. La plupart soutiennent avec acharnement une autre pétition, qui a de vaillants mais peu nombreux opposants, dont notre jeune amie Laure, notre voisine. Cette pétition-là réclame un grand terrain de sport. À quel endroit? Il n'y en a pas d'autre de disponible que celui où vivent les migrants, en attente d'un accueil moins restrictif ou d'une définitive exclusion.

L'astuce n'est que trop évidente, là aussi. Avec ses belles pelouses bien soignées, où les jeunes du quartier pourront se discipliner en s'entraînant à devenir compétitifs, le futur terrain de sport permettrait de se débarrasser des baraquements vétustes et de leurs malheureux habitants, que le canton sera bien obligé de renvoyer plus rapidement ou de parquer ailleurs.

L'idée du terrain de sport devient le remède idéal contre l'imprévisible qui fait peur, incarné par ceux qui ont dû fuir la

misère et la guerre. D'ailleurs il semble que la pratique du sport va immuniser les jeunes du quartier contre les déviances et le chômage. Le terrain de sport, c'est le mirage de l'effort qui paie et du divertissement qui réunit.

Laure : Oui... oui... qui réunit par la séparation. Filles et garçons ne se démènent pas ensemble sur le terrain. Ils se retrouvent pour se balader dans les centres commerciaux. Tes connaissances, du côté chic de *La Motte Blanchet*, qu'est-ce qu'elles pensent de tout ça?

On répond que les propriétaires de villas se désintéressent du projet. Leurs enfants s'entraînent dans le plus performant des centres omnisports, dans la riche commune d'à côté. Jamais ils ne leur permettraient de courir après un ballon dans le vacarme et la pollution des avions. Leurs filles sont encouragées à l'égalité en faisant de la voile et du tennis. Quant aux migrants, ils n'osent pas venir promener leur désarroi devant les belles villas. Les exotiques étrangers qui vivent côté lac, à *La Motte Blanchet*, travaillent à l'ONU ou aux sièges des multinationales. Personne ne songe à les comparer aux ombres en baraquement.

Laure : Qu'ils y restent, tous tant qu'ils sont, ces pourris d'indifférence, dans leurs luxueuses tombes d'avant la mort...

La Brise : Heureusement que le souffle de vie n'est pas aussi sévère que toi. Il n'y aurait plus grand monde par ici.

Laure : Pardonne-moi. Je suis encore sous le choc de la pire nouvelle. Naomi... Tu te souviens de Naomi, dont je t'ai parlé?

La Brise : La réfugiée?

Laure : C'est la refusée qu'il faut dire.

La Brise : Comment est-ce possible? Elle a résisté à la tyrannie, a été torturée en prison pendant des années, blessée dans sa fuite...

Laure : Oui, mais le président de son pays, pour fêter sa Xème réélection, a décrété une amnistie générale.

La Brise : Elle y croit, Naomi, à sa sécurité là-bas?

Laure : Bien sûr que non. Elle s'est opposée à son renvoi.

La Brise : Et alors ?

Laure : Alors rien. Comme assistante sociale aux baraquements, j'ai tout essayé. J'ai ameuté des juristes et des associations. J'ai lancé un S.O.S sur les réseaux sociaux. J'ai trouvé du soutien en paroles, en argent aussi, un peu, mais rien ne fait reculer la machine à trier, jeter dehors, oublier. Ce que je ne t'ai pas encore dit, c'est que Naomi partira seulement quand elle sortira de l'hôpital. Elle a eu la main brûlée, le bras déchiqueté, une veine coupée.

La Brise : Son désespoir est allé jusque-là ?

Laure : Elle ne s'est pas suicidée. Pas du tout. Elle a voulu sauver un autre Africain en voie d'expulsion. Il s'était enfermé dans le petit baraquement qui sert de buanderie et avait mis le feu. L'intérieur était plein de fumée. Quand les autres se sont aperçus de la catastrophe et se sont mis à hurler, Naomi s'est précipitée. Elle a passé son bras par la fenêtre. La vitre a volé en éclats. Elle s'est coupée et brûlée en ouvrant le loquet. Elle n'a pas réussi à sortir le malheureux. Elle est retombée à l'extérieur, à la renverse, perdant beaucoup de sang. Son cœur, déjà fragile, a mal supporté le choc. Les pompiers ont cru qu'elle allait y rester.

La Brise : Et l'autre ?

Laure : Pour l'autre, c'était trop tard. Il est mort asphyxié.

Dehors le ciel tourne à la nuit
La pluie tombe la pluie tombe
Sur la vitre de longues coulées
De larmes et plus rien n'est vu
Sur la rive que le tremblement
Des lumières proches au long
De la longue étendue noire

On reste un long moment silencieuses, n'essayant même pas de repêcher entre lac obscur et lueurs la vaillance qui brutalement nous fait défaut.

Puis le dialogue reprend autour de la refusée devenue sauveur, impuissant sauveur et de toute façon refusée.

La Brise : Naomi n'habitait pas dans les baraquements...

Laure : Non, elle était mieux logée. Un ami l'hébergeait à la Vieille Ville. Mais elle venait régulièrement aux baraquements. Pas seulement du côté des femmes et des familles. Elle venait pour tous les condamnés à la case détresse. Elle aidait ces condamnés à ne pas être des damnés. À découvrir, à partir de la condamnation au retour, la nouveauté de l'aventure.

La Brise : Sans issue de secours ?

Laure : L'aventure, c'était de sortir du jeu de l'échelle. Ne plus être un pion qui avance fièrement ou se méprise lui-même, étant rejeté en arrière. Ne plus se mesurer à une idée ou l'autre du haut et du bas, mais s'aventurer dans l'inconnu de sa propre vie. Naomi savait de quoi elle parlait. Son expérience de résistante lui donnait, plus qu'à moi, l'autorité pour être entendue. Pour fissurer le mur du malheur. Ses mots laissaient entrer un peu d'air.

La Brise : L'enfer a repris le dessus, comme on a vu, avec sa fumée... Naomi s'est brûlé la main...

Laure : L'enfer reprenait régulièrement le dessus. Naomi en était malade de tristesse, avec maux de ventre, migraines, vertiges.

La Brise : Comment est-ce qu'elle s'en sortait, de la tristesse ?

Laure : Elle finissait toujours par se réconcilier avec la tristesse... L'élan renaissait, qui la ramenait aux baraquements. Elle recommençait à ébranler les consciences avec son refus du jeu de l'échelle. Un jeu qui se joue des joueurs, disait-elle. Qui se joue des gagnants et des perdants, les grands, les petits. Seuls s'en sortent les tricheurs, qui se jouent de tout et empochent du néant.

La Brise : C'est simple... mais pas facile à saisir, il me semble ?

Laure : Naomi n'avait pas besoin d'expliquer, elle était comprise ou repoussée d'instinct. Elle faisait circuler la pensée à l'écart des échelles de l'intelligence et des talents. Elle disait que chaque vie compte pour renforcer ou tenter de liquider le jeu de l'échelle, cet hypnotique et mortel jeu de société.

La Brise : Tu parles de Naomi au passé...

Laure : Elle est plus que présente, pourtant. Je la vois tous les jours. La première fois, à l'hôpital, j'avais peur de trouver un fantôme, un noir fantôme entravé par l'échec de sa tentative de salut. Je parle du sien autant que de celui du suicidé. Or ce fantôme noir immobilisé dans les draps blancs est plus vivant que moi.

La Brise : Et dire que personne n'a parlé de cette histoire... Comme si cette femme n'avait jamais existé...

Laure : L'incendie par excès de désespoir dérangeait tout le monde. Pas seulement ceux qui ont peur des migrants mais aussi ceux qui les défendent et ont peur que la peur enfle encore, jusqu'à rendre la simple humanité impraticable. Comme c'est déjà le cas.

On se lève pour aller refaire du café. En le préparant on pense à Monica, une amie de longue date, qui nous a envoyé un courriel au sujet d'une pétition. Encore une pétition ! À signer, celle-là, sur internet. Il s'agit de soutenir une excellente journaliste de la radio, vidée de son poste pour avoir mis en lumière les manigances d'un brillant notable.

On va signer, bien sûr. Tout en pensant à Naomi, qui elle aussi a résisté à la loi du pouvoir. Est-ce qu'elle restera l'Antigone d'une tragédie non écrite, qui n'a pas pu ouvrir les esprits à *La Motte Blanchet* ? Tristesse. Tristesse.

On peine à accepter l'inaperçu.

On revient servir le café. On le boit sans parler. Quand on les repose, les deux tasses blanches font deux petits tintements sur leur soucoupe. La parole se remet en marche.

La Brise : Quel âge avait Naomi après toutes ces années d'emprisonnement, avant d'être une réfugiée refusée... car elle n'a jamais été accueillie sans restriction ?

Laure : Elle n'était pas toute jeune. Elle a dépassé la cinquantaine

à présent. L'usure se remarque. Le cœur, que les chirurgiens s'apprêtent à lui réparer, peut flancher. Elle n'a rien d'une belle plante qui a prospéré côté soleil et cultivé sa santé de fer.

La Brise : Ça ne l'a pas empêchée de se précipiter la première à la rescousse, comme une privée d'avenir qui ne cesse pas pour autant de donner du souffle à la vie...

Laure : Elle sait qu'à son retour, d'une façon ou de l'autre, elle va y passer. L'homme qu'elle aimait, un résistant lui aussi, a été violé sous ses yeux, tué à coup d'atrocités. L'enfant qu'elle portait, elle l'a perdu. Et elle ne reste pas à crier *Au secours ! À moi ! À moi !*

La Brise : Elle a déjà traversé la mort, et pas qu'une fois.

Laure : Elle n'a que faire des idées de survie.

La Brise : Elle ne fuit pas dans les délires qui masquent la peur...

Laure : Il n'y a plus d'échelle pour l'asservir.

La Brise : Elle est libre, oui, dans les murs qui se referment.

Après le départ de Laure on est épuisée.

Épuisée en fissurée qui a dû avancer

Pendant des siècles et des siècles

Sur une pente nocturne, escarpée, inhospitalière.

Sans espoir d'atteindre aucun sommet lointain.

Ni la lune invisible derrière le rideau du ciel en pluie.

Ni les puissants étincellements de l'astre imaginaire.

On est épuisée comme si on avait accouché, obscure

Accouché par la vaillance de deux sages-femmes

Accouché d'on ne sait quel monde en création.

La maison reste pourtant la même, semble-t-il, fixée dans une *Motte-Blanchet* qui s'efforce au bonheur et n'est pas douée pour l'éveil tragique. On peut seulement espérer que Vito ne va pas tarder à venir manger la soupe aux légumes qu'on a préparée ce matin, au retour du marché. On a faim. On est tentée de mettre le feu sans attendre sous la casserole, de se servir une bonne louche bien chaude et de commencer toute seule. On résiste avec un peu de pain et de vin. Clic de clé dans la porte. Tout s'éclaire ?

Maximilienne

Vito est le nom qu'on donne à Vittorio, dans notre union durable, quand il accepte la vie qui le dénude de son armure de victorieux ou d'admirateur des victoires, y compris celles qui prétendent suivre à la trace les lumières qui s'effacent.

Pour la partager ce soir avec Vito on a eu un grand plaisir à préparer la soupe : *la minestra di verdura* ! On aime à éplucher, laver, couper en fins morceaux les légumes, faire revenir les oignons, ajouter les dés, rondelles, bâtonnets verts, rouges, blancs et les feuilles plus ou moins finement hachées, couvrir de bon bouillon, laisser frémir et humer la vapeur savoureuse qui monte de la casserole. On dirait qu'elle contient le soleil et la pluie sur la terre cultivée par des bras inconnus. On se sent reliée à leur patient et vigoureux travail au ras des sillons tracés, ratissés, ensemencés, protégés, arrosés. On ne s'inquiète pas du peu de prestige accordé à la simple cuisinière, en nous, qui bénéficie de leurs cueillettes offertes au marché, tant que son activité à l'intérieur de la maison n'empêche pas l'élargissement de la pensée. Car avec le temps on a appris que la dimension *bors échelle*, pour parler comme Naomi, nourrissait une liberté plus essentielle que la seule indépendance.

Une liberté qui par instant déploie son imprévisible envergure dans l'accord jamais acquis avec Vito. Comme si entre nous se créait l'élan qui dépasse en les unissant la fougue érotique, l'ardeur intellectuelle et le vertige spirituel. Mais l'accord ne s'éveille pas à volonté, comme par l'effort de deux mains faisant jaillir entre deux pierres une étincelle. Elle surgit, cette étincelle, grâce à une impulsion venue de la réalité hors de nous. Rien de spectaculaire en général. Ça peut être la danse des étourneaux, qui nous soulève du sol. Ou un violon tzigane pleurant au pied d'un escalator bondé. Ou quatre gamines qui font les folles en tapant sur des poubelles. Un voisin éméché que son gros chien tire au bout de la

laisse et ramène à bon port. Un livre, dont l'un lit à l'autre de prodigieux passages, sombres ou légers. Un tableau vu tant de fois et toujours creusant l'énigme. Un nouveau film qui nous emporte comme une rivière venue rejoindre et grossir le fleuve en route vers sa disparition. Un souvenir des montagnes où on passait nos vacances d'enfants. Sans rien savoir l'un de l'autre on était déjà reliés par l'appel des eaux torrentueuses ou la dérive des petits ruisseaux dans les prairies marécageuses, pleines de fleurs inoubliables, jamais vues ailleurs.

On parle, on parle, on se comprend à demi-mot.
Ou on ne parle plus et les lèvres se rejoignent.
On a la vision qui se trouble, embuée de félicité.
Ah! comme on est plus vifs dans l'accord...

On se rappelle ce dimanche où on est allés revoir la sculpture de Moore, la grande figure allongée, en deux parties, sur un tertre, entre des arbres, devant le *Musée d'Art et d'Histoire*. Derrière la sculpture se tient un jeune couple, enlacé dans un fervent baiser. Nous apercevant ils s'éloignent et se reperdent plus loin dans leur intense étreinte. Nous deux on tourne lentement, très lentement autour de la sculpture, réunis sans discerner le paysage émotif de l'autre. Quand on redescend, lentement, on revoit la jeune fille et le jeune homme sur le trottoir, à bonne distance l'un de l'autre. La jeune fille reste immobile. Elle regarde le jeune homme qui s'éloigne rapidement. On lui sourit. Elle répond à notre couple vieillissant par un sourire aussi, toujours sans bouger. Que se passe-t-il entre ces deux là? On ne sait pas. On est bouleversés par une histoire qui ressemble à la nôtre et qu'on ne comprend pas.

On doit à Vito et à sa confiance dans l'aventure de l'insaisissable le privilège d'une existence assurée, sobrement. Dès le début de notre vie ensemble, on a choisi la recherche plutôt que l'installation. L'un cherchait sous l'éclairage de la science et des connaissances, l'autre dans l'obscurité de l'intime interrogation. La

loi de l'échelle voulait que l'un reçoive salaire et l'autre pas. Il a fallu assumer en pratique, non sans croissante difficulté, ce que signifiait ce choix que l'époque pas encore hostile à toute errance improductive avait permis : pas de confort assuré, pour l'un et l'autre, ni dans la carrière, ni dans l'heureuse entente familiale.

Ainsi la bonne odeur de la soupe aux légumes ne suffit-elle pas à établir la paix des justes dans la maison, quand celui qui se démène à l'extérieur vient s'y poser un moment. Car Vito, qui a besoin de *La Brise* pour voler plus haut que les hauteurs de la brillante échelle, n'en reste pas moins vissé à Vittorio, l'homme dont l'intelligence veut la victoire. Et pourquoi pas ?

L'ambition de la victoire s'élève
Comme un arbre de feu
Éclairant les deux portes de l'intensité
Car le monde est grand ouvert oh ! oui
Pour les âmes aventureuses
Des femmes et des hommes oh ! oui
Tant que le feu ne ravage pas
Les forêts du silence
Habitées par les bruissements du vent
Qui soupire ou s'emporte
Tant que ne monte pas en panache
De haute fumée sur le corps calciné
La pauvre étincelle de vie
Tant que l'esprit ne renie pas le gouffre
Pour oublier tout au fond l'agonie
Du feu qui ne s'est pas éteint
Pas encore oh ! non
Mais que la victoire a le pouvoir
De détruire quand elle croit
Le saisir et le posséder
Ou le sauver

Vito : l'éveilleur de l'envol *partagé*. Mais Vittorio... Face à Vittorio et son moi qui sait tout, nous prend une colère de Mère Royaume. On réagit en descendante instinctive de l'héroïne populaire qui a tiré du feu son chaudron plein de soupe bouillante, préparée pour le travailleur de nuit, son mari, chaudron qu'elle précipite sur la tête d'un soldat payé pour violer la ville, à l'insu des habitants dans leur lit. Chaudron en chute contre casque en marche... Étrange épisode : la victoire ne coiffe pas le malheureux à la tête casquée de fer, docile aux ordres et se réjouissant d'avance de se remplir les poches.

L'histoire se passe à Genève, durant la *Nuit de l'Escalade*, en 1602. Le Duc de Savoie, trahissant le pacte de non-agression qu'il a signé peu auparavant pour endormir la vigilance des Genevois, fait dresser contre les murailles de hautes échelles et ses troupes de mercenaires pénètrent en catimini dans la citadelle protestante, rebelle à la religion dominante.

Par le courage de quelques éveillés, dont la Mère Royaume, la ville est sauvée malgré la supériorité en armes et en nombre des envahisseurs attaquant sournoisement. On a appris à l'école l'hymne de reconnaissance chanté chaque année à la cathédrale ou lors du cortège historique, mais plus tard la ferveur de la libération a ouvert un abîme de tristesse. Car le renversement de la loi du plus fort, une certaine nuit mémorable, n'a aucunement empêché cette ville fière de son renouveau religieux et de ses vertus civiles de se convertir au credo réaliste, implacablement dévastateur par la possession sacralisée et la divinisation de l'argent.

Pour en revenir à Vito et Vittorio, en duel tragique dans le même homme, on se demande lequel des deux s'est assis en face de nous, soit pour accorder une attention quasi amoureuse à notre soupe aux légumes, contenant le ciel et la terre, soit pour déchaîner la Mère Royaume et recevoir sans pitié, bien qu'au figuré, un chaudron sur sa tête de soldat du prestige, subtilement casquée.

Sonnerie du portable.

On lève un œil interrogateur. Résistera? Vito, le noble ami, a conscience que l'accord intime va être gâché. Il a l'intention d'attendre la fin du repas pour tirer le téléphone de sa poche et rallumer l'écran. Mais Vittorio, qui veut savoir, savoir à tout prix, savoir d'urgence qui l'appelle et pourquoi, s'esquive dans la chambre à côté pour répondre sans être entendu ni avoir à supporter la mine furieuse de *La Brise*, dont le visage s'est fermé. On est bien décidée à ne plus adresser la parole au malotru, incurablement égocentrique, soumis comme un éternel gamin à l'impérieux signal de la prodigieuse machine à communiquer. On le dirait dressé à se mettre au garde-à-vous. Il vient de liquider tout espoir d'accord avec les messages de la vie sans prix, en obscure création à l'écart des puissants affairesments. Retour d'un Vittorio à la fois penaud comme un chien qui a volé une saucisse et surexcité par un appétit dédoublé.

Vittorio : Désolé... Je ne vais pas pouvoir goûter ta soupe, qui a l'air si bonne. Est-ce qu'il y en aura encore pour demain? J'y compte bien. Ce soir, par contre, il faut absolument que je file. Maximilienne reçoit un galeriste de Chicago, arrivé à l'improviste. Elle m'invite avec plusieurs artistes et toi aussi, c'est évident, si tu veux venir... Mais tu ne vas pas sortir de ton trou... Je te connais...

La Brise repousse violemment son assiette. La soupe gicle sur la nappe indienne et la table harmonieusement mise paraît soudain rétrécir aux dimensions d'une maison de poupée, affligeante de désuétude, qu'on aurait dû liquider depuis longtemps.

Vittorio : Ah non! Tu ne vas pas faire l'ulcérée qui me gâche la vie! Est-ce que c'est ma faute si tu ne viens jamais nulle part en ma compagnie? Ce n'est pas moi qui te boucle à la MAISON, que je sache? Alors ne me boucle pas, MOI, dans ton obscurité, ton immobilité, ton REFUGE!

La porte claque.

On a envie de jeter le contenu des deux assiettes dans la casserole à demi-pleine, de foutre la soupe aux cabinets et de tirer la chasse d'eau sur la colère qui nous secoue les nerfs. Est-ce qu'on cherche à le ligoter et le boucler, ce Vittorio? Est-ce qu'on l'empêche de se démenier à mort? Qu'il FUIE dans son REFUGE à lui où TOUT LE MONDE aimerait se précipiter, comme les rats de Hamelin grouillant frénétiquement derrière la petite flûte à la musique nouvelle, étourdissante, irrésistible!

Maximilienne joue un rôle-clé dans notre histoire. On l'a connue au temps de nos études. Elle suivait en grande dame chic à chapeau les séminaires de philosophie et son beau visage rayonnant de sensuelle maturité séduisait si complètement la professeure au renom international, habituellement implacable de vertu réfléchie, qu'elle en oubliait tous les autres participants, de jeunes ombres à peine dignes de ses lumières.

L'élégante Maximilienne au fascinant sourire, impérial et enjôleur, est encore à ce moment-là l'épouse d'un très riche mari, dont elle va bientôt divorcer. Libérée de l'autocrate passablement grossier qui lui a appris la concupiscence effrénée du grand monde et ne peut lui soustraire une part de sa fortune, Maximilienne se tourne désormais vers un autre monde, celui de la culture et plus particulièrement des arts. Vittorio, le jeune assistant en biologie et sa jeune femme étudiante en Lettres sont souvent invités chez elle, en compagnie d'autres amis, d'universitaires débarqués de l'avion, de personnalités connues, artistes, galeristes, critiques d'art, et de quelques snobs ou pique-assiette à la brillante désinvolture.

Vittorio devient bientôt le fidèle confident de Maximilienne, lorsqu'un amant la quitte avant qu'elle ne le laisse tomber. Elle a besoin d'une oreille désintéressée et Vito, qui ne lui fait pas la cour, la soulage de son trop de séduction. Un excès pénible comme une

chaîne de forçat, qu'elle ne peut s'empêcher de refermer dès que se retire la vague de chagrin. Avec la jeune femme de Vittorio elle se montre plus distante, mais lui offre des cadeaux et l'emmène à des ventes aux enchères ou des défilés de mode.

On est une naïve et une inexpérimentée mais pas une oie gavée d'illusions. Le monde de Maximilienne nous apparaît d'emblée pour ce qu'il est : une caverne d'Ali Baba, aux splendeurs inséparables des duplicités, tromperies et pillages de haut vol. S'il arrive encore, au sortir d'un grand restaurant où vient d'être servi un saladier de caviar, qu'on aille manifester dans la rue contre la guerre au Vietnam ou la dictature en Espagne, ce double jeu finit par nous donner la nausée. On doit à nos père et mère une éducation à l'honnêteté et au refus de l'injustice. Voilà qui contrarie en profondeur le réalisme des dominations et semble à la plupart une juvénile rêverie, un peu niaise. Pourtant la droiture prend le dessus et on se détache du brillant monde où nous a entraînée Maximilienne, sans regretter de l'avoir fréquenté. Contrairement à Vittorio, on ne voit plus que de loin en loin le beau visage au triomphant sourire.

Les années passent. Maximilienne a épousé un collectionneur avisé, prodigieusement enrichi dans le marché de l'art. Vittorio a quitté la science puis, dans son ultime saison d'enseignement, l'histoire des sciences. Il préside en bénévole un collectif de jeunes artistes. Il se rapproche du marchand d'art et de ses amis fortunés. Maximilienne dirige alors un musée-galerie où les meilleurs artistes du collectif sont invités à exposer. Puis Maximilienne a l'idée de créer une galerie itinérante, qui passe d'une capitale ou d'une ville célèbre à l'autre, en occupant momentanément les espaces d'une galerie se prêtant au jeu. C'est ainsi que Vittorio, accompagnant l'un ou l'autre artiste pour commenter ses œuvres, voyage aux frais de Maximilienne grâce au jeu des galeries.

Et que devient *La Brise*, immobile au bord de son lac ?

Elle n'accompagne pas Vito-Vittorio pour le soutenir en l'écoulant parler avec toute l'intelligence et la sensibilité dont il est capable. Il n'a pas besoin d'elle, ni elle de lui, comme faire-valoir. Elle accouche de la parole en ni vue ni connue, travaillée par l'accord avec la vie sans prix.

De la vaillance il lui en faut, à *La Brise*, pour affronter le regard de sa propre fille et de sa petite fille qui l'aiment... non sans malaise. Elles ne comprennent pas pourquoi elle ne gagne pas sa vie, comme toutes les femmes raisonnables, et ne s'applique pas à jouer un rôle intéressant, utile, rentable... à la hauteur de Vittorio ! Elle ne les protège même pas comme une gentille maman rassurante, toujours prête à se dévouer. Une psychorigide, voilà ce qu'elle est ! Dire qu'elle pourrait voyager gratis et ne voyage pas ! Jouir de rares privilèges et n'en veut pas ! Quelle détraquée ! S'il ne lui reste que peu d'amies, c'est parfaitement logique.

Le pire des regards est tombé des yeux noirs, soulignés de noir et d'une arrogance noire : les yeux de Maximilienne, d'habitude souverainement aimable et même enflammée de compliments plus ou moins sincères quand il lui arrive de rencontrer *La Brise*.

On ne s'est pas défilée le soir où sont fêtés, dans les salons du Grand Théâtre loués pour l'occasion, les dix ans du jeu des galeries. Pourtant ça nous pose un problème. On ne va jamais à ce genre de soirée habillée. On n'a rien à se mettre d'assez chic. Depuis des années on sent les mâchoires du piège dès qu'on passe la porte des magasins à la mode jeune ou trop chère. On trouve nos vêtements dans les boutiques de deuxième main ou chez Caritas, Emmaüs et compagnie. On n'a pas perdu pour autant l'art d'être dignement vêtue. On invente l'élégance du pas riche. On est avenante avec du rien.

Pour se débrouiller avec ce qu'on a dans l'armoire on opte pour le noir. On a le pantalon noir et le maillot noir, gracieusement

échancré. On sort une veste de fin tissu noir à la découpe originale. Un peu funèbre, tout ce noir... On va mettre le collier de perles ni précieuses ni fausses mais de culture, hérité de notre mère. Ça ne suffit pas à égayer l'ensemble, même avec une longue écharpe de soie ivoire. D'ailleurs le collier est trop long. Il n'épouse pas le décolleté. Il pendouille, trop court pour être noué comme dans les années folles. C'est alors qu'on a l'idée de défaire le collier, de le refaire à la dimension qu'on désire, un travail pas facile du tout, puis de coudre le reste des perles, ici et là, sur la veste.

Rien d'extravagant et rien d'obéissant. On a simplement l'air, dans ce costume, d'une vague nocturne, semée de débris de lune.

Après le repas somptueux, les discours, le concert de musique baroque puis contemporaine par un excellent quatuor, *La Brise* a l'impression qu'elle peut s'éclipser. Non sans féliciter et remercier Maximilienne, qui trône avec ses plus impressionnants bijoux dans la pourpre splendeur d'une robe d'impératrice. Son épaisse chevelure d'un noir de jais, relevée en un glorieux chignon, est surmontée d'aigrettes rouge sang, d'on ne sait quel oiseau tropical, qui dansent à chaque mouvement de la belle tête au sourire éblouissant. Une reine-soleil! Qui soudainement s'assombrit à l'approche de *La Brise*, pas flanquée de Vittorio en guise de bouclier. On n'évitera pas le poignard du sourire éteint et du regard noir, dédaigneux, marquant le plus violent rejet...

Comme si l'impératrice de la réussite
Brièvement désenvoutée de son rôle enjôleur
Ne maîtrisait plus ni sa fureur guerrière
Ni son intime effroi.
Car elle est confrontée non pas à une adversaire
Qu'elle peut dominer
Mais à la mort l'amie dont elle ne veut pas.
Son regard sur la silhouette en noir et lunaire
Tombe comme un jugement terrible et sans appel.

L'impératrice de la réussite condamne à la perpétuité du mépris l'autre femme, celle qui ne croit à rien qu'à la vie sans prix et par conséquent ne fait rien pour aider son mari, son enfant, sa famille à gagner les hauteurs privilégiées ou pour grimper elle-même sur l'échelle des inégalités, solidement plantée en terre, qui monte vers toutes les richesses et protège des catastrophes ou espère en tirer encore un profit.

Tuée de noirceur sous la clarté des lampes, des miroirs, des dorures on vacille intérieurement. Qu'est-ce qui nous tient debout? Une obscure consternation. On n'a pas conscience, pas encore, qu'on vit la confrontation de deux mondes et qu'on incarne à cet instant celui qui ne meurt pas, étant le plus exposé à la perte et la déroute : la mort qui passe comme un souffle de vraie vie sur le vieux monde malade, obsédé de puissance, détraqué par ses séductions, poussé à la panique par sa colossale prétention à tout voir venir et dominer.

La Brise ne fait pas la fière, loin de là. En bafouillant elle remercie l'impératrice de la réussite pour la splendide soirée et se sent libérée... Enfin libérée... Libérée de sa propre silhouette, un peu funèbre parmi les chatolements, mais pas triste du tout maintenant qu'elle se dirige vers la sortie, vers la ville quasi déserte, vers la nuit fraîche de printemps...

La nuit la tendre nuit en fugace accord
Avec la naïade nue qui ne dort jamais
Tandis que les fins jets d'eau jaillissent
Et retombent en joie dans l'obscur bassin

Le bassin avec la sculpture de Pradier, près duquel on a passé ce soir-là, au printemps, Place du Cirque, après avoir quitté les salons du Grand Théâtre, n'est pas toujours aussi revigorant. En

hiver il est privé de l'effervescence des jets d'eau. Autour de la naïade nue, frigorifiée au centre de la vasque vide, se dresse une double couronne de flèches métalliques, d'où ne jaillit plus rien.

À Genève l'hiver est aussi la saison du ciel bouché. Un jour de vent à claquer des dents sous le plafond de brouillard, on revient du marché. On passe derrière le bassin où la naïade solitaire a l'air prise au piège au milieu des dards hérissés dans sa direction. C'est alors qu'on assiste à la brève querelle de deux passants. Un jeune sur une planche à roulettes. Un vieux tirant un brinquebalant chariot. Ils viennent de traverser la place, à deux pas du magnifique platane qui s'élève plus haut que les immeubles environnants. Ses branches portent encore d'innombrables petites boules, qui sans doute n'ont semé nulle part ailleurs que sur l'asphalte et le béton leurs graines infimes. Quoi qu'il en soit les deux passants qui vont entrer en collision ne lèvent pas la tête et ne regardent pas non plus la naïade nue dans son bassin à sec. Ils foncent en avant. Si aveuglément que la planche à roulettes heurte le chariot, qui manque se renverser. Insultes. Une passante outrée lâche un commentaire. Les gens se dépêchent de s'écarter.

Le vieil homme : Tu peux pas faire attention, p'tit con ?

Le jeune homme : Pas encore en maison de retraite, vieux con ?

Le vieil homme : Va pointer au chômage, pauv'con !

La passante : Sûr que la bonne roulette, elle leur manque dans le cerveau, à ces deux-là... Quels cons !

Le con... le con... fatalement. On se sent comme lapidée à répétition. Oh ! le vaillant con... le déroutant petit animal malmené de toutes les façons dans la culture de la domination !

Demeure la fontaine.

Été comme hiver le silence de la naïade

Immobile au centre de la vasque ronde

Est limpide.

Tabassage

On se désolerait en condamnée à l'extinction, gisant sous le poids des vieux volcans et des glaçantes métropoles virtuelles, si la petite bête qu'on a entre les jambes ne se mettait pas à parler :

On n'est pas l'amie des têtes
En marbre
Et pas l'amie des roucoulements
Du cœur en cage
On est la porte où pénètre
L'étonnement d'être en vie
On est la fissure de la rencontre
Et la nuit insoumise
En exubérant mouvement
Avec ses délires ses larmes ses envols
Et plus tard son grand bouleversement
Jusqu'à l'ouverture sans prix

Avec Vittorio, au départ de notre commune histoire, on ne se doute pas que les deux petites bêtes si différentes et les deux esprits qui se jugent pareils vont nous entraîner dans une dérive aussi périlleuse par ses clartés que par ses brumes. On se croit proches comme un frère et une sœur qui s'entendent à merveille et auxquels n'est pas refusée la communion des corps. On est attirés l'un par l'autre, sensuellement, intellectuellement, émotivement. La passion qui lacère de ténébreuse panique et la trembleuse étoile d'une commune solitude viendront plus tard. Mariage civil. On ne veut pas heurter les familles. Mais c'est un vrai mariage, par désir et par destin. On cherche l'amour à long terme, qui pourrait dépasser l'inhumanité de la nature et raviver l'âme où aucune rassurante divinité ne se fait plus entendre.

Pas de bénédiction religieuse mais celle, implicite, de l'Université. Vittorio occupe en Faculté des Sciences un poste d'assistant salarié. Sous le charme de la Culture à majuscule on poursuit des études de Lettres. Dans nos familles personne n'est honoré de diplômes universitaires, à part les fils d'une grand-tante dont le mari a fait une petite fortune dans le marché de gros. Elle nous a donné en cadeau de mariage deux fauteuils Louis-Philippe, recouverts de velours de Gênes à ramages pourpre et vert cyprès sur fond crème. Désormais locataires d'un appartement sans luxe mais confortable, on ne voit pas tout de suite qu'on est comme embaumés, malgré nos prétentions de liberté, d'égalité, de partage, dans un salon qui ressemble à la salle d'attente d'un petit notaire ou d'une dentiste. Un salon dominé par un lustre de Venise, offert par Maximilienne. Sa brillante lumière éblouit. Elle ne fait pas long feu dans le salon qui ne tarde pas à être repeint en blanc mat sur le papier peint à motifs vaguement luisants. On retire aussi le grand tapis d'apparence orientale et les épais rideaux. Longs voiles transparents devant les fenêtres. Fauteuils retapissés en bleu ciel. Est-ce que cette légèreté retrouvée libère du jeu de l'échelle? Ou est-ce qu'on s'adapte à la simplicité élitiste, qui se moque d'une mise en scène désuète, au profit d'une autre, plus subtile? Pour répondre... rien que le blues sur fauteuil bleu ciel. Car le jeune amour entre en lassitude. On ne trouve pas la direction qu'il faut suivre sur la terre pour que le bleu du ciel n'éclaire pas uniquement les fauteuils, même si on est deux à s'y asseoir. Chacun dans son propre univers, de brume pour l'une, où languissent d'incertaines lueurs, et pour l'autre de clarté esquivant le mal-être sous le lustre disparu, que l'esprit aux aguets attend de voir se rallumer ailleurs.

Ainsi commence l'épreuve de la rencontre qui libère du mortel refuge, aussi bien dans la rêverie au-dedans que dans l'affairement au dehors. Leur vie durant, les mariés par insaisissable inquiétude et ferveur ne vont plus cesser d'être boutés l'un par l'autre hors du contentement. Entre eux la maison est comme déracinée de la paisible solidité, sa raison d'être, et le monde voit son prestige

aboli par le désarroi roulant d'orage en orage, en écho à la guerre, évidente ou cachée, qui ne finit jamais. Le beau ciel bleu est le plus souvent absent sous les turbulences. Mais soudain, à l'improviste...

L'aérienne vigueur devient sensible
Et les deux corps du dedans et du dehors
Fusionnent en nouvelle étreinte amoureuse
Qui ranime l'allégresse de vivre

Nos amies les plus chères ne perdent pas leur temps à supporter des nuages noirs en attendant que s'ouvre, ici ou là, une déchirure bleu ciel. Les amies font carrière ou simplement travaillent à leur indépendance financière. Plus tard elles jouiront d'une retraite voyageuse et créative, digne du club des panthères grises. En comparaison on fait figure de fantôme dans une maison à courants d'air, qu'on ne cherche même pas à rafistoler. Ça énerve le monde. Le monde dit qu'on manque de sérieux, qu'on pourrait s'efforcer d'améliorer, d'agrandir, de tout prévoir pour ne pas tout perdre... Mais non ! Cette femme-là est une exilée de l'action, une improductive, une pas douée pour le progrès. Que deviendrait le monde s'il fallait faire confiance à des esprits pareillement lunaires ? C'est vrai... dans les limites du saisissable.

On est la disparue, l'errante, l'obscur et frêle
Sauf quand la lumière de vivre nous unit
Comme un arbre à la forêt humaine
Touchée par une brisure d'étoile.

On est ardemment reconnaissante aux femmes qui manifestent plus visiblement leur engagement, pas seulement en virtuoses du libre intellect, de la politique humaniste, de l'efficacité inventive et de la culture foisonnante, mais en pionnières de la robustesse. On a une amie d'origine afghane qui manie la lance dans une équipe

de pompiers. On compte sur elle pour lutter contre le sinistre brasier de la bêtise et des prétentions de supériorité. Quant à nous, immobile à notre table de travail, on veille sur l'âme incertaine, dans la maison où les hiérarchies sont parties en fumée.

Vaillamment on émerge obscure
Et frêle des désastres de la domination
On écrit avec des cendres on écrit le désir

D'unir le feu sans peur qui se soulève du sol
À l'eau qui s'élargit dans la lenteur sans fièvre
De sa descente murmurante vers la mer

On écrit la vaillance qui bataille pour l'accord
Dont les ailes dépassent l'entendement guerrier
On écrit la vaillance qui met le cœur en miettes

Et la conscience en flambée de miséricorde

La vaillance qui relie au présent de la mort
Et à la noblesse des enfants à naître
Qui donnent des coups de pied à l'intérieur

Du ventre obscur qui agrandit le corps

Oh! les lumineux coups de pied!
On dirait que l'enfant est déjà habité
Par la vaillante folie qui donne

Des coups de pied au refuge protecteur
Et qu'il veut de l'air de l'air de l'air
Mais quand l'air enfin lui est offert

Il crie

L'obscur et frêle n'a pas grandi pour *s'imposer*. Le destin de la petite fille en souffrance devant le mur aveugle et s'envolant sous le cerisier aux échelles heureuses ne trace ni une voie distincte, ni une voie à suivre. Elle *partage* les fruits de la vie sans prix.

C'est pourquoi vient maintenant l'histoire du petit garçon.

Vittorio a six ans. Son père est l'épicier italien d'un quartier où les riches villas dans de grands parcs laissent peu à peu la place à des immeubles cossus. Ce père était tout enfant quand il a passé à pied avec son demi-frère, ses deux sœurs et sa mère enceinte le Col du Simplon. C'était peu avant l'explosion de la première guerre mondiale. Le grand-père de Vittorio, parti un an auparavant, avait trouvé du travail à Genève, comme maçon, et avait pu envoyer à sa femme, dans son village piémontais, l'argent pour le train en Suisse, de Brigue à Genève. Il n'avait pas de quoi payer pour sa famille sans le sou le transport jusqu'au nord des Alpes, par le tunnel alors le plus long du monde, inauguré peu d'années auparavant. Même en troisième classe, le train côté italien et le passage sous la montagne n'étaient pas envisageables. La femme enceinte, portant des provisions sur le dos, avait donc dû marcher avec ses quatre enfants en bas âge, trouver à s'abriter pour la nuit, marcher encore jusqu'au pied de la montagne. Elle s'était fait indiquer le bon chemin gravissant la pente à travers des forêts de plus en plus clairsemées, des prairies rases battues par le vent, des champs de pierres, des barrières de rocs debout comme des géants à la frontière d'un enfer à la beauté glaciale. Complètement dépaycé, transi, épuisé, le petit groupe était arrivé à l'Hospice, où il avait repris des forces. Puis avec trois enfants marchant derrière elle et le quatrième dans les bras, la femme enceinte avait entrepris la rude descente sur les sentiers muletiers, raides et caillouteux, plus rapides que la route à lacets. Route qu'elle avait rejointe en bas et suivie en direction de la ville, dans la plaine, où passait le train qui allait dans le même sens que le fleuve, jusqu'à Genève.

Originnaire de la même région des lacs italiens, la mère de Vittorio n'avait pas connu dans son enfance la grande pauvreté au village ni un aussi éprouvant voyage vers un pays plus prospère, qui avait besoin de main d'œuvre. Elle était née à Genève, dans une famille où les hommes travaillaient eux aussi dans le bâtiment et les femmes dans la vente ou la couture, avant que le mariage et la maternité ne les fixent à la maison.

Le scénario se modifie un peu avec l'ouverture de l'épicerie. Les parents de Vittorio se sont connus dans les bals organisés par les immigrés du même coin de pays. Ils se fiancent et quand ils ont de quoi se mettre en ménage se marient. Le jeune mari travaille sur les grands chantiers où s'élèvent d'imposants bâtiments, à la hauteur de la Genève internationale, qui vient de naître avec la *Société des Nations* et ses espoirs de paix universelle. La jeune femme, centrée sur la famille, pense que l'état du monde n'est pas son affaire ni celle des petites gens, qui ont assez de souci, comme son mari, à gagner leur pain. Elle n'a pas affronté les horreurs de la première guerre qui a ravagé l'Europe, en préservant la Suisse. Elle ne se sent pas concernée par les discours qui prétendent ramener l'entente entre les peuples. Que les femmes restent à l'écart de l'agitation des idées et combats, même pacifiques, elle ne s'en trouve pas plus mal. Il n'empêche qu'elle développe une inquiétude grandissante, dont la dimension politique lui échappe.

Car des accidents mortels ou graves ont touché plusieurs maçons, la plupart italiens, tombés des échafaudages. La sécurité au travail est loin d'être un problème majeur, à l'époque, et les assurances demeurent inexistantes ou presque. Pour se sentir protégée du pire, la mère de Vittorio n'aura de cesse que son mari quitte la truelle et enfile un tablier d'épicier.

Grâce à l'aide de la famille le magasin est trouvé. Désormais le couple travaille ensemble, le mari s'occupant des achats en gros ou des livraisons et l'épouse des marmites sur le feu, dans la

cuisine borgne, à l'arrière. En même temps elle doit assurer son service de vendeuse à l'épicerie où vont et viennent les clientes, à toute heure du jour et sans que les nouveaux épiciers ne se risquent à prendre des vacances.

Bien que ni le père ni la mère de Vittorio n'aient la vocation du commerce dans sa perspicacité et sa ténacité braquées sur l'enrichissement, l'épicerie les fait vivre correctement, avec leur premier fils, le frère de Vittorio. Ils peuvent même salarier une jeune fille pour s'occuper du bébé et du ménage dans le modeste appartement tout proche, qu'ils habiteront leur vie durant.

Tout change quand éclate la deuxième guerre mondiale. Même si l'épicier du quartier privilégié s'est toujours abstenu de prétendre à une opinion politique, défendant les travailleurs ou le commerce et la finance ou les trois à la fois, comme Mussolini... Même s'il n'a pas confiance dans la bravade nationaliste et le panache propre au *Duce*... Même s'il reste en marge de toute querelle idéologique et veut avant tout se préserver des conflits... Il est considéré comme le citoyen d'un pays fasciste, allié de l'Allemagne hitlérienne, ennemie de la France, si proche de Genève par la géographie et par le cœur. Les clients se font rares.

Commence le temps des dettes. Vittorio naît à ce moment-là, à l'abri dans un pays préservé des bombes, mais pas de leur retentissement néfaste dans les esprits.

À la fin de la guerre la méfiance paraît se dissiper. Les affaires de l'épicier italien reprennent un peu. Elles ne seront jamais florissantes. La mère ne peut plus beaucoup s'occuper du magasin, n'ayant plus personne pour l'aider à la maison avec ses deux enfants. Les tracas s'accumulent. Dépression. Vient à son aide, après ses heures de travail, sa sœur employée comme secrétaire d'un sous-directeur dans une entreprise de haute réputation. Cette tante de Vittorio, pas mariée, habite un bel immeuble voisin de

l'épicerie et se dévoue de toutes les façons pour la famille. Moins de soucis pratiques... et nouvelles tensions. Car la tante, par l'amélioration de sa position sociale et financière, suscite l'agacement du père, tenant à garder pour lui le rôle du seigneur et maître. La tante, zélée admiratrice du patron de son entreprise et docile en famille à l'autorité patriarcale, ne contredit pas ouvertement son beau-frère épicier. Il n'empêche que s'installe, par le jeu pernicieux des hiérarchies, un climat de sourde zizanie.

L'admirable dévouement familial de la tante
Alors qu'elle a réussi en première de classe
Une formation commerciale...
Le dévouement de la tante subjuguée
Par le grand monde où évolue
Son riche patron...
Le dévouement de la tante méprisant
Dans son for intérieur le malhabile épicier
Peu conforme à l'idéal de puissance masculine...
L'irréprochable dévouement familial irradie
Comme un tenace parfum de domination
Qui révolte, horripile et pousserait
À l'ingratitude la plus noire
Si aucune chance n'était donnée à la flamme
De l'intime vaillance.
Une flamme prisonnière mais pas inexistante
Chez la tante qui révère le glorieux empire
De l'ordre établi.

Elle va surgir, cette flamme, grâce à la mésaventure de Vittorio. Il a donc six ans. Comme ses copains du quartier, il voudrait brandir et agiter un petit drapeau pour le 1er août, jour de la fête nationale. Sa mère, qui a pu reprendre son poste à l'épicerie, puise dans la caisse les sous nécessaires et le voilà parti à la course pour le magasin de tabacs, journaux, bonbons et babioles sur la grande rue, plus bas, où passe le tram.

Le marchand : Désolé, mon p'tit, je n'ai plus de drapeau suisse. Ils ont filé comme les fusées qui vont partir ce soir.

Vittorio : Ah ? Est-ce que je peux en avoir un autre ?

Le marchand : Si j'en trouve un... Voyons, voyons... J'ai encore un drapeau italien. J'en vends quand il y a des matchs de l'Amicale Suisses-Immigrés.

Vittorio : Alors je prends celui qui reste. Merci M'sieur.

Et Vittorio de remonter dare-dare en direction de l'épicerie, où il n'a pas l'intention d'être enfermé avant l'heure du repas à l'arrière du magasin. Il a encore le temps d'aller jouer dans la cour, un vaste pré avec des bosquets entre les immeubles. Leurs grandes entrées, pour certaines, sont situées de ce côté-là et non pas côté route, même si le trafic y est des plus calmes à l'époque.

Son drapeau à la main, le petit garçon a ouvert une porte, en bas de quelques marches et s'engage tout fringant dans le passage par l'intérieur de l'immeuble de sa tante, où un couloir s'allonge en sous-sol avant de déboucher, par quelques marches qui montent, sur l'élégante entrée à miroirs, de part et d'autre de l'imposante porte vitrée, donnant sur la grande cour ensoleillée, au joyeux verdoisement.

Pas de cour, ni de joie, ni de verdure ce jour-là pour le petit garçon, soudain gelé d'effroi. Au milieu du couloir mal éclairé se dresse un monstre en costume-cravate et chapeau, enfiévré d'une rage inouïe, qui le fusille du regard. Les yeux lui sortent de la tête. Vittorio, ébahi, reconnaît un voisin de sa tante, dont la distante politesse a viré d'un coup à la violence. Le voilà qui se précipite sur le gamin affolé et lui arrache son petit drapeau. Non content de casser le bâton et de déchirer le drapeau pas plus grand qu'un mouchoir, l'homme en fureur s'en prend à l'enfant dont la peur se change en épouvante. Le forcené se saisit de lui, le flanque à terre, le bourre de coups de pieds, le relève pour lui frapper du poing le visage, puis le rejette au sol. Cessant enfin de cogner, le brutal

élégant ramasse convulsivement son feutre tombé dans la poussière et s'excite encore à cracher des insultes, dont le gamin pantelant ne saisit pas le sens. Elles achèvent de le briser.

Laissé à moitié assommé, le petit garçon dont la bouche, le nez, le front saignent, dont bras et jambes se couvrent de bleus, dont les gémissements s'entendent à peine est trouvé là par une locataire descendue chercher du vin à sa cave et qui tremble, ulcérée par la découverte du malheureux gamin. D'un mot d'encouragement et d'une légère pression de la main elle essaie de réconforter le gisant et court alerter le concierge. Il emporte dans ses bras le petit garçon et va le déposer à l'épicerie.

Revenu de chez le médecin, qui l'a désinfecté, passé aux rayons X et recousu, Vittorio a encore les lèvres si enflées que ses père et mère ne comprennent rien à ce qu'il essaie d'expliquer. On lui donne un cachet. Il s'endort jusqu'au lendemain. Ratée la fête du 1er août. Vittorio n'entend pas un seul pétard, moins encore les explosions des feux d'artifice au-dessus de la rade. D'habitude la famille se rassemble avec de nombreux voisins sur le toit plat de l'immeuble de la tante, une construction moderne. Tout le monde pousse des oh! des ah! en frappant des mains à chaque envolée d'étincelles colorées, puis lance un long cri d'extase au bruyant déploiement du bouquet final. Cette année-là, dans la famille, rien qu'une lourde indignation, en attendant que le fils cadet soit en mesure de révéler qui l'a si sauvagement tabassé et pourquoi, mais pourquoi donc?

Vittorio sait qui, mais pas pourquoi. Les parents, la tante, le frère de six ans plus âgé, pénètrent le fond de l'affaire dès que l'histoire du drapeau italien peut être racontée. L'agresseur est un employé supérieur du Consulat de France à Genève. Sans doute a-t-il eu à souffrir de blessures et pertes irréparables durant la guerre, qui s'est achevée il y a trois ans. Devant le drapeau honni, agité dans le sous-sol de sa propre maison et qui allait être brandi

victorieusement dehors, à la vue de tout le monde, dans la cour prise d'assaut par l'ennemi qui semblait de retour, comme si de rien n'était, la frénésie du ressentiment lui a fait tourner les sangs.

La mère : La guerre... Mais qu'est-ce qu'il en peut le petit? Il n'a aucune raison de lui faire la guerre à lui, ce sale type aux grands airs! Est-ce qu'on s'acharne pareillement sur un gosse? C'est un fou dangereux, ma parole! Faut pas le laisser s'en tirer! Toi, le père, fais quelque chose... Va à la police... Va porter plainte!

Le père : Tu oublies qu'on a besoin de paix pour rassurer la clientèle. On l'a assez perdue pendant la guerre.

Le frère : Mais ce monsieur ne met jamais les pieds à l'épicerie...

Le père : Ce n'est pas une raison pour passer, dans le quartier, pour des faiseurs d'histoires. On est des étrangers. On ne doit pas risquer de raviver la méfiance. Ce n'est pas comme si on vendait des bombes et des avions de combat. Pour faire marcher le commerce des fruits, légumes et denrées de qualité, pas de conflit, surtout pas de conflit. Compris?

La tante n'a pas soufflé mot. En somme elle est d'accord avec sa sœur mais aussi, pour une fois, avec son beau-frère. Faut-il pourtant en rester là, dans une passivité d'éternelles victimes? Deux semaines plus tard elle prend Vittorio par la main. Il ne reçoit aucune explication. Il arrive avec elle devant la porte du terrifiant voisin. La tante sonne. La porte s'ouvre. Un impassible apparaît. Face à lui la tante si attachée aux hiérarchies et à l'absence de conflit reste muette mais se montre d'une renversante liberté d'action. Elle lâche la main de Vittorio et sans un mot se dresse de toute sa vaillance pour donner deux énormes gifles, paf d'un côté! paf de l'autre! Elles claquent, sidérantes, sur le visage du plus fort, plus grand, plus important qu'elle-même. Comme un cauchemar quand sonne le réveil le fier vengeur disparaît, ayant refermé sa porte, sans broncher. Alors la tante retrouve la parole et dit :

La tante : Voilà, Vittorio... c'est fait.

Ruban coupé

Avec l'effroi de la guerre explosant en pleine paix l'expérience des sous-sols assombrit durablement le petit garçon. La confiance, déjà malmenée par les vicissitudes familiales, ne sera pas facilement sauvée. Est-ce que la vaillance inopinée de la tante suffira? Pas sûr, même si Vittorio cherche de tout son cœur à dépasser la malédiction d'un drapeau à brandir, détruisant l'unité heureuse, non dépourvue d'affrontements mais sans brutalités meurtrières, sans ennemis à humilier, sans haines obsessionnelles. Ce désir intime ne l'empêche pas de faire voler un encrier à la tête d'un maître d'école, un bon maître, sérieux, bienveillant, et des plus dévoués par-dessus le marché.

En classe Vittorio se fait remarquer comme le roi des parleurs, qui ne perturbe pas agressivement la leçon mais qui a son mot à chuchoter sur tout ce qui se passe. En héritier du bavardage universel il se répand en commentaires qui en savent long, sans participer à l'apprentissage commun. *Babil... Inattention... Dérange ses camarades...* tels sont les refrains dans le carnet à faire signer à la maison, au grand dépit du père italien, pour qui la réussite à l'école donnerait la preuve d'une sécurisante adaptation aux standards helvétiques. Ça commence mal pour le gamin.

Vittorio n'a rien d'un amuseur. Il serait plutôt un chevalier de la parole, hanté par la cave où il était trop petit pour se défendre contre le monstre en costume-cravate. Il s'arme de mots pour se grandir. En bavardant à rebours de la discipline, il résiste à l'embrigadement sous le drapeau scolaire, mais pour se saisir d'un autre drapeau, exclusivement sien, juste et pacifique, à ce qu'il imagine sincèrement. Qu'en disent ses camarades? Ils sont à la fois agacés et fascinés par ce personnage qui parle quand l'envie lui prend de parler. Il ne montre aucun respect pour l'obéissance, la concentration, l'effort collectif. Aucune colère ni révolte non

plus. Il s'impose comme un ruisseau qui ne peut pas s'empêcher de murmurer qu'il connaît la source, la pente et la mer jamais vue. Il ne se contente pas de se parler à lui-même, sans gêner personne, ou de s'adresser en sourdine à une lueur au plafond, une ombre sur la paroi, une mouche sur la vitre. Non, il parle aux camarades proches de lui, sans tenir compte de leur désir ou leur ennui de l'entendre. Les appliqués à l'étude sont offusqués. Les moins sages apprécient la brèche dans la monotonie des heures où il faut se taire. Ils n'en sont pas moins dépités par les droits que le bavard s'arroge et qu'eux-mêmes n'osent pas prendre.

Il n'y a pas à s'étonner si le discoureur intempestif devient un habitué de la *retenue du jeudi*. Le jeudi, à l'époque, est jour de congé. Passer plusieurs heures à l'école le jeudi à affronter des régiments de verbes et des bataillons de problèmes est la punition habituelle pour les négligents, les querelleurs ou les bavards.

Vittorio a dix ans quand sa volubile disposition d'esprit lui permet de parlementer si adroitement auprès du maître bien intentionné qu'il réussit à être libéré de la retenue du jeudi, à laquelle il vient d'être collé pour son sempiternel bavardage. Non content d'échapper à la punition, il voudrait que son meilleur copain, collé pour une autre raison et dont le maître s'apprête à signer la feuille de retenue, bénéficie de la même mansuétude. Le voilà acharné à jouer jusqu'au bout son rôle de je-sais-tout.

Vittorio : Dites, m'sieur, c'est pas juste. Pourquoi vous m'avez supprimé la retenue, à moi tout seul et pas à lui ?

Le maître : Ce n'est pas à toi, mon petit, de m'instruire sur ce qui est juste ou pas et d'intervenir dans mes décisions.

Vittorio : Je veux seulement aider mon copain. Il a pas fait pire que moi. Pourquoi il aurait pas les mêmes droits ?

Le maître : Tu commences à me faire perdre patience, Vittorio. Je ne veux plus t'entendre. Je te demande de sortir et d'attendre ton copain dehors. Allez va ! Ne traîne pas !

Vittorio : Non, je ne sortirai pas. J'ai bien le droit de défendre mon copain! Il ose pas dire ce qu'il pense. Moi je le sais, je le sais parfaitement que c'est pas juste!

Le maître : Obstine-toi si tu veux, mon garçon. Seulement tu es en train d'exagérer. Est-ce que tu t'en rends compte? Je le regrette mais je dois te redonner ta retenue du jeudi. Vous partagerez donc le même sort, ton copain et toi. Tu es satisfait à présent?

Mortifié, Vittorio se saisit de l'encrier débouché où le maître va tremper sa plume à la vieille mode. En forcené il le lance à la tête du prétendument injuste, éclaboussant la cravate, la chemise immaculée, le copain, le registre. Qu'est-ce qu'il lui a pris? Il est si peu coutumier de l'insurrection violente qu'il en reste sidéré, comme le maître qui a esquivé de justesse le projectile et le copain muet qui a reçu des gouttes noires. Changé en statue qui va tomber en miettes d'une minute à l'autre et qu'un coup de balai nettoiera, Vittorio attend d'être chassé, banni pour une semaine ou carrément expulsé de l'école.

Le maître soupire.
Le lanceur d'encrier, terrassé par la brutalité
Qui ne vient pas d'un froid dément, dans une cave
Mais de sa propre frénésie de je-sais-tout
Déchaîné par son idée de la justice...
Le lanceur d'encrier a la tête coupée d'avance.
Mais pas un mot n'est prononcé.
La sentence ne tombe pas.
Un geste las
Indique aux deux garçons cloués sur place
Qu'ils feraient mieux de laisser le maître tout seul.
Les deux copains sont à tel point stupéfiés
Par le silence d'après le désastre
Qu'une fois dehors ils restent sans voix...
Dans l'or du crépuscule qui étend sur la ville
Un léger voile fugitivement précieux.

Le lendemain matin c'est au tour du maître qui a changé de chemise et cravate de surveiller la cour de récréation. Grand soleil. Le maître se tient debout, appuyé contre l'un des marronniers qui portent des fleurs blanches et dont l'ombre dessine un cercle à l'écart de la tonitruante mêlée. Le lanceur d'encrier, qui n'a pas fermé l'œil avant les petites heures, reste prostré en lui-même, à l'écart lui aussi, mais contre les barreaux de la haute grille à pointes. Le tourmente, là-bas dans le cercle d'ombre sous le marronnier qui porte ses fleurs comme le sapin de Noël ses bougies, le tourmente la vue du maître qui s'est toujours montré digne non seulement de respect mais d'affection et qu'il a si indignement offensé. Comment réparer ce coup de folie ?

Le bavard qui d'habitude n'a du mal qu'à maîtriser son envie de parler ne sait pas, dans la nécessité d'avoir à formuler son tourment, ce qu'il faut dire au juste pour que le maître lui pardonne. Non, il ne sait pas le premier mot de ce qu'il doit dire. Il ne sait même pas s'il faut dire quelque chose ou plutôt se taire. Sans rien savoir il quitte l'appui de la haute grille à pointes. Comme un somnambule au bord d'un toit il s'avance au milieu de la presse et du tumulte de la cour, sans que personne ne se doute de sa vertigineuse progression.

Arrivé à proximité du maître immobile dans le cercle d'ombre, il s'arrête brusquement. Comme si l'arbre était une montagne devant lui et le maître le géant de la montagne. Il n'ose pas lever la tête. Il éclate en sanglots. Les larmes lui giclent des yeux. Des hoquets lui coupent le souffle. Il tremble. Il chancelle. Le maître se détache de l'arbre. Il s'approche, met un genou au sol et entourant de ses bras le malheureux gamin le serre un instant contre sa poitrine...

Le maître : Du calme, du calme. Tout ça n'est pas si grave, mon petit. Tu n'as pas oublié ton mouchoir, au moins ? Allez ! Va rejoindre les autres ! Va jouer !

Et Vittorio de s'envoler, plus léger qu'après le passage dans le confessionnal, n'ayant rien eu à confesser mais libéré du bavard en lui, du justicier vengeur, du lanceur d'encrier bornant la vision.

Contrairement à beaucoup de discoureurs, Vittorio n'a pas la vue courte. Il est curieux de tout, s'intéresse à tout, emmagasine tout. Sauf le programme scolaire ! Le calcul et l'orthographe sont ses bêtes noires. Même l'Histoire et la géographie l'ennuient. Il aime mieux partir dans ses découvertes personnelles, en pleine nature, chez sa grand-mère. La même forte femme qui a traversé bien des années auparavant le col du Simplon à pied et habite maintenant la maison bâtie par son fils maçon, devenu épicier. Quant au grand-père, il passe ses journées au café du village et titube au retour comme un épouvantail dans la tempête. Chargée de lourds paniers, la grand-mère reprend la route puis le tram deux fois par semaine pour la ville, où elle vend ses salades, ses légumes, ses fruits de saison et les œufs de ses poules au marché. Vittorio rejoint le plus souvent possible la maison au pied du Salève. Libre de baguenauder à sa guise... *dans l'apaisement du silence...*

Il passe des heures dans les bois à identifier les oiseaux.
Des heures à examiner dans les prairies encore nombreuses
Le peuple des sauterelles et grillons, chenilles et papillons.
Des heures au bord des eaux dormantes à observer
Les têtards qui changent de forme, puis les grenouilles.
À s'étonner des larves bizarres.
À s'enchanter des araignées d'eau glissant
Comme des patineuses doublées par leur ombre
Sur la surface opaque mais qui brille.
Des heures à attendre l'apparition d'un triton crêté
Au dos sombre, au ventre jaune, à l'allure de dragon
Ou d'une aérienne libellule zigzaguant dans la lumière.
Et de temps à autre il regarde son propre visage
Se réfléchir comme une pleine lune dans son palais
De lointains nuages.

Après bien des avanies scolaires Vittorio finit par entrer tout de même au Collège Calvin, réservé aux garçons. À Genève c'est la locomotive d'une société qui accroche encore ensemble les antiques wagons de la civilisation gréco-romaine aux plus modernes, sortis de la Réforme puis des grands ateliers des Lumières. Vittorio cesse d'ouvrir son clapet à tort et à travers. Il apprend à parler avec discernement, sans déborder du cadre imposé. Il se montre de plus en plus sensible aux promesses de la connaissance, capable non pas de revenir à l'unité perdue, mais d'en construire, si tout progresse pour le mieux, une nouvelle.

Sa culture se développant et la barbe lui venant au menton, le bavard se métamorphose en subtil discoureur.

Vittorio se passionne pour la diversité de la connaissance. Les problèmes de genèse et d'évolution l'enthousiasment. Il rêve d'étudier la paléontologie ou la préhistoire. Il visite les grottes de la région, commence une collection de fossiles et un dimanche entraîne la famille à Solutré, le fameux site préhistorique en Bourgogne, à bord de la vieille Ford qui sert en semaine de voiture de transport et livraison. C'est finalement par une cliente de l'épicerie que va se préciser l'orientation de ses études. Éminente biologiste, faisant autorité en endocrinologie, cette cliente d'origine hollandaise, née à Java, vient de temps en temps acheter les fruits qui lui font envie à l'étalage de l'épicerie, proche de son immeuble. Elle est la première femme nommée Professeur en Faculté des Sciences à Genève. Le subtil discoureur, timide encore et toussotant, se présente. Il aimerait lui montrer une lettre de Jean Rostand, à qui il a osé écrire sans s'imaginer digne d'une réponse personnelle. La conversation est lancée. Elle ne tarit plus. L'éminente biologiste s'enchant de découvrir dans le fils de l'épicier italien l'ami d'enfance de la métamorphose des têtards en grenouilles. Elle l'invite à lui rendre visite. Les visites se succèdent. Vittorio a quinze ans quand l'éminente biologiste, au sommet de sa carrière, le prend sous son aile à la vaste envergure. Il suit ses

cours avant même d'en avoir terminé avec le Collège pour pouvoir s'inscrire à l'Université. Puis va devenir son doctorant, son assistant, son chargé de cours et surtout son fils intellectuel.

Quand le jeune biologiste lui annonce qu'il va se marier elle organise un repas à trois, chez elle, en toute simplicité, où la jeune femme lui sera présentée.

On est la jeune femme en question. On attend, dans nos petits souliers, le verdict de l'éminente biologiste. S'il n'y a pas d'homme qui partage quotidiennement sa vie, ce n'est pas faute de séduction. L'éminente biologiste, qui a largement dépassé la cinquantaine, a toujours un grand charme avec son regard d'autorité souriante et ses cheveux gris dont les boucles osent le désordre. Elle s'habille en femme de caractère plutôt qu'en grande bourgeoise, qu'elle est, ou en originale, qu'elle est aussi. Elle ne se soucie aucunement de la mode et n'a pas l'air démodée. Elle ne se fatigue pas à jouer le rôle de la femme supérieure. Elle a pourtant une certaine vibration dans la voix qui signale son appartenance à l'élite, dont il ne lui vient pas à l'esprit de contester la domination.

La soirée manque un peu de spontanéité mais se déroule sans fausses notes. On est même invités à passer prochainement un week-end en compagnie de l'éminente biologiste, dans sa résidence en montagne. On se baladera avec le gros chien de berger, pour le moment étalé à ses pieds. Elle nous fera écouter les disques d'un ami chef d'orchestre et compositeur. Il est tard. On se lève. On remercie. On est raccompagnés à la porte. Tout semble montrer que le jeune couple a réussi l'examen... quand une ombre passe, éteignant le sourire... Une main se pose comme les serres d'un grand oiseau sur le bras de la jeune femme...

L'éminente biologiste : Mademoiselle, vous avez le projet d'épouser Vittorio. Très bien. Mais il faut que vous sachiez que Vittorio ne sera que rarement disponible pour vous. Il est d'abord marié avec

la Science, comme un capitaine avec la mer. La recherche exige beaucoup. On ne travaille pas dans un laboratoire selon des horaires de bureau. Vous le comprenez, n'est-ce pas ? J'espère que vous vous montrerez à la hauteur.

Est-ce que cette mise en garde a fait peur à la jeune femme ? Ayant eu à douter dès sa plus tendre enfance des doctorales hauteurs de la science, incarnées par le Dominateur Médecin, on a moins de mal à faire confiance à une tout autre dimension de l'expérience humaine, partagée sous le lointain cerisier de notre histoire personnelle. Cet invisible arbre de vie, en nous, désoriente l'éminente biologiste mais ne prive pas cette belle-mère inattendue de l'estime qu'on lui doit. Par son exemple, elle a éduqué son élève favori à l'égalité... ce qui n'est pas rien, à l'époque, même si l'emprise de l'élitisme demeure pesante comme une armure de fer sur le corps social, qui de plus en plus va peiner à souffler.

Pas d'estime, par contre, pour la supériorité masculine affichée par la Société de Belles-Lettres, où Vittorio a été amené à s'inscrire par amitié pour des subtils et cultivés comme lui-même. C'est en effet une société de raffinés, où ces Messieurs riches d'esprit, au ruban rouge et vert que Vittorio n'a jamais porté en sautoir, ne dédaignent pas, en fin de soirée bien arrosée, de se défouler en grandiloquentes obscénités. Vittorio n'est pas à l'aise avec ces démonstrations de vulgaire frénésie, dont les femmes en leur absence font obsessionnellement les frais. Il devient aussi plus conscient du fossé qui se creuse entre le partage des libertés et le jeu des suprématies qu'il voit à l'œuvre parmi ses amis, promis à de confortables carrières. Car si cette société d'étudiants a pu réunir, auparavant, des éclairés qui n'étaient pas hostiles aux idéaux révolutionnaires, les temps ont bien changé et les porteurs du ruban rouge et vert ne se risquent plus à contester l'ordre établi. Or c'est précisément l'époque où dans un bel accord idéologique Vittorio et sa jeune épouse s'engagent contre le militarisme helvétique et contre l'énergie nucléaire, en désastreuse croissance,

y compris dans un projet de centrale genevoise, dont les déchets encombreraient des générations et des générations, immobilisant la politique non seulement dans la tyrannie du profit mais dans la stricte surveillance, ennemie de tout réel changement de cap.

L'éveil libertaire, qui commence à se manifester ces années-là et nous échauffe la conscience, ne souffle décidément pas à la Société de Belles-Lettres. Par fidélité à nos ambitions d'égalité, le divorce s'impose. Le ruban rouge et vert doit être coupé.

Il le sera lors du grand bal annuel de la Société, dans un hôtel chic sur le Quai Wilson. Vittorio porte son costume sombre, qui lui va moins bien que les tenues décontractées. On est heureuse, quant à nous, de notre profond décolleté, car on n'est pas prude ! Pas frivole non plus et passablement intransigente, puisque nous agacent ces jeunes couples qui tournoient, à la recherche de l'homme ou de la femme qui pourra satisfaire leur désir de se projeter vers les hauts du prestige. On y repense, à cette soirée, avec toute l'énergie des révélations bien plus tardives, qui lui ont donné sa pleine signification. Sur le moment, on ne s'est pas doutée et Vittorio non plus que le fait de couper le ruban rouge et vert en petits morceaux et de le répandre un peu insolemment entre les verres, sur la longue table à la nappe blanche, pendant que les couples dansaient, matérialisait un choix décisif.

Même si la rupture reste aimable, elle paraît scandaleuse à la plupart, sous les lustres. Toujours les lustres... Les subtils jeunes messieurs de Belles-Lettres accusent entre eux la jeune épouse. C'est elle, à leur avis, qui a détourné leur ami du bon sens, qui est d'aimer les lustres et de profiter de leur clarté pour se maintenir du côté de la fortune. Ils n'ont pas tort. Sans nous, Vittorio aurait été plus diplomate et complaisant... Quoi qu'il en soit, même si l'amour paraît nous protéger des démences en cave et des souffrances en hôpital, on vient de se séparer du prestigieux refuge et du bien-être qui ne se soucie pas de la souffrance et du mal.

Ce qui nous lie nous dépasse
On accepte la recherche en vie
Le fougueux désir du meilleur
La vaillance à libérer du pire

Vittorio poursuit ses recherches de fervent biologiste. On demeure en recherche, nous aussi. Une recherche qui n'a pas de laboratoire pour l'accueillir, sinon un laboratoire intérieur. Il n'est pas à la mesure de ce qu'on cherche, qui outrepasse à la fois l'intime et l'institutionnel. On s'égare. On peine. On ne sait plus où donner de la tête. La mélancolie s'installe. Vittorio endure. Le monde étant ce qu'il est, il faut compter sur le scientifique pour les moyens d'existence, parce qu'on se trouve à présent aussi démunie que le vieux Peintre du côté de l'action réaliste et de l'adaptation rentable. On demeure aujourd'hui encore dans cette situation personnelle et marginale, en apparente contradiction avec le combat des femmes pour l'égalité, qui nous tient à cœur.

On ne se sent pas pour autant seule à seule...
Au contraire! Par l'aventureuse fragilité on descend
Jusqu'aux racines qui donnent vie aux plus obscures
Et communes résistances à la domination.

Dans l'étrange laboratoire de notre mariage aux éprouvants vertiges, la recherche se poursuit. On retrouve notre immobilité sous le cerisier. Alors renaît l'histoire du vengeur en cave. Puis l'histoire de l'encrier justicier, et de la bonté à laver toute honte. Des histoires qu'on vit en pénétrant dans la mémoire de l'autre, qui s'est offert à la dynamique de la conscience.

Que cette fusion créatrice demeure indissociable du tourment de la séparation, on s'en souvient aussi. La rencontre de l'Intrépide Indépendante, qui mérite les majuscules, nous le rappelle.

Notre fille a quatre ans. On passe en trio familial des vacances à 2000 mètres, dans le luxueux chalet prêté par Maximilienne en Valais. Juste en-dessous, dans un chalet plus petit, plus vieux et authentique, vit l'infatigable voyageuse, qui a été sportive de haut niveau à ski, à la rame, à la barre d'un yacht, puis journaliste, passionnante écrivaine, marcheuse à l'héroïque endurance dans des régions isolées de l'Asie, interdites d'accès, quasi inconnues à l'époque. S'étant détournée de sa carrière visiblement aventureuse, elle a suivi des Sages dans la découverte du voyage métaphysique. Une ou deux fois par an elle dirige un petit nombre de privilégiés dans une recherche d'initiation spirituelle en Inde.

La commune valaisanne, ravie de compter une personnalité d'exception, l'a chargée du discours du 1er août. Dangereuse initiative! La vieille dame à la haute stature un peu raidie par l'âge et aux yeux clairs, étincelants, ne se contente pas de saluer la beauté du paysage alpestre et les bienfaits de la démocratie. Elle parle des travailleurs étrangers, bâtisseurs des impressionnants tunnels et barrages. Beaucoup y ont laissé la santé ou la vie. Cela n'empêche pas la peur du *pas comme nous* de séduire un nombre croissant de ses honorables concitoyens...

On répète une partie de ce lointain discours à notre façon, mais fidèle au ton, qui en a choqué plus d'un et plus d'une, devant le feu de joie qui allait être allumé à la nuit tombée.

Le lendemain, au retour d'une balade, on voit l'Intrépide Indépendante sur le seuil de son chalet. On la salue. Vittorio nous présente, dit que Maximilienne a dû lui parler de nous.

L'Intrépide Indépendante : C'est juste. À l'entendre vous possédez le trésor de multiples savoirs... Venez! On va faire connaissance.

La petite fille : Maman, je suis fatiguée. Tu m'as promis...

L'Intrépide Indépendante : Mais oui, petite, va avec ta maman. Ton papa, je le garde. On a des vues intéressantes à échanger.

Sous le lustre-gouvernail

On n'est pas une Femme à majuscule. Pas non plus une Mère à majuscule. On n'aimerait pas se laisser piéger par les outils de la domination que sont les majuscules. Et pourtant nous voici de retour, seule avec la petite Ariane qui nous guide peut-être, dans ce pays séparé de la mer, vers un voyage élargissant l'horizon de l'expérience, nous voici de retour dans le chalet de Maximilienne.

Nous voici de retour sous la roue
De l'énorme lustre en bois et fer forgé
À l'allure de gouvernail dans la salle de réception
Occupant de haut en bas le centre de la construction.
De retour par la mémoire activant par éclairs la conscience
De retour sous le lustre-gouvernail au bout de sa chaîne
Qui pend du faite de la charpente monumentale
En imitant celle d'un prestigieux voilier de croisière.
Nous voici de retour, obscure, sous le lustre-gouvernail
Porteur aux points cardinaux de huit éblouissantes lumières
Identiquement dressées pour conserver
À volonté dans l'espace intérieur l'empire du jour.
Plus que la blessante exclusion qu'on vient de vivre
Comme la nocturne femelle encombrée d'enfant
Nous terrasse, à l'intérieur du chalet de montagne réinventé
Pour plaire à la Puissante Enchanteresse, fortunée, avisée
Qui déjà s'en désintéresse et le revendra à grand bénéfice
Nous terrasse le gouvernail maintenu à l'horizontale
Et bloqué avec ses lumières sous le toit sécurisant.
L'envol?
Il est figuré dans les œuvres d'art
Savamment accrochées ici et là.
En vérité il a fui et son absence transperce
De retour comme un soupir de lune
Sous le soleil de la fatalité.

Pour un bon moment, grâce à notre Ariane de quatre ans, on va avoir autre chose en tête que l'oppression du lustre-gouvernail. Plus fatiguée du tout et même électrisée d'impatience, la petite fille a déjà vidé sur la grande table en arole, qui peut accueillir quinze personnes au moins, le contenu du petit panier où elle a ramassé en forêt le matériel grâce auquel on va pouvoir entreprendre la création promise : des pives, des bouts de branches, des lichens. Elle rêve d'un troupeau, qu'on va tenter de mettre sur pattes. Non pas un troupeau de vaches, comme on en croise dans les pâturages de haute altitude, au-dessus des derniers chalets d'ici, mais d'un plus modeste, de moutons. L'enjeu est de taille : il s'agit de donner une nouvelle réalité à un épisode mémorable, vécu deux ans et demi auparavant. À l'époque où Ariane ne parlait pas encore, ou ne prononçait plus ou moins correctement que de rares mots, hors de toute construction verbale.

On passait des vacances d'été dans le Sud-Ouest de la France, près de Villefranche-de-Rouergue. On avait loué une baraque isolée dans la garrigue. Entre les sentiers de terre jaune pâle, caillouteuse, on aurait dit que les taillis denses où proliféraient les chênes verts étaient empêchés de prendre de la hauteur sous le poids du ciel dont l'immensité silencieuse avait fait s'incliner sur la terre toute la population feuillue. Pas un toit à l'horizon. Pourtant, au cours de nos promenades, on rencontrait tous les jours une vieille gardienne de moutons, occupant avec ses bêtes à clochettes l'un ou l'autre espace d'herbe rare et sèche dans les environs. La dame était enveloppée jusqu'aux chevilles d'une robe-tablier grise à grandes poches, où était enfouie la pelote qu'elle transformait en long bas, gris lui aussi. Quant au caractère, la dame qui s'était simplement présentée par son prénom, Lucette, et avait tout de suite mémorisé les nôtres, n'était pas grise du tout. On passait un bon moment à discuter joyeusement.

— Bonjour M'sieur Dame. Et Bonjour Mam'zelle Ariane. Ah! Tu as une bête à garder, toi aussi. Mais qu'est-ce que c'est? Un

écureuil... Comme il est joliment fabriqué, dis-donc. Et tu lui as appris à se tenir tranquille, hein, parce que les écureuils ça saute, ça saute, ça s'échappe avant qu'on ait pu dire ouf. Par ici, il y en a pas tant... à cause des rapaces qui pillent les nids et des renards aussi. On a même vu un loup, parfois, l'hiver... à moins que ce soit des racontars pour faire peur. De toute façon, tu as bien raison de veiller sur ton écureuil, ma chérie. Si un bon cœur t'a fait cadeau de cet ami-là, avec sa belle queue bien fournie et son air malicieux, il ne faudrait pas le laisser tomber...

Avec nous, Lucette parlait du temps, toujours le même avec la sécheresse qui durait. De sa vie, toujours la même aussi depuis son veuvage et les enfants partis à la ville. De notre vie à nous, au-delà d'une de ces frontières qu'elle n'avait jamais passées, étant toujours restée à la même place sur la terre, dans la même compagnie de chiens fidèles et de moutons placides. Ses propos, pas étriqués pour autant, pleins d'humour au contraire et soulignés d'un accent chantant, nous paraissaient bien moins contraints que les nôtres et nous donnaient gentiment la mesure de notre vertigineuse inexpérience, dissimulée par le prestige de notre ville natale, de nos savoirs acquis, de nos belles idées, de nos faciles voyages. Lucette aimait surtout à se renseigner sur Antonin, le propriétaire de la baraque dont on était les premiers locataires.

— Un sauvage ! On peut pas lui tirer trois mots. C'est un blessé de guerre, blessé de la citrouille à ce qu'il semble. Ou peut-être blessé à l'entrejambe, le malheureux. Quoi qu'il en soit, il s'est jamais marié. Il se terre dans sa bicoque du village. Il dort dans sa cuisine, sur le canapé qu'occupait sa mère grabataire. Les chambres, il les laisse fermées. Il n'a ni chat ni chien et ne se montre même pas au café. Personne ne s'attendait à le voir se mettre en quatre pour rafistoler la baraque qu'il vous loue. Ça fait juste un an qu'il en a hérité. Presque une ruine. Il a tout refait à lui seul. On n'avait jamais pensé qu'il savait tant de choses. Il a mis l'eau courante, l'électricité, les meubles. Vous avez tout ce qu'il faut, ou quoi ?

– Non, pas vraiment. Alors on est allés au village lui demander si on pouvait avoir une deuxième table, par commodité, parce qu'on sort celle de la cuisine pour manger dehors, et puis deux chaises pour servir de tables de nuit à côté du lit tout neuf, un baquet en plus pour la lessive et peut-être une cafetière, parce qu'on a seulement une poêle et une casserole pour le double feu du réchaud à gaz. Alors, quand il faut réchauffer le lait de la petite on doit attendre pour faire bouillir l'eau et enfin se réveiller avec la tournée de café. On a dit qu'une passoire pour les pâtes serait bien utile aussi... et un ou deux torchons supplémentaires, si possible.

– Est-ce qu'il avait mis un lit pour la petite?

– Ça n'était pas nécessaire. On a un lit de voyage qui se déplie et un pousse-pousse pour l'asseoir à côté de nous à table. Bref, Antonin nous a fait comprendre, sans trop soupirer sur les caprices des citadins qui n'ont jamais vécu à la dure, qu'il allait s'occuper de ce qui manquait. Le lendemain on ne l'a pas entendu venir avec sa camionnette. En nous réveillant, on a tout trouvé devant la porte, y compris un tapis en coton à rayures multicolores et même un pichet et quatre verres en plus de la cafetière et du reste, avec une pile de torchons à fleurs. Avant midi on a filé au village pour aller le remercier. On avait, heureusement, une bouteille de Cahors à offrir.

– Ah! Seigneur... Il l'a bue avec vous, ce sauvage?

– Mais bien sûr! Seulement il a fallu boire dans des bocaux... Il nous avait donné tous ses verres! Et puis on a dû s'asseoir en rang d'oignons sur son canapé-lit, parce qu'il n'y avait plus que deux chaises, avec une planche dessus pour servir de table. Le tapis aussi venait de chez lui... Pour les couleurs, il ne restait plus qu'un calendrier au mur, avec une vue d'un champ de tournesols. La cafetière, d'après son usure, ça devait être la sienne aussi...

– Quel brave homme, tout de même... Sans votre histoire, je l'aurais jamais su. Et les toilettes? Il paraît qu'il vous a installé des toilettes chimiques, comme dans les avions. Tout le monde aimerait voir ça par ici, mais il fait pas visiter. Où est-ce qu'il les a fourrées, ces toilettes d'avion?

– On vous invitera un soir, quand vous aurez rentré le troupeau, pour venir les voir et même les essayer. C’est le coin le plus merveilleux de la baraque, au fond de l’ancienne bergerie accolée à la chambre. On sort, on fait le tour, on ouvre la grande porte où pouvait passer un char. On se retrouve dans un vide parfait. On rejoint, dans l’ombre du mur, le trône. On s’installe... et on n’a plus du tout envie de s’en aller. Car la vue est plus surprenante qu’en avion, on peut vous le dire, Lucette. La charpente, là-haut, est pleine de nids d’hirondelles. Dès qu’on se tient tranquille, elles reviennent à tire-d’aile nourrir les petits, dont on voit les becs goulus se tendre hors du refuge habilement maçonné. On est vraiment à la loge royale pour le ballet!

– Et toi, Mam’zelle Ariane, tu les as vues aussi, les hirondelles?

Ariane, pour toute réponse, pépie en secouant au bout de ses bras dodus deux menottes et un écureuil qui volent au-dessus de la tête de Vito, qui l’a juchée sur ses épaules. Le pousse-pousse n’est pas pratique sur les sentiers étroits et escarpés du coin.

Et voilà qu’arrive le plus surprenant. Un soir, au retour d’une de ces longues causeries avec la solitaire assise sur un muret en compagnie de sa douzaine de moutons et de ses deux chiens dont les yeux disparaissent dans le pelage hirsute, grisâtre pour l’un, noirâtre pour l’autre, un soir en rejoignant notre baraque isolée et juste avant de descendre de sa position élevée pour entrer avec nous dans la cuisine, Ariane, pour la première fois de sa vie, se met à parler en phrases entières, sans plus sauter aucune syllabe ni trébucher sur plusieurs consonnes. Est-ce à nous qu’elle parle? Ou à son écureuil? Ou à l’espace ouvert, qu’elle voit de plus haut que nous deux? Toujours est-il qu’un soir elle raconte l’histoire de mam’zelle Ariane, comme si elle venait de découvrir sa vocation... pas spectaculaire ni réellement possible à mettre en pratique à notre époque. Ce serait plus simple, à coups d’efforts méritoires, si elle désirait devenir politicienne en vue, directrice d’entreprise ou cheffe de ci ou ça dans la grande circulation planétaire.

Voilà ce qu'elle nous sort comme irrécusable évidence :

– Mam'zelle Ariane aussi a un troupeau de moutons. Mam'zelle Ariane aussi a des chiens pour l'aider à ne pas les perdre. Mam'zelle Ariane aussi les ramène tous les soirs à la bergerie, pour qu'ils boivent de la bonne eau du puits et qu'ils dorment à l'abri, là où les hirondelles font leur nid. Mam'zelle Ariane aussi leur donne du sel, qu'ils aiment bien, comme a dit Lucette, et du pain sec qui est pour eux comme du biscuit. Les chiens, ils ont leur soupe à eux. Ils font beaucoup de bruit quand ils la mangent. Pour les chiens, c'est permis. Ils montent la garde. Ils protègent la maison. Les loups n'y entrent pas. Mam'zelle Ariane et l'écuréuil son ami n'ont plus peur de la nuit.

Nous les parents de ce petit prodige de soudaine discoureuse, on n'en revient pas. Plus sidérante encore sera la suite. Ou plutôt l'absence de suite. Car loin d'avoir fait sortir de terre l'arbre de la parole, ce soudain jaillissement reste sans suite pendant plusieurs mois. Reviennent les mots épars, jetés comme des graines ici et là dans le silence, avec des *r* et *d* qui à nouveau font défaut. Il faudra bien du temps encore pour que se montre le premier rameau solide et que se mette à grandir l'arbre aux paroles multiples.

Tout s'est donc passé comme si Lucette et son troupeau avaient remué une très profonde racine, touchant la relation avec l'animal, la nécessité du refuge, le dépassement de l'isolement et de la peur de la nuit. Cette racine ne pouvait venir au jour qu'avec le temps, et peut-être même le temps de toute une vie non plus bavarde mais éclairée par l'arbre de la parole, dont la sève reste obscure.

Trois ans après, non plus dans la sobre baraque de la garrigue un peu monotone mais sous le lustre-gouvernail qui attend son heure de briller, c'est cette mémoire de la racine obscure qui se cherche entre mère et fille, penchées sur leur ouvrage. À partir des matériaux ramassés par la Petite Ariane dans la forêt des Alpes, il

s'agit de patiemment ramener à l'existence, ou du moins à l'état de symbole visible, le troupeau de moutons qu'Ariane, dans un renouvellement sans apparence d'actualité et à rebours des performances aux croissants prestiges, a pour devoir de mettre à l'abri pour la nuit, aidée de ses bons chiens et de ses hirondelles en action dans la fraîcheur de sa mémoire.

Chaque mouton demande une grosse pive de sapin pour le corps, une petite de mélèze pour la tête, quatre rameaux pour les pattes à coller soigneusement en bon équilibre, un peu de lichen pour les oreilles, la queue, le museau.

Pour les yeux, on verra plus tard, quand les bêtes se tiendront durablement debout. On est loin d'être, dans notre collaboration mère-fille, à la fin de nos peines.

Le langage qui cherche à prendre forme
Est celui des racines enfouies loin dans la terre.
Elles ne se voient pas sous le lustre-gouvernail.
Elles nourrissent de leur obscurité
Les cimes ondoyant dans le ciel.
Mais les racines n'atteignent pas à elles seules
La liberté d'accueillir le vent qui passe
Au-dessus des garrigues, des forêts, des plaines
Où grandissent les villes toutes bruisantes de promesses
Qui semblent entraîner dans leurs brillants spectacles
Les constellations du tournoiement universel.
Non, les racines n'atteignent pas à elles seules
La liberté de laisser forcer le vent qui passe également
Sur les océans houleux où se noient les espoirs.
Les racines à elles seules ni l'arbre entier n'atteignent
La liberté du vent soufflant encore sur les rives désertées
Où le monde qui a été rêvé par des ombres silencieuses
Unit au noir tourbillon des espaces
La lueur d'âme à l'incertaine présence.

Quoi qu'il en soit le travail entre mère et fille doit se poursuivre. Pas facile ! Tandis qu'Ariane s'impatiente à maintenir immobile une grosse pive de corps tandis que sa mère essaie de soutenir en bonne place la pive de tête pour la transpercer d'une épingle assez longue, la colle étant insuffisante à cet endroit, on est loin d'être délivrées ensemble du souci de voir rouler sous la table une bête de plus, avant même d'avoir réussi à la fournir en pattes assez écartées pour ne pas la faire trébucher au premier jeu de main de la gardienne de moutons.

On a même le sang qui commence à bouillir. On fait notre possible pour ne pas laisser la petite Ariane se douter de notre croissante exaspération.

Qu'est-ce qu'on fabrique au juste avec cette mascarade de refuge à préserver pour des animaux dont Ariane ne sait pas encore qu'ils produisent, le plus docilement du monde, les agneaux secoués d'épouvante dans le camion du boucher, même si Lucette a horreur d'entendre bêler misérablement les mères séparées de leurs petits ?

Pourquoi se donner tant de mal, employant toute l'élémentaire imagination, la simple habileté, la primitive persévérance dont on est capable au lieu de jouer à la plus fine et forte ? Pour préserver un idyllique mensonge, qui ne va pas durer plus longtemps que ces moutons en pives friables et frêles bouts de bois, si toutefois on arrive à en fabriquer un innocent troupeau ?

On ne croit tout de même pas pouvoir lutter à égalité avec le lustre-gouvernail qui continue de se moquer de nous avec ses lumières ? Éteintes mais non moins présentes pour projeter leur puissant rayonnement aux points cardinaux du luxueux séjour et ne plus rien laisser dans une ombre impénétrable, une fois le crépuscule effaçant la clarté du dehors ? Non moins efficacement à disposition, ces lumières à l'intérieur, sans avoir à attendre une

minute? Non moins prêtes à célébrer la gloire d'un génie humain dévorant la vie plus féroce ment que les loups, puisque son instinct de supériorité peut lumineusement s'exprimer en belles phrases qui savent tout, tout de suite, sans vaillance, sans souffrance, sans irrémédiable ignorance?

Dans un éclair on repasse le film qu'on aurait bien voulu tourner à l'arrivée d'Ariane, attendue avec tant de ferveur. Son titre? *La Bonne Mère*. Quel fiasco! Alors on accusait le père, on s'en souvient. Il n'est pas à la hauteur. Il s'ennuie tellement à donner le biberon qu'il s'est installé un haut lutrin pour lire des publications scientifiques pendant que le bébé tire à perdre haleine sur le biberon dont le docteur de l'université, manipulateur de première force en laboratoire, n'a pas pensé à régler la tétine, pourvue de trois positions. Il en reste toujours à la première, destinée à un bébé dans ses premières semaines, alors qu'Ariane a déjà quatre mois quand on ne réussit plus à la nourrir au sein... Quelle scène quand on découvre le crime! Arrachée à ce père indigne, Ariane a beau brailler elle aussi, on ne se calme pas.

Le tempétueux vertige fait craindre le pire pour la suite.

Si seulement, dans le Rouergue, plus tard, on avait pu prendre exemple sur le Pépé et la Mémé, le vieux couple de la petite ferme spécialisée dans les confits de volaille, gourmandise qu'on découvrait avec délice... Mais le Pépé et la Mémé appartiennent à une autre histoire que la nôtre, de vacanciers en petite famille, qui se plaisent pour quelques semaines dans la baraque sobrement équipée par Antonin le bourru, où une ampoule pend du plafond, sous un abat-jour de tôle qui nous change des lampes à l'éclat tamisé dans notre appartement de la ville, adapté au rêve de l'accord intime. L'exemple du Pépé avec sa Mémé, ces braves gens à l'ancienne, ne sert qu'à nous mettre les larmes aux yeux... À nous souvenir qu'il n'y a plus d'exemple à suivre, plus de Père et Mère sacralisés... Seulement, de notre côté, deux égarés dans une réalité

familiale en bouleversement depuis que le Dieu-Moi a été intronisé par la domination rénovée et que la foi dans l'intelligence spectaculaire s'est arrogée la succession de l'incertitude créatrice. À la place de la communion dans la dérive ne reste, semble-t-il, qu'un précipice, ou un mur.

Le Pépé et la Mémé, comme les appelle Lucette et les autres habitants du coin, tiennent une petite ferme à deux kilomètres de notre baraque aux alouettes. On va leur acheter des œufs, quelques légumes et leurs fameux confits. Pendant qu'on boit un verre dans la grande cuisine au sol en terre battue et aux murs constellés de clous où pendent tous les ustensiles nécessaires au ménage, Ariane joue dehors au milieu des poules, des oies, des canards, avec la bande des *descendus de chez les Parisiens*, comme on dit dans cette famille, par référence tant géographique que généalogique. Donc les petits-enfants venus passer les vacances d'été en liberté même pas surveillée, tant la confiance est entière. On finit par oser demander au Pépé et à la Mémé s'ils ne seraient pas d'accord de faire dormir Ariane, de temps en temps, avec la bande des filles et garçons, pour nous permettre d'aller dans les églises, bastides ou châteaux de la région écouter les concerts où se produisent de jeunes talents. Ariane en béatitude est rajoutée à la marmaille alignée du plus petit au plus grand, comme poissons mis en caissette à l'horizontale, parallèlement à la tête et au pied du lit aux impressionnantes dimensions. Ariane, vu sa taille et en petit chouchou d'étrangère, ayant pour ami un écureuil à la queue en fourrure véritable, se voit offrir la première place, tout en haut. Les sept évadés des quartiers bétonnés de la capitale galopent tellement la journée autour de la ferme que pas un ne gêne les autres, serrés tous ensemble dans le sommeil, tandis que le Pépé et la Mémé occupent l'autre lit matrimonial, dans la même chambre. La grande chambre aux parois blanchies, aux poutres assombries par l'âge, aux longs coffres ornés de cœurs gravés, au plancher bien ciré, où il faut retirer les souliers ou les socques avant d'entrer. La chambre unique.

Au-dessus des deux lits, la croix.
Plantée dans une alvéole à refournir en eau bénite.
Pas de croix chez Antonin, le blessé de guerre.
Il ne doit pas tant apprécier la religion d'amour
Qui ne dit pas non à la domination.
La baraque isolée ne peut donc pas compter
Sur un Sauveur à majuscule, divinisé par son clergé.
Restent les alouettes et leur trafic nourricier
Entre le dehors et l'intérieur du grand vide
De la bergerie dépeuplée des bêtes à laine
Docilement réunies comme à l'église les fidèles
Dans leur refuge à l'odeur de sainteté.

Pas d'alouettes dans le chalet de Maximilienne. Même pas dans le garage pour deux voitures, ni à la cave pleine de matériel sportif. Le lustre-gouvernail reste seul maître à bord et il sait y faire, question refuge. Le refuge est si bien garanti là-dedans qu'il en devient insupportable. On a envie, par dérision, de lancer les pives contre ces lumières dressées, pouvant s'allumer en un clic du doigt sur déclic du cerveau dans un crâne sans fissure. Par égard pour Ariane on se tient tranquille. Mais plus le travail avance, plus on doute du bon troupeau, de la gardienne aux bons sentiments, des bons chiens rassembleurs... Est-ce que mère et fille ne sont pas en train de réinventer la Grande Protectrice, qui dans sa Patience et son Dévouement se soumet, collabore, renforce le fatal empire du lustre-gouvernail, immobilisé à l'horizontale, comme la table bien solide, pour mieux liquider la nostalgie de l'envol et réprouver l'angoisse de ne pas voir clair en pleine lumière?

– Quel silence!

– Papa! Regarde! On a presque fini trois moutons...

– Ah bon? Il va falloir que je m'y mette si tu veux les rentrer avant la nuit. Et qu'est-ce qu'il y a dans la marmite? Rien du tout? Ma parole, vous avez perdu le sens des réalités... Heureusement que je suis là pour y penser!

Perplexité

Le sens des réalités? Il se pourrait, avec notre mésaventure au départ, qu'on soit née pour le dépasser. On a peut-être plus de chance alors, dans l'obscur, de libérer la racine de la parole? On a pu le croire. Le silence du ciel nous a ramenée sur terre.

Les mots sortent à présent comme de pauvres bulles à la surface d'un étang brouillardieux. Pas un bout de sentier dans ce coin perdu qu'est la conscience, pas un feu qui craque et sent la bonne chaleur, pas une bête rousse bondissant d'allégresse.

Tant d'années ont passé... Ariane a grandi pour abandonner son rêve de moutons rassemblés hors de portée des dévorantes jouissances et sanglants bénéfices.

Vito... est-ce qu'il existe ailleurs que dans un livre, qui peine à raviver l'amour? Quant à Vittorio, il continue de fixer la cime civilisée, qui se brise dans le fracas des rafales. Il a son idée sur la forêt humaine, où il ne s'égare pas. La hantise de perdre le fil de lumière qui permet de voir et d'être vu le tient réveillé la nuit devant l'écran qui allume le Monde et le Moi.

On se sent de plus en plus nocturne à ses côtés, alourdie de solitude, oubliée comme une ombre de femme, quasi absente à l'acte de respirer encore, même si on garde en mémoire le partage des cerises dans l'heureux jardin.

La nostalgie est devenue le sillage de notre vie entière
Qui s'efface au fur et à mesure qu'elle creuse les vagues.
Une vie entière sous le signe de l'accord
Qu'on n'a pas cessé de chercher avec désespoir.
Une vie entière créée, on le croyait, à l'image
D'un navire libéré de la mortelle emprise et qui touche

À l'autre rive... l'inconnue...
Déjà présente dans un demi-rêve...
Cette vie entière, il faut bien le dire, continue de sombrer.
S'impose l'enfer des ruses, des puissances, des enfermements.
Est-ce que le voyage d'une vie en petite cabine et même pas
Sur le pont en pleine action
Ou même pas périlleusement coincée
Dans un canot surpeuplé pour avoir une chance
De s'en tirer peut-être pour tout recommencer
Dans le chimérique ailleurs
Est-ce que le passage d'une tristesse intime à bord
De l'Occident... Est-ce qu'une impuissance à en mourir
Va remuer l'indifférence qui s'impose désormais
Sur la mer d'un bleu scintillant où tant d'âmes désirantes
Continuent tous les jours à se noyer d'effroi?

Non! Celle qui dit non à la domination ne va pas s'en laisser *imposer* par le sens des réalités. Les réalités, qui les connaît? Les réalistes? Les rêveurs à l'abri du cauchemar meurtrier? Les génies du trompe-l'œil?

Tiens! Si on convoquait le drôle d'animal qui nous a éclairés sur la douteuse adaptation aux réalités gentiment amies ou cinglantes comme balles de fusil?

On est trois, ce soir-là, au sud de la Bourgogne, à une quarantaine de kilomètres de Paray-le-Monial, qu'on n'a pas réussi à atteindre pour y passer la nuit comme prévu. Trois, c'est-à-dire le grand-père qui conduit, la grand-mère qui cherche d'un regard inquiet un abri d'étape dans une campagne crépusculaire où il semble qu'aucun voyageur n'ait jamais l'idée de s'arrêter, et sur la banquette arrière la petite fille de six ans. Il ne s'agit plus d'Ariane, retenue en ville par son travail, mais de sa fille, Alba, orpheline de son père d'origine africaine, né à Genève, mort vingt-six ans plus tard dans un accident de la route. Ce père disparu n'a pas eu le

loisir d'aller découvrir ses racines, dans l'immensité de la forêt tropicale, les méandres du fleuve imposant qui la parcourt et la géante capitale du Congo.

Si Alba blanche et noire appartient, par sa mère, au monde des réalités et de l'action concrètement mesurables, chères à l'esprit helvétique, elle demeure reliée par son père disparu...

Reliée à l'inconnu originel
Plus vaste
Qu'aucun pays de la terre

Reliée par la vivante énigme
De la mort

Reliée à la voie simple
Inaccessible sans déroute
Et péril extrême

– Regarde! Un écriteau pour un *Bed and Breakfast*... Prends cette petite route à gauche, Vito!

– Bon, allons voir ces Bourguignons qui se sont mis au jargon touristique et ne donnent à manger et boire qu'au petit-déjeuner. D'ailleurs on n'a pas vu un fantôme de restaurant au bord de cette nationale. Tu avais pensé au pique-nique, je veux bien, mais j'aurais préféré un vrai repas, servi tranquillement à une table. Du diable si on a fini par trouver un peu de calme dans un bosquet... Il a fallu avaler des hectares de culture intensive et de prés à barbelés avant de dénicher un peu de verdure semi-sauvage et provisoirement survivante... Quelle époque!

– Arrête Vittorio! Ne nous gâche pas le plaisir avec ton mauvais poil de vieux pessimiste!

– Ah non ! Vous n’allez pas vous disputer une fois de plus ! C’est peut-être une ferme, là-bas, là où on va dormir... avec plein d’animaux... Dépêchons-nous ! Il faut arriver avant qu’ils soient enfermés pour la nuit...

Ça n’est pas une ferme, à la déception d’Alba et à la nôtre aussi, mais une grande villa moderne, de style médiocrement cossu, qu’on imaginerait plutôt dans une banlieue que plantée, loin de tout, sur l’ondulant vert pâle ou jaune terni des champs déserts à perte de vue, sous le ciel dont le bleu s’assombrit. Nous reçoit un couple de retraités. Ils aiment la nature et la compagnie, comme nous l’explique le patron. Ils jouissent donc des deux à la fois en accueillant des hôtes. Avec le temps, ils se sont assuré une clientèle de citadins plutôt avancés en âge, qui viennent durant une semaine ou deux chercher la *parfaite tranquillité*. La patronne nous vante le *confort moderne mais familial*, tellement apprécié par les *chers habitués*, comme elle dit. Pour eux seuls elle fait pension complète. Les clients de passage sont bien rares.

L’arrivée de la petite fille pas blanche avec ses grands-parents pas si vieux que ça provoque une certaine tension dans le petit salon qu’on traverse, où deux vieux couples jouent aux cartes. Brefs bonsoirs de part et d’autre. Seule une dame à bouclettes blanches, dont les lunettes vacillent à la pointe du nez, lève la tête et s’intéresse ouvertement aux intrus :

– Quelle charmante petite fille... D’où viens-tu, ma mignonne ?
– Voyons Françoise ! Ne te laisse pas distraire... On voit ton jeu !

On pose nos sacs dans la chambre au papier peint fleuri. Quand Alba revendique d’allumer l’écran fatalement posté parmi les gentils bouquets multipliés aux murs, le *confort moderne mais familial* nous tombe dessus. On aimerait faire la sourde oreille, ne pas comprendre le désir d’Alba, ni celui de Vittorio, qui ne dit rien parce qu’il a bien envie, lui aussi, de s’échapper dans le monde

ouvert par la lucarne aux images qui bougent, qui parlent, qui changent tout le temps. Les environs ne promettent rien d'aussi excitant, bien entendu.

Est-ce qu'on est condamnée à sortir seule, toute seule avant que le jour ne s'éteigne complètement? Malaise. On ne va pas s'imposer en fanatique de la marche, entraînant la troupe à coup de morale sportive et rantanplan, tous au grand air... On ne va pas s'immobiliser à notre tour devant l'écran, même si la recherche d'une émission qui réponde aux goûts et caprices divers débouche sur une entente, ce qui est peu probable. Malaise, malaise. On se désole d'être une casse-pieds à la mine contrariée, qui empêche le monde de tourner comme chacun l'entend.

On n'a pas vocation d'être seule
Dans notre brouillard intime
Et pas vocation de rester ensemble
À oublier le dedans

Et le dehors en même temps
On n'a pas vocation d'être une morte
À vif dans le tombeau
De la communion

– Alba! Vito! Venez à la fenêtre! Regardez! Est-ce qu'il n'y a pas une lueur, tout là-bas? Ou est-ce que je rêve? On dirait de l'eau qui par instant braille...

– Derrière un rideau d'arbres? C'est vrai. Tu ne rêves pas. Il doit y avoir une rivière ou un étang peut-être, au bout du grand champ moissonné. Long d'un kilomètre au moins, ce champ. Il nous cache ce qui se passe au-delà. Si on allait voir de plus près?

– On y va! On y va!

Et nous voilà partis, les trois, vers la lueur qui ranime la morne étendue. On doit contourner le grand champ de la fin août, piqué de poignards d'un jaune éteint, pour trouver un passage. Enfin se montre un chemin. Les profondes ornières creusées par les tracteurs et les machines laissent un espace d'herbe rase au centre. On marche à la queue leu leu. On se rapproche de la ligne de saules et de peupliers. On découvre la surface limpide qui nous a fait signe. On voit qu'une petite rivière s'étale en plan d'eau, retenue par un long mur, puis déversée plus loin. L'étendue quasiment sans mouvement renvoie ce qui reste de lumière, entre la clarté déclinante du ciel et l'ombre déjà nocturne des feuillages.

Sur le mur, dont le sommet émerge à peine des eaux, Alba est la première à distinguer la brillance d'un œil fixé sur nous. Un drôle d'animal, à la fourrure sombre, hirsute, ruisselante, jamais aperçu dans nos régions, nous observe. Même Vittorio, c'est un comble, avoue ne pas savoir son nom. Ce drôle d'animal reste immobile à mi-chemin entre les deux rives, plus intrigué qu'effarouché par notre présence. Il ressemble à un castor mais ce n'est pas un castor. Un drôle d'animal... pas si insolite que ça. On dirait une vieille connaissance qu'on a si longtemps perdue de vue qu'on ne se souvient pas de son identité précise. On reste sans mots, sans mouvement, identiques lui et nous dans le surgissement de l'inattendu, comme dans un au-delà de la méfiance et de la peur. On dirait que la surprise, ayant déplié le paysage d'arbres et d'eau vers lequel une vague lueur nous a menés, nous laisse flotter dans la réalité d'un conte. L'animal moustachu qui nous regarde de côté a une tête de vieux sage et notre émerveillement à tous les trois est enfantin. On dirait que la rencontre devient à nouveau possible entre les mondes infiniment distants, bien que si proches. On dirait que l'unité se révèle, multiple et d'une simplicité qui fait tressaillir de félicité. Soudain le simili castor, d'un saut, nous tourne le dos. Il court sur le mur et plonge. On le voit nager, filer sur l'eau à toute allure. On voit sa trace qui disparaît. On voit que la nuit est venue.

Toute lueur s'éteint à présent sous le couvert des arbres. On reprend dans l'autre sens le chemin des tracteurs et machines. Il ramène à la villa moderne, dont les vieillards, ses hôtes, apprécient tant le confort. Au loin les fenêtres et la véranda éclairées sont bien visibles. Impossible de s'égarer. Par contre, n'y voyant goutte, on pourrait facilement verser dans l'une ou l'autre ornière. Mais, comme soulevés du sol et guidés par la ferveur qui nous habite encore, on avance vivement sur l'étroite bande herbue au milieu, sans crainte de déséquilibre. Tout se passe comme si le fugitif accord entre le drôle d'animal dans sa demeure aquatique et les évadés de la chambre à l'écran lumineux avait éveillé une autre lueur, passagèrement active, qui allège et le corps et l'esprit, en les reliant à l'étrangeté de la non séparation.

Au retour on fait allusion à la rencontre inopinée et on apprend, de la bouche du patron, qui n'en revient pas de notre ignorance, le nom de l'animal qui n'habite pas près de Genève et dont on ne savait pas qu'il est, en réalité, très ordinaire. On ne se doute pas non plus qu'on va le croiser à trois reprises au cours de ce voyage et qu'à chaque fois il nous remuera l'âme au fond des entrailles, étant devenu le signe d'une poignante perplexité. Cet animal, qui n'a pas fui à notre approche, c'est le *ragondin*.

– Un nuisible. Une véritable calamité. Vous avez bien de la chance, par chez vous, s'il n'a pas envahi vos cours d'eau. Il détruit les berges avec les galeries où il crèche. Il prolifère comme les lapins et ne sert plus à rien. On l'a amené d'Amérique du Sud au temps où les dames pas vraiment chic portaient des manteaux de sa fourrure bon marché. Complètement oublié, ce commerce. Du coup l'animal, rejeté dans la nature, prospère comme pas possible. Du temps des rudes hivers il était décimé par le froid, mais plus maintenant. Plus ça se réchauffe, plus il se sent à l'aise, ce maudit. Non, il n'y a pas plus nuisible que lui, vous pouvez me croire. Il a l'air bien pépère mais c'est un destructeur à exterminer sans regret, si seulement on le pouvait. Il cause des inondations. Il apporte des

maladies. Là-bas, dans les régions équatoriales, il y avait au moins les alligators pour le bouffer. Mais en Europe, loin de son milieu d'origine, pas un prédateur pour en réguler la population. On ne sait pas quoi faire pour s'en débarrasser. Pas facile de le tirer au fusil dans l'eau ou de le piéger dans ses galeries aux dizaines d'entrées et sorties. On ne peut tout de même pas empoisonner les rivières et liquider du même coup les poissons. Un nuisible, je vous dis ! Une véritable calamité !

On monte, muets, à la chambre. Les gentils bouquets de fleurs nous sautent à la figure. Avec leur douceur imprimée, multipliée sur les parois bien propres et même au plafond, entre deux poutres vernies en blanc, ils se moquent de notre équipée à la recherche d'une lueur qui n'a rien donné, sinon de la tristesse. Il faut maintenant avoir la force de sortir du sac les habits de nuit. On a le corps en plomb. Tout commentaire alourdirait la tristesse en voulant, d'une façon ou de l'autre, l'évacuer. Il n'y a plus que le puits sans fond de la tristesse pour recueillir le mystérieux personnage aquatique et l'accord insensé qu'il a éveillé. Le sens des réalités abolit le ragondin vieux mage et nouvel ami. Le sens des réalités le définit comme bête à profit, qui ne profite plus à la société des humains. Et qui cause des dégâts, en plus ! Sous le couperet du sens des réalités apparaît l'étranger à rejeter au profit du bon ordre, bien raisonnable. Alba, d'une petite voix, exprime à sa façon ce qui nous tue :

– Ce ragondin... alors... on n'a pas le droit de l'aimer ?

Quoi qu'on réponde à la petite fille atterrée

La perplexité ne sera pas surmontée.

Tant mieux.

Comme une lune dans la nuit de l'esprit

La perplexité avec ses phases et sa lumière pauvre

Éveille l'humanité profonde.

On laisse donc une place honorable au ragondin... autrement dit à l'expérience de la perplexité, étrangère à la maîtrise de tout, qui réduit la vocation humaine à une obsession de la possession et de la sécurité.

Avec le libre animal dans son domaine des eaux dormantes ou fuyantes, l'animal dont la liberté se montre si problématique en milieu habité, Alba rencontre l'au-delà du jugement. Est-ce qu'elle s'en souviendra? Est-ce que le libre animal, à l'œil intrigué, qui ne cherche ni à ravir ni à tromper, s'opposera dans sa conscience au pouvoir du loup dévoreur de la petite fille hardie? Car le loup, sur scène, a fait exploser son cœur en cris et sanglots convulsifs, deux ans après la mort de son père.

C'est l'histoire du Petit Chaperon Rouge, qu'on lui avait déjà lue. On va la voir en action dans un théâtre pour enfants, dans un quartier de notables. Le billet d'entrée donne droit au spectacle et à un goûter. Au début, tout va bien, même si Alba se sent passablement dépaycée dans le public où les visages pas clairs sont rares et les chevelures africaines absentes. L'extinction des lumières la délivre de sa différence. Lever de rideau. Forêt de sapins en carton vert. L'héroïne en rouge a posé son petit panier et cueille en chantonnant des fleurs blanches pour sa grand-mère. La comédienne boulotte déguisée en petite fille joue la naïve intrépidité avec si peu d'ardeur que la grand-mère d'Alba se réjouit que tout ça finisse... avec le bûcheron qui d'un coup de hache délivrera l'imprudente gamine et la bonne vieille, emprisonnées dans le ventre énorme du grand méchant.

Autre fin, plus rapide et inattendue, dès qu'apparaît dans une salopette grise le long maigre qui fait le loup, affublé de grosses lunettes fumées sur un long museau à la mâchoire pleine de longues dents pointues. Il dissimule ses pognes velues derrière son dos et tout paré de doucereuse prévenance va sortir sa première réplique... quand un hurlement solitaire s'élève de la salle sidérée.

Pas moyen de calmer Alba, terrorisée, qui éclate comme un cyclone, braille, mugit, sanglote éperdument.

Par malheur on est assises au centre et vers le fond du théâtre. On doit bousculer toute une rangée de parents apitoyés ou impassibles et d'enfants abasourdis pour rejoindre les escaliers de côté et sortir en trombe. On a pris Alba toujours hurlante dans nos bras. Elle est lourde non seulement de ses quatre ans à l'époque mais d'un insurmontable effroi. Dans le noir on dégringole les marches. On a peur de se casser la figure. Manquerait plus que ça ! La directrice du théâtre court tout en bas, le long de la scène, à la rencontre de la petite fille déchaînée et de la grand-mère incapable de mettre fin à l'hystérie. Est-ce qu'elle craint qu'on se prenne les pieds dans le rideau qui masque la sortie ? On voit son air de bourgeoise ulcérée, qui s'efforce quand même de sourire. On est presque hors de la salle qui dévale sur nous, avec son silence tendu, comme la pente d'une montagne fantomatique. Dans trois secondes on sera loin. Mais le loup n'a que trop attendu. Sa partenaire qui laisse pendre son bouquet lui met les nerfs en boule. Il n'en peut plus de se taire. Le voilà qui sort son baratin pour charmer le chaperon rouge et mener à bien la tromperie. On entend le début de son doucereux discours, clamé avec une voix de tonnerre pour surmonter la violence des pleurs. Est-ce qu'il croit qu'en s'époumonant il les fera plus rapidement rouler dans l'oubli ? Si on n'était pas sous le choc, le loup tonitruant dans l'onctuosité nous ferait rire. Mais on n'a plus la tête à se moquer. On s'engouffre hors du théâtre avec notre pantelant fardeau, qu'on pose enfin et qui reprend, avec des hoquets, son souffle. Pas de plaisant goûter. Moins encore de bûcheron providentiel pour nous libérer du loup, bête du profond cauchemar, de la peur dévorante, de la mort sans échappée vive.

Dès le premier hurlement on a perçu l'horreur du désespoir
Et su que le loup, sur la scène, incarnait pour la petite fille
Le tueur du père. Du père aimant. Du père bien-aimé.

Au moment de l'accident mortel, Alba était trop jeune pour que s'exprime sa détresse. Il semblait qu'elle ne réalisait pas vraiment ce qui déchirait sa mère et tout le monde autour d'elle. Deux ans ont passé. Soudain, au théâtre, devant les regards de tous, braqués sur le lieu central, désigné par les projecteurs...

Apparition du tueur!

En réalité l'apparition du loup n'a rien pour justifier l'épouvante, dans ce spectacle conventionnel et médiocre. C'est pourtant cette apparition du loup, sur scène, qui déclenche la tempête en gestation dans les abîmes psychiques, unissant la réalité meurtrière au vertige d'un sens insaisissable, en création.

La mort du père
Est entrée dans la vie
La destinée efface l'aimé
Obscure est la voie ouverte

La grand-mère y avance, ayant depuis longtemps égaré sa cape rouge, qui lui plaisait bien. Le loup ne l'effraie plus comme tueur. Ses crocs l'ont déjà lacérée. Mais sa voix d'insurgée, sans espoir d'être entendue, ne se taira pas. Celui qui lui fait horreur, dans le conte et dans la réalité qu'il met en lumière, comme dans un autre registre Don Juan, c'est le loup beau parleur, le loup qui promet tout pourvu qu'on l'écoute avidement et se laisse entraîner à le croire, le loup qui abuse de ses talents d'illusionniste à la parfaite maîtrise et s'anéantit lui-même par excès d'intelligente voracité.

Ce génie du trompe-l'œil n'est ni une bête sauvage
Guidée par l'instinct, ni un être à la croissante perplexité.
Il a le sens des réalités. Il donne une apparence indiscutable
À tous les sortilèges et envoûtements de la domination.

Maison forte

Jamais acquise la résistance
Au règne du trompe-l'œil
Et du regard perçant
Qui s'en fait juge

On avait pris l'habitude de rester à l'écart du monde de Maximilienne et voilà qu'on y retourne... On est en route pour la maison forte, sa propriété au centre de la France. Maximilienne n'aime pas l'isolement provincial de cette demeure moyenâgeuse. C'est le marchand d'art, son mari, qui est tombé amoureux de la solitude fortifiée, au cœur d'une région passablement monotone, évoquant les plaines de sa Lituanie natale, quittée pour échapper au bloc soviétique et aux austérités imposées. Maximilienne ne perd pas une occasion de rappeler que la maison forte, esseulée au milieu d'un désert planté de betteraves, n'a pas seulement abrité, pendant des siècles, de puissantes familles du terroir mais plus récemment un bordel, d'une inégalable discrétion, dont les clients se sont cependant lassés d'avoir tant de kilomètres à avaler avant de pénétrer dans les affriolants décors masquant les murs épais.

La maison forte a retrouvé sa sobriété d'origine et se dresse au milieu d'un parc nouvellement créé. Maximilienne y séjourne seulement quand elle parvient à y faire venir des artistes ou personnalités de l'art et à les retenir quelque temps. L'invitation présente n'est pas de ce genre-là. Elle rassemble les frères et sœurs de Maximilienne, qu'on a connus du temps où on vivait à Paris, leurs enfants et petits-enfants, les cousins éloignés, les vieux amis, les fidèles relations d'affaires, en bref tout le clan des parents et des familiers qui gravitent autour de l'éblouissante Maximilienne.

Vittorio, sous prétexte d'emmener Alba dans un beau voyage de retour au long de la Loire, culturellement propice à son éducation, a réussi à nous convaincre de lui servir d'escorte.

N'entre pas qui veut dans la maison forte. Une haute barrière électrifiée entoure la propriété, marquant la limite non franchissable pour le commun des mortels entre deux territoires sur la plaine. D'un côté, à perte de vue, la terre colonisée par la betterave, rentable mais sans attrait. De l'autre la grande île verdoyante où les massifs abondent, où les arbres ont déjà pris de la hauteur, où un canal paisible reflète le ciel sur une vaste prairie. Un gazon ne serait pas dans la note. Une piscine non plus. Il n'empêche que la frappante séparation des territoires nous rappelle, pour y avoir vécu un temps, le sud de la Californie, luxuriant à grands frais d'arrosage et en contraste brutal, à l'endroit de la frontière, avec l'aride et peu rassurant Mexique. On n' imagine pas les méritantes betteraves, si utiles à l'économie, monter à l'assaut de l'île fortunée. Pourtant la méfiance a force de loi. Des ombres malfaisantes pourraient atteindre le territoire où doivent être préservées les œuvres rares, les valeurs en coffre-fort, les meubles de prix, les bijoux. La maison forte demeure donc fidèle à sa vocation défensive. Comme l'épaisseur des murs et les deux tours de guet ne suffisent plus à garantir la sécurité, les propriétaires ont passé à des moyens plus sophistiqués. Ils s'enferment entre de hautes clôtures prêtes à punir d'une violente secousse tout indésirable. Un garde surveille l'entrée sur un écran. Il ne se montre pas. Il contrôle. De loin il donne l'ordre adéquat. La porte métallique s'ouvre, puis se referme aussitôt derrière les élus. Nous voilà dans la forteresse.

Qu'elle est aimable, vue de l'intérieur! Les fleurs comme une foule en liesse éclatent de couleurs au long de la route que la voiture parcourt avec une légèreté de tapis volant. On atterrit devant le perron. Maximilienne nous prend dans ses bras. On se sent les bienvenus. Quel bonheur!

Oui, c'est un bonheur.
Comme tous les bonheurs, il ne va pas durer.
Mais il a existé. Ce n'est pas rien.
En le réveillant, tant d'années plus tard
Sur ce testament qui ne donne en héritage
Que la croissante perplexité
On comprend que dans l'instinct de l'accueil
Et dans l'instinct de la reconnaissance
On renouvelle... on partage... on laisse agir...
Dans la nuit profondément commune
Au-delà du temps restreint et du lieu séparé
L'ailleurs sur la terre.
La terre où renaît l'insaisissable humanité
Du libre instinct.

Capable de chaleureuses embrassades, sans restriction ni calcul, Maximilienne n'a cependant rien d'une bienveillante. Pas question d'oublier le poignard de son regard noir, qui une fois s'est planté dans la femme venant remercier pour une fête magnifique, mais en la quittant pour s'en aller, solitaire, ailleurs. On se demande ce qui nous attend dans la maison forte, en compagnie de Vittorio le subtil charmeur et d'Alba, séduite par la magnificence du lieu.

Rien que du plaisir, en apparence.

Lors du grand banquet, servi dans le jardin, Maximilienne a l'idée de déguiser les nombreux enfants de cinq à dix ans en marmitons. Tous reçoivent une coiffe blanche, un long tablier blanc, des gants blancs et s'avancent en ligne, des plus petits aux plus grands, pour présenter les plats. Exclamations ravies! Applaudissements! Une salade de fruits de mer finit par terre mais qui s'en désole? La bonne humeur, soutenue par les bons vins, n'est pas près de tomber en miettes. Une domestique vient effacer les dégâts et la fête continue. Cependant les enfants de la famille, qui ont déjà pris leur repas, se lassent vite de ce théâtre qui les

empêche de jouer à leur guise. On ne les voit plus. Alba est la seule à rester à son poste. Ses longues, multiples et minces petites tresses africaines se tiennent bien sagement sous la haute coiffe et son joli visage prend un air de naïve gravité. Avec une intime dévotion elle s'applique à servir la reine-soleil.

– Mon petit tanagra! Voyez comme elle est gentille, ce petit tanagra! Toutes mes porcelaines de France, de Saxe ou de Chine m'ont laissée tomber, mais j'ai mon petit tanagra pour m'aimer bien fort... Comme tu es belle, ma chérie! N'est-ce pas qu'elle est adorable, cette petite?

Tout le monde s'écrie que rien n'est plus vrai. La petite fille ignore qu'un tanagra est une antique statuette grecque en terre cuite, qui souvent représente un enfant.

Elle a saisi qu'on la glorifiait et n'en demande pas plus.
Il lui suffit d'être touchée par la baguette magique
D'être choisie par l'opulente souveraine
Dont le vocabulaire et la voix vibrent de supériorité
Il lui suffit d'être propulsée au centre de l'attention
Il lui suffit d'être fière d'elle-même
Le reste est sans importance.

On se tait. On a compris que dans la bande des enfants, heureux de se retrouver, Alba s'est angoissée d'être l'inconnue, l'étrangère au clan, la pas comme les autres. Désirant avec passion jouer un rôle, et pas des moindres, elle a consolidé sans le vouloir la séparation. Elle s'est mise à part. Maximilienne, au contraire, la distingue avec ses louanges et l'intègre à l'univers des grandes personnes, tous des importants, comme elle peut l'imaginer, dans cette impressionnante maison qui ressemble à un château. Grâce à Maximilienne, voilà que les dîneurs s'interrompent dans le jeu de fourchette et le joyeux chamaillis des discussions pour s'enchanter de la jolie figure du dernier marmiton en action.

Bref succès... mais qui va compter!
Invincible dans la maison forte
Le prestige a réussi son coup.
Le mécanisme du trompe-l'œil
Fonctionne à fond.

On ne se souvient pas des délices qui ont été servis ce jour-là, préparés par Maximilienne en talentueuse cheffe des fourneaux. Par contre on a parfaitement mémorisé la haute cuisine psychique, aux surprenants mélanges entre la chaleureuse véracité de la bienvenue et le dédain fondamental, chez Maximilienne, dans la flatterie ou la médisance, dans la sentimentalité ou le cynisme, dans la sincérité ou le mensonge, le dédain fondamental de tout ce qui n'est pas du ressort de la *domination*. La sienne propre et celle qui bâtit la société où il lui est loisible de prospérer.

En elle aussi, comme dans le Faust de Goethe, deux âmes habitent. L'une, souterraine et fluide. L'autre d'une épaisseur de muraille. Cette muraille n'a rien de rebutant. Au contraire! Elle resplendit tel un monument dans un spectacle de sons et lumières.

Maximilienne à n'en pas douter
Est un monument!
Elle fait converger tous les regards
Sur elle-même. Et sur ses courtisans.
Par son aisance de force de la nature
Richement encadrée et avec art
Par son sourire à l'attraction solaire
Et toutes ses qualités d'amante experte
En saisissante volupté
Par son esprit qui brille d'astuce
Par sa puissante énergie
Elle magnétise d'incontestable
Domination.
Elle est l'aveuglée par son propre dédain

Fondamental. Elle est la somptueuse esclave
Du magnifiant trompe-l'œil.
Mais au centre de ce monument de femme
Remarquable et fortunée, adulée, redoutée
Haïe par les jaloux, les rivales, les impatientes
Avides de nouvelle domination
Au centre vit obscure, à peine réelle
Une inconnue.
Au centre étonne infiniment
La fissure
Ni ténébreuse ni constellée d'or
La fissure de la nuit qui ne domine rien
La fissure qui à l'insu
De toute adaptation guerrière
Sauve l'accord inespéré.

Il nous semble avoir aperçu, en nous promenant seule, juste avant la nuit, le long du canal paisible dans l'île-jardin conçue avec un art d'une savante simplicité, il nous semble avoir aperçu dans les eaux sombres un ragondin, le deuxième du voyage. Sa présence reste floue. Se peut-il qu'un amical ragondin, nuisible par la fatalité du désintérêt commercial, ait réellement hanté les abords de la maison forte? Bien possible, mais on n'en jurerait pas.

Le second ragondin nageant librement dans la conscience n'en prend pas moins, comme le premier, la qualité d'une vision. Sa nouveauté est de nous apparaître dans la solitude silencieuse et de nous émouvoir par son incertaine matérialité.

Vittorio? En chevalier du discours, il est resté dans la grande salle de la maison forte. Il ne montera pas avec l'envoûtante Maximilienne dans une chambre à coucher. Il est là pour le jeu de l'intelligent drapeau, qui fait figure de gloire universelle, dépassant la peur du tabassage. Aïe! On doute fort de ce séducteur séduit par ses propres lumières.

Pourtant la corde ne s'est pas relâchée, la vaillante corde semblable à celle qui attachait au mât de son navire Ulysse, l'homme aux mille tours, pour lui laisser passionnément écouter les sirènes, sans s'élancer dans la noirceur des flots.

Immobile
Dans le jardin
Qui s'obscurcit
On est la corde
La corde vivante
La corde en fidèle
Péril de grincement
La corde la rude amie
La corde qui résiste
Aux mille discours
Tournant toujours
Au cruel cauchemar

Le lendemain les invités dorment encore ou se font servir paresseusement leur petit-déjeuner dans leur lit quand notre trio s'apprête à repartir. Réveillée avant tout le monde Maximilienne nous retient à table, nous amène de nouveaux croissants chauds, de nouvelles confitures, de nouveaux œufs à la coque, un surplus de café, un excès de petits pains, aux raisins, aux figues, aux graines de sésame, de riz soufflé, de pavot. Elle porte un ample peignoir de soie blanche à rubans et riches dentelles, dont le luxe matinal évoque la délicieuse dominatrice des *Liaisons Dangereuses*, qui aurait avancé en âge et en somptueuse abondance des chairs. Elle voudrait à tout prix nous retenir. Elle supplie. Elle tempête. Elle a horreur que ses hôtes désertent la maison forte. Elle se sent à chaque fois dépossédée de son pouvoir sur eux. On dit qu'on est malheureux de la peiner. Elle fait la moue mais nous accompagne finalement jusque devant la porte. Embrassades, comme il se doit,

et derniers excès de compliments. On se dirige à pied vers le parking à l'écart, derrière des massifs de lauriers. Quand on repasse en voiture devant la maison forte, Maximilienne est toujours là. Elle nous envoie silencieusement de grands saluts. En s'éloignant vers l'imminent ailleurs, on salue par les vitres ouvertes. La distance se creuse mais la silhouette solitaire, toujours debout à la même place, n'en finit pas de saluer généreusement de la main.

Alors l'adieu nous serre le cœur
Et sans larmes apparentes
Nous fait pleurer de mélancolie.
Déjà disparaît la maison forte.
Le beau jardin va être quitté.
Tout se passe comme si l'envergure
De cette femme étonnante
Ne pouvait se révéler
Dans une liberté, une égalité, une ferveur
Miraculeusement réelles
Qu'au moment de disparaître à la vue
Et laisser disparaître.

Bien des années plus tard, lors d'une promenade solitaire chez les morts, dans leur jardin d'automne, où les arbres en pleine force émettent leurs feuilles au-dessus des tombes, on repensera à cette noblesse des adieux : une disparition éveilleuse de conscience.

Pour le moment il est temps d'aller à la rencontre du troisième ragondin. Il habite un fossé d'abord invisible derrière les hauts platanes qui nous escortent au long de la grande allée d'honneur menant au Château de Chenonceau, dont on aperçoit déjà la partie terrestre, bâtie avant son étonnant essor sur les eaux. Donc ce ragondin, drôle d'animal incarnant pour nous le très humain malaise de la perplexité, on ne le voit pas d'emblée. On n'a pas l'idée de regarder vers le bas. On a bien évidemment les yeux braqués sur l'apparition du Château. Il s'offre dans toute sa sereine

splendeur quand on rejoint, au bord de la rivière, le jardin à la parfaite géométrie. En s'y promenant, pour savourer la vue la plus large sur le *Château des Dames*, comme il est aussi nommé, on devient les trois invités d'un rêve, dont l'architecture dépasse la dualité des rives en traversant les eaux paisibles, où les arches en miroir dessinent de subtils ovales en échos, qui réunissent le frémissement limpide et la souveraine solidité.

À l'intérieur de cet émerveillant château en forme de pont, on va trouver l'élégance du vide, sur deux niveaux, et sur le peu de supports le long des murs des fleurs à profusion. Tandis qu'on marche d'un somptueux bouquet à l'autre et qu'on reçoit par les hautes fenêtres l'étincellement des eaux et le tranquille verdoisement des berges, la nature moins charmeuse ne se laisse pas oublier.

– Grand-Maman... J'ai besoin de faire pipi!

On devrait se douter que les WC n'ont rien à faire à l'intérieur du château. Un garde le confirme et nous envoie vers les communs, malheureusement pas tout proches. Grand-mère et petite-fille y courent. On voit qu'un restaurant occupe un bâtiment. On s'y rue. Il y a un monde fou dans la salle, autour d'un buffet. Un garçon en grand tablier blanc nous barre l'entrée.

– Désolé. C'est fermé pour le public. Il y a une réception.

On envisage d'emmener en vitesse Alba dans la verdure, mais les premiers arbres sont à bonne distance et les buissons plus lointains encore.

– Qu'est-ce qu'il t'arrive, petite fille? On dirait que tu vas pleurer... Le jour de mon mariage? Mais c'est épouvantable! Qu'est-ce qui vous prend, jeune homme, d'empêcher cette jolie demoiselle de trinquer avec une limonade à ma santé?

On a vite fait d'expliquer la situation à la mariée, passablement pompette, qui est venue prendre l'air à la porte. Avec ses quarante ans bien sonnés et sa robe moulante en soie rouge vif, piquée d'une orchidée, on ne l'aurait pas prise pour la nouvelle épouse. Toujours est-il qu'elle se saisit de la main d'Alba et fendant la foule se dirige vers la libération de la vessie à bout de crispation. On suit le mouvement. On se retrouve au milieu d'un essaim de dames qui grimacent devant les miroirs en rectifiant leur maquillage. Elles s'envoient des rafales de compliments moqueurs et rigolent du marié : un Napoléon qui aura toutes les potions possibles pour soutenir son sceptre, vu qu'il épouse, après sa carrière d'avocat noceur, une pharmacienne, divorcée deux fois. La rubiconde mariée est la première à s'esclaffer et envoie des œillades assassines en roucoulant :

– Pourvou qué ça doure...

La mariée a beau ne pas être conforme à l'imagerie de la jeune princesse en dentelles d'une blancheur exquise, Alba sortie des cabinets est aux anges dans la bruyante compagnie qui s'émoustille de sa présence inattendue. Elle fait sombre mine à la grand-mère, qui refuse aimablement de s'associer au mariage brûlant de ses derniers feux dans la grande salle, où liqueurs et délirante hilarité coulent à flots. Déjà la mariée et sa suite ne s'occupent plus que des notables qui ont déboutonné vestes et desserré cravates. On laisse donc derrière nous l'explosion festive qui touche à sa fin, comme s'en félicite une serveuse à bout de force, en nous ouvrant la porte. On rejoint le grand-père un peu morose dans le château où il n'a trouvé personne à charmer de ses lumières historiques, ou de ses commentaires sur la Renaissance italienne transposée à la française dans le reliquaire naturel du Val de Loire.

On prend le temps de flâner encore. D'ailleurs on ne va pas quitter le domaine de Chenonceau sans visiter le labyrinthe... Un labyrinthe de verdure, pas effrayant du tout... mais un labyrinthe

qui tout de même désoriente, si on veut bien se laisser désorienter. On se prend au jeu. On part chacun chacune dans l'une ou l'autre direction. Les murs verts bien taillés enfouissent complètement Alba et nous arrivent au menton. Il suffit de se baisser un peu pour disparaître. Quel plaisir! On se court après, se perd de vue, se découvre, se sépare, se retrouve, s'enfuit ailleurs... On saute en l'air ou se fait tous petits... On se rencontre et se quitte... On circule comme des billes un peu folles qui n'ont plus à trouver aucun passage logique, aucun accès pratique, aucune issue... On est tellement allumés tous les trois ensemble qu'on ne pense plus ni à nous-mêmes, ni au monde extérieur, qui s'obscurcit.

– Hé là-bas! On vous cherche partout! Ça fait une demi-heure que les gardes auraient dû verrouiller les grilles. Heureusement qu'ils ont vu votre voiture, isolée dans le parking... Ils ont appelé le commissariat. Pensez! Personne ne s'imaginait que des Suisses pouvaient se montrer si peu respectueux des horaires!

Brusquement dégrisés, on sort du labyrinthe. On s'excuse. Le gendarme n'a pas l'air si fâché que ça. Il s'engouffre dans la voiture de police et par la portière ouverte nous lance, gougenard :

– Vous n'allez plus disparaître, à présent, on est d'accord? Faudrait voir à me laisser courir après les vrais malfrats, qui planquent leur magot dans vos banques... Bon, je vous attends à la sortie, histoire de rassurer le chef avant d'être libéré jusqu'à demain.

C'est en remontant l'allée d'honneur, un peu essoufflés, tenant chacun d'une main la petite fille qui ne dit mot, c'est en quittant la rêveuse réalité du château sur l'eau, du jardin à la géométrie parfaite et du labyrinthe sans effroi, c'est en marchant d'un haut platane à l'autre en direction de la sortie qu'on rencontre le troisième ragondin. On dirait qu'il nous accompagne, filant dans le long fossé plein de feuilles mortes, et qu'il donne vie, encore une fois, à l'en bas de la perplexité.

Maison risquée

O vie sans prix
O laisse à présent
Le silence des univers
Inconnus semer
D'autres ardeurs
D'autres forêts obscures
D'autres voyages
À la vaillante
Dignité
O que se pose enfin
Sur l'arbre des rencontres
La dernière mort l'amie
De la solitude à l'infinie
Mélancolie

On approche du grand âge. Un après-midi d'automne on va prendre l'air dans le vaste cimetière de Saint-Georges, bâti sur le plateau bordé par une falaise du Rhône. Depuis ce champ des morts, parcouru d'avenues, sillonné de chemins, peuplé d'arbres d'une diversité magnifique, on n'aperçoit pas les eaux. On ne pense même pas à se souvenir de la proximité du pont qui enjambe le fleuve et la rivière à leur jonction. Leurs eaux mêlées qui passent en contrebas restent hors de vue, sans apparence de relation à notre promenade chez les disparus. On ne cherche pas à lire les noms des morts et s'imaginer leur existence. On avance en compagnie de présences silencieuses, non pas lugubrement gisant dans l'obscur et oppressées par une dalle à solennelle ou sentimentale inscription mais en quête de vie. La sève insaisissable a passé par eux. Elle nous traverse en ce moment. Un peu ralentie, comme celle des arbres à l'approche du froid, sa fidèle circulation relie ce qu'il y a de vieux en nous à la jeunesse intérieure dont on

espère le renouvellement, toujours neuf et imprévu. On se sent proche des arbres qui flamboient, ou palpitent en jaune, ou brunissent, laissant fuir des feuilles qui virevoltent. On les préfère aux arbres qui s'érigent dans une invariable majesté, accumulant les saisons sans perdre leur vert à l'abri des cinglants dépouillements, mais en deuil des fragiles résurrections.

On s'arrête devant une sculpture monumentale : une roue de pierre gravée d'une spirale. On dirait la demeure d'un escargot géant, compressée par opération sismique. Ou peut-être un nombril du monde, qui s'élargit vers l'infini ? Dans l'herbe, un autre cercle. Un entassement de pierres arrondies par un long séjour dans les eaux. Tout autour, sur des socles de différentes hauteurs, sont posées des fleurs en pot, des gerbes de fleurs, des compositions florales. Un petit écriteau rouge annonce un *jardin du souvenir*. Et précise que les couronnes artificielles, de même que les décorations en plastique ou autre matériau non réductible en compost ne sont pas acceptées.

On croit comprendre qu'il s'agit d'un lieu offert aux disparus délestés de leur identité individuelle et du désir de repos sous monument élevé par la famille. On s'en assure auprès de trois personnages qui discutent plus loin, entre des tombes. Une femme et deux hommes. À leur costume on reconnaît des employés dans le jardin des morts. La dame dans la quarantaine, plutôt boulotte et pas du genre à s'en soucier, est visiblement mécontente d'être dérangée dans son colloque pas mortuaire du tout, mais c'est elle qui répond la première. Son visage renfrogné se détend et devient même sympathiquement souriant dans l'échange imprévu. Un des jardiniers, assumant probablement aussi le métier de fossoyeur, se lance à son tour. C'est un costaud à l'air bourru, sous une tignasse en brins de paille. Le troisième, proche de la retraite, un maigre à la courte barbe argentée et au regard gris bleu, observe la scène et ne dit rien. Son silence attentif vient éclairer en nous le dialogue de ses deux collègues :

- Oui, c’est bien une fosse commune. Quand il y a des cendres à y verser, on retire quelques pierres.
- Dessous il y a une grille. On fait passer les cendres à travers.
- S’il y a eu des fleurs à la cérémonie, on les installe autour, mais sans marque personnalisée. On liquide tous les rubans d’honneur.
- Les fleurs aussi, finalement, c’est notre boulot de les enlever.
- Oui, quand elles sont fatiguées... qu’elles en ont vraiment marre de se montrer...

On remercie. On s’éloigne. On se dit : Quelle délivrance, oui, de ne plus avoir à se montrer ! Quelle délivrance, non seulement pour les fleurs mais pour les humains à bout de force, de ne plus avoir à faire parade d’intelligence, de prestige, de convictions bien ordonnées, sans accès à la nuit partagée, à la disparition commune. Quelle délivrance de se retrouver enfin hors de scène...

La sculpture monumentale ornant de sa grande spirale le *Jardin du souvenir* porte un titre : *De l’aube à l’aube*. On en oublierait presque l’amas des cendres sous la grille dissimulée par le bel entassement des pierres. Or la fraîcheur de l’aube ne ramène pas le bien-être dans une demeure d’avant la mise au monde ou d’après la destruction du corps. Elle n’efface ni la souffrance, ni l’oppression, ni l’énigme de la vie liée à la mort.

L’aube la fille de la nuit sombre
 Enfante une nouvelle terre
 À la réalité risquée
 L’aube quand elle naît ranime
 L’épreuve de vivre
 Différente dans chaque vie
 L’aube ne sauve pas des désastres
 Ni des tourments à répétition
 Elle crée le déroutant présent
 De la noblesse humaine

Dans le cimetière où se poursuit notre marche pensive, on a croisé un solennel faux temple en béton, au portique à colonnes doriques. Un tombeau de famille ? Probablement. Son fronton est gravé d'une imposante inscription, qui dément par sa dogmatique austérité ce qu'elle proclame en grandes lettres triomphales : EGO SUM RESURRECTIO ET VITA *Je suis la résurrection et la vie*. On se souvient alors de l'autre parole, la toute dernière. Le cri de l'abandonné sur la croix. Son désespoir comme un typhon que rien n'apaise bouleverse encore l'univers intérieur. Et balaie en nous la Seigneurie du Ciel, sacralisant les hiérarchies.

Est-ce que l'arbre de vie
A repris vie ?
Est-ce qu'il essaime
D'innombrables errances
Au lancinant désir
De résurrection *sur la terre* ?
Est-ce que le vivant silence
De la perplexité dépasse
Les évidences de la domination ?
On voit sautiller une merlette grise
Sur un tapis de feuilles rousses
On s'éloigne en amie
De la lumière d'automne
Sans plus rien saisir et l'esprit aéré

On ne se sent pas isolée dans l'île de silence qu'est le cimetière. On partage le sort des disparus auxquels la ville en pleine activité n'a pas le temps d'accorder une improductive ou peu divertissante attention. Vieille et parfois même à bout de souffle on est une durable insurgée. On ne s'est pas repliée dans l'obscurité confortable, qui sent le renfermé. On ne s'est pas non plus envolée à tire d'ailes dans le monde éclairé, croissant de jour en jour en

tyrannique intelligence, aux mortels engrenages. Fissurée d'éternité absente, on n'a pas fonctionné au mieux. On est devenue quasi invisible. Et on continue d'errer à la rencontre de ce qui manque à tous, comme le soleil dans l'hiver arctique. Rien ne peut forcer son ardent réveil. On est seulement à la recherche d'un accord avec la nuit où la lumière demeure hors de vue.

C'est la nuit qui s'écrit en nous
Et la nuit efface avant l'aube ce qui est écrit.
Tout ce qu'on a écrit est déjà enseveli avec les cendres
De notre corps bientôt de retour à l'infinie ouverture de la nuit.
Pourtant la lumière ne manque pas, dans ce cimetière
Où tombent comme les feuilles qui ont fait leur temps
Les illusions d'enfanter une nouvelle résurrection
Par la vaillance des mots...
Vaillance à laquelle on ne renonce pas.
Non! On ne sacrifie pas la vaillante absurdité des mots
Grâce à laquelle on n'est pas une ombre en peine.
Les mots nous animent.
On est trois fois vivante
Et on a un rendez-vous d'amour avec la mort.

Pas avec la mort du père d'Alba, dont on fleurit parfois la tombe, sans bien savoir pourquoi. Il nous semble plus présent dans l'existence de sa fille que sous la dalle de marbre, où une inscription sentimentale ne sert qu'à raffermir notre peu de respect pour la magie affective, entichée d'éternité. Heureusement que les vaines promesses sont surplombées par un chêne dit *chêne tortueux*, comme nous l'a appris un jardinier, un chêne plus que centenaire et dans toute sa vigueur, accueillant dans ses branches les petits oiseaux de passage.

C'est devant une sculpture encore, près de la *Chapelle de l'Ange de la Consolation*, qu'on est vraiment confrontée à la mort : la nôtre. Elle a déjà eu lieu. Et l'envol aussi, qui n'appartient ni à la jeune

femme qu'on était, ni au sculpteur dont les mains ont fait jaillir dans le métal le sens de la rencontre, ni à son épouse, notre sœur inconnue, ni aux défunts qui reposent là, sous le monument dressé parmi d'autres, ni à l'époux qui partage notre solitude.

Le sens de la rencontre dépasse infiniment l'histoire personnelle. Et il n'est pas pour autant *cosa mentale*, expérience mentale, selon la conception du génie multiple qu'est Léonard de Vinci. Le sens de la rencontre, tel qu'exprimé par le feu dans la dualité et l'alliance des formes, la masculine, la féminine, le sens de la rencontre est né du silence que le cerveau n'entend pas.

C'est pour ce silence qu'il a valu la peine de mourir
Comme une feuille qui se détache et danse un peu
Avant de rejoindre au sol ses semblables.

Le sens de la rencontre, étant lié au silence créateur, est porteur de multiples significations, en accord avec chaque être qui le recrée, à l'un ou l'autre tournant de son histoire. Dans la sculpture de l'artiste jamais revu et maintenant disparu, qui n'a cessé d'habiter notre vie, on a d'abord apprécié l'évidence des deux corps en intime harmonie et on s'est comme naturellement identifiée aux courbes féminines.

Le temps ayant passé, le voyage vers la conscience se poursuit, non sans déroutantes métamorphoses. On ne renie en rien *l'obscur fontaine d'une silencieuse intelligence*, qui nous a fait écrire, dans *L'énigme des circonstances*, un livre ayant pris forme il y a plusieurs années, à propos de cette même sculpture, dans le grand cimetière :

*Je bénis l'ange de l'inconnu. Il est réel.
Il s'élève entre l'homme debout et la femme dont le corps...
Dont le corps également debout lui ouvre les ailes.
La femme qui donne la vie. La femme qui donne la mort.
Une œuvre du sculpteur, qui donne forme à l'insaisissable.*

Toujours est-il qu'à présent on se sent, devant ce symbole de l'élan à la fois masculin et féminin, comme en intime révolution. Par l'intermédiaire de la sculpture il nous semble soudain accéder à une nouvelle fissure de conscience. On comprend que les belles courbes enveloppantes dans lesquelles on a plaisir à se reconnaître sont les nôtres, plus ou moins idéalement, mais non pas dans la réalité psychique, si on tient à rester fidèle à notre histoire personnelle. Or on y tient, puisque c'est en elle que frémit la lueur de l'imprévu, pas fictive, pas assujettie à l'autorité mentale, pas docile à la culture de la domination. On tient comme à notre premier souffle de vie au risque de l'éclair imprévu.

Dans cette histoire-là, qui s'écrit face à la sculpture, dans une rencontre moins propice aux enchantements passionnés, les lignes onduleuses changent de sexe, si on peut dire. Elles correspondent bien plutôt à la mobile envergure des deux hommes qui encadrent la vaillante verticalité de notre libre immobilité, si peu conforme à une fière expression de la volonté propre, de l'indépendance matérielle ou du dévouement protecteur.

La vie nous a pour ainsi dire sculptée
Entre deux hommes :
Le subtil charmeur, discoureur à la culture immense
Et le talentueux créateur, à la formidable ténacité.
Tous les deux sont séduits par le sinueux monde...
Mais sans leur souplesse l'absolu de notre droiture
Aurait seulement semé la sévérité, l'intolérance, la peur.
La perplexité l'a rendue plus humaine, cette droiture insurgée
Contre les manigances et tromperies de la domination.
L'un et l'autre homme alors ont pu renaître vaille que vaille
Non sans tremblements et désastreux fracas.
Ont pu renaître par intermittence
À leur noblesse imprévue, méconnue
Difficilement supportable.
Ont pu renaître jusque dans le vertige de la disparition

Renaître en partage d'étincelles
À partir de la fervente droiture
Le centre inébranlable où se crée
On ne sait par quelle fragilité
La force de la résistance
Et non pas la prétention à la force.

Cette fervente droiture, d'où vient-elle? En quittant le cimetière on passe entre les étalages des fleuristes, où une éblouissante compagnie de chrysanthèmes jaune d'or ensoleille la rue avant d'aller fleurir séparément les tombes pour la Toussaint. En attendant le bus on s'interroge. Est-ce que la fervente droiture, notre force et notre tourment, est née d'une fissure originelle? Peut-être bien, si on se souvient du Dominateur Médecin, dissimulateur des dégâts de sa volonté de bien faire, le jour de notre naissance. En souvenir de ce distingué menteur on garde non seulement de vilaines cicatrices mais une raideur du dos. Pas étrangère sans doute à notre tentation d'intransigeance... Ni à notre lancinante nostalgie de la fusion des corps dans la transe lumineusement obscure...

Contrairement à l'Intrépide Indépendante, dont on lit les récits de voyage dès notre adolescence, on ne s'est jamais sentie à l'aise dans l'individualisme conquérant.

Dans *La vagabonde des mers*, on admire l'enthousiasme qui interdit à cette Suissesse singulièrement téméraire de fonctionner comme un banal rouage dans la machine à réussir. Elle accepterait pourtant le mariage, dit-elle, si le mari était riche et pouvait lui payer le yacht de ses rêves...

Finalement elle se débrouille seule, toute seule, au large de la fortune et capable d'une extrême sobriété pour suivre sa voie d'Intrépide Indépendante, pionnière féminine de la libération par soi-même. Sa franche originalité, amie des hommes à la hauteur

ou des femmes d'élite, rares à l'époque, appartient encore à la culture de la domination. L'Intrépide Indépendante, pas vaccinée comme nous contre le venin de la supériorité, n'est pas à l'abri des certitudes solidifiant l'esprit de hiérarchie. Son authenticité la préserve cependant du mensonge.

Rien de tel chez le Dominateur Médecin, qui nous a inoculé l'aversion des grandeurs et richesses à préserver par égoïsme irresponsable, tromperie et contre-vérité.

À l'âge de nourrir des ambitions de carrière, puisqu'enfin les jeunes filles pouvaient envisager un futur éclairé par leurs propres lumières et leurs nouvelles capacités à s'affirmer, on demeure obscurément hantée par le désir d'accord. Comme si notre mésaventure originelle contrariait le dressage à la domination.

On a simplement l'esprit toujours ailleurs
On se donne corps et âme à la vertigineuse
Attraction de la rencontre amoureuse
Qui dépasse l'univers mental

C'est elle qu'on cherche dans tout ce qu'on aime : la poésie, la tragédie, les romans dont les constellations humaines s'allument dans le ciel psychique, l'art qui laboure et agrandit le réel, la musique dont les volutes entremêlent indissociablement la vie intime et l'immensité, le vent dans les arbres, le va et vient des vagues, l'ivresse de la fête, l'émotion des départs...

Face au prestige des grandissants savoirs et de la puissante maîtrise mondialisée, on a honte d'avouer ce qu'on croit de tout notre jeune être : l'amour est l'abîme aux illuminations les plus réelles, où on tombera avec délices et désespérément.

Est-ce qu'on le croit toujours, tant d'années plus tard, en sortant du cimetière où on a rendu hommage à la vie sans prix, sans possession durable, sans survie assurée?

On le croit, oui, mais en toute perplexité. Car l'amour s'abolit par la fatalité de la domination et la fatalité de la guerre pour la préserver. Or on a participé à cette fatalité. Est-ce que la violence du désespoir a dépassé l'absurdité du combat entre une femme à la frénésie aveugle et deux hommes aveuglés d'orgueil, cherchant à se grandir en fière stature, pour être libérés du tabassage que la démente du monde fait subir aux innocents, aux fragiles, aux malheureux, aux pas suffisamment performants?

Plus on a cru voir clair et plus la noirceur s'est épaissie.
On a crâné, par passion, enchaînée au désastre intérieur
Qui nous dévorait le foie. On a serré les dents.
Aucune issue au ciel. Désespoir sur la terre.
Désespoir. Trois vivants cloués au désespoir.
Alors seulement le silence des lendemains qui peinent
S'est étendu comme un linceul sur le champ tragique.

Deux blessés livides s'en sont allés en claudiquant, l'un vers la ville, l'autre vers la forêt. La morte qui respirait encore n'a pas bougé. Pas parlé. S'est abandonnée à un corps labouré de tristesse, entre deux ailes en loques. Douleur animale. Silence de la fervente droiture. Qui n'a pas le droit de se payer de mots.

Née du soleil absent la vie
La vie renaît de la marée
Inconnue où agit

Le silence qui ne domine pas
Le silence qui ne juge pas
Le silence qui ne sépare pas

Nous voilà donc en vie. Découvrant la hauteur de la chute. On a voulu donner à notre fille non pas des protections et des avantages, mais des *ailes*. Une vocation irréaliste, inactuelle, à faire peur aux mieux accrochées sur les pentes qui s'élèvent jusqu'aux cimes. Privée d'ailes on n'a pas pu s'élancer dans l'ouvert sans tomber, sans tout briser. À notre tour on a trahi l'insaisissable. Mais l'insaisissable à l'agonie ne s'est pas éteint avec le désastre.

L'insaisissable à l'agonie
Dans une nature humaine dure comme un crâne
Refusant de se fissurer dans le sépulcre planétaire
Où il a entassé ses possessions, ses armes, ses machines
À tout connaître pour s'enfuir toujours plus loin
L'insaisissable à l'agonie appelle
Une poussée de folle vaillance oh oui!
De vaillance plus vaillante que la sagesse
De faire bonne figure encore
Dans la mort

On habite la maison risquée. Elle rend si perplexe que nos enfants et la plupart des amis l'ont désertée. On écrit par fervente droiture, sans bénéfice aucun, sans rien dans la tête qu'un vertige d'inadaptée. Quelqu'un lira peut-être ces dernières pages, en coup de vent. Mais qui dépassera la peur du noir? Qui reprendra confiance dans le cœur du vieux cétacé, battant l'appel du voyage inconnu, menant les humains là où ils doivent risquer la déroute?

La maison risquée
Ressemble au ventre
Obscur de la baleine
En un temps où les géantes
De la mer ne trouvent plus
D'abri sûr ni de reconnaissance
Dans aucun sanctuaire

Réelle rencontre

On n'a pas été à la hauteur. Pas du tout. On meurt de n'avoir pas pu transmettre, ni à notre fille, ni à notre petite fille, ni durablement à personne l'envol d'une culture aérée, qui ne cherche pas à se donner de l'importance et du poids monnayable, mais à partager ce qui vraiment échappe à la barbarie : les égards. Les libres égards. Sans profit de bonne guerre.

On n'a pas été à la hauteur des vrais égards
Éveilleurs d'un renversement créateur.
Lequel? Il reste en suspens
Dans chaque épreuve de vivre.

On apprend que le mot *égard* vient de l'ancien français *esgarder*, qui veut dire *veiller sur...* Eh bien, on n'a pas pu veiller sur nos enfants. On n'a pas pu empêcher que le monde, cette centrale des prétentieux pouvoirs, leur enseigne la domination, l'efficacité avant tout, la prospérité sacrée, la honte de ne pas posséder une maison forte. On a eu beau ne plus suivre Vittorio, invité dans celle de Maximilienne, où se brassent des affaires d'art, on ne s'est pas repliée sur la maison calme et douce, donnant l'illusion du refuge maternel, peint aux couleurs du ciel. Le ciel! Il se plombe à l'horizon et le monde fait fonctionner des corps endurcis, armés pour la bataille, sans yeux pour aveugler de larmes.

Pas de clé pour ouvrir les cœurs... Premiers mots du courriel envoyé à notre fille et notre petite fille suite à la navrante histoire de la clé de boîte aux lettres, confiée en partant pour un séjour à la montagne. Père et mère prient leur fille d'avoir la gentillesse de vider en passant, une fois ou l'autre, leur boîte aux lettres, au pied de l'immeuble dont le concierge est par hasard en vacances. La travailleuse sans répit qu'est notre fille, qui appartient au personnel soignant en charge des égards les plus *vaillants* envers la moins

plaisante vieillesse, personnel applaudi chaque soir durant les premiers mois de la catastrophe sanitaire, puis délaissé dans les oubliettes où se démènent les peu spectaculaires, peu considérées, peu payées, la travailleuse oublie cette affaire de boîte aux lettres qui risque le bourrage. Si elle assume en pratique des égards que la loi du profit tend à restreindre, elle ne tolère pas chez sa propre mère le défaut de vigilance envers l'installation matériellement avantageuse de la famille. *Partager de bon cœur le péril de l'insaisissable ? Quel esprit sensé peut y consentir, alors que tout s'y oppose, objectivement ?* On se rappelle à quel point notre fille est absorbée par sa rude activité à plein temps, sa propre fille à soutenir seule et son engagement syndical. Aucun reproche.

Tout se gâte au retour avec une nouvelle coïncidence. On souffre d'un persistant mal de dos, qui empire. On a donc pris rendez-vous chez le médecin. Son cabinet est à moins de trois cents mètres de l'immeuble où vivent notre fille, pas souvent chez elle, et notre petite-fille, que la pandémie oblige à suivre ses études sur écran. On leur téléphone pour les avertir de cette proximité, le lendemain, qui va permettre de récupérer la clé sans attendre que l'une ou l'autre doive se soucier de nous l'apporter. Vittorio a la sienne. On a pu vider la boîte. Tout va bien. Côté fille, le répondeur. Côté petite-fille, pas sûre d'être disponible, il faudra rappeler demain. Aucune lueur d'affectueux intérêt. À bout de fatigue et douleurs, on commence à moins bien endurer le manque d'égards. Vittorio, qui vient de conduire pendant près de trois heures sur l'autoroute bondée et de trimballer les bagages au départ puis à l'arrivée, se propose... ou plutôt s'impose pour aller illico presto chercher cette satanée clé et qu'on en finisse avec ces absurdes tergiversations... On a beau lui dire qu'il n'y a pas le feu et qu'il en rajoute dans l'énervement avec sa manie de se mêler de tout, il insiste, veut à tout prix s'emparer de cette histoire, prendre lui-même les choses en mains, éclairer les esprits obscurcis, jouer le rôle magnifique du libérateur des tensions familiales et par dévouement grandir encore en domination.

À partir de là tout se détraque. Comment? On n'en sait rien. On n'est pas sur place, en pleine embrouille. On n'aura que deux témoignages et contradictoires. Celui de Vittorio, le grand-père de quatre-vingts ans bientôt. Celui de la petite-fille de vingt-et-un ans. Deux êtres hypersensibles et vulnérables. Mais aussi deux personnages emmurés dans leur amour-propre. Même scénario psychique du côté de notre fille. Et qu'en est-il de notre errance personnelle? Entre le désir d'accord, dont le soupir agrandit l'univers, et l'expérience du quasi constant désaccord face à l'endurcissement, à commencer par le nôtre, dans le couple, la famille, le monde, comment retrouver la voie de la rencontre?

Le lendemain, outre la visite chez le médecin, on a mille choses à faire. Vittorio nous rend la clé. On n'y pense plus. C'est seulement le surlendemain, au réveil, qu'on lui demande comment ça s'est passé avec sa fille et sa petite-fille. Les larmes le suffoquent.

Le simple souffle de la rencontre
A été arraché à vif. Liquidé par les mots
Qui crient, qui meurtrissent, qui séparent.
Temps des fiertés blessées. Temps de guerre.
Temps des esprits possédés que torture
Le hargneux soleil des dominations.

Vittorio a dû attendre plusieurs minutes devant la porte en bas, dit-il, pour que celle qui a répondu au parlophone descende lui remettre la clé, comme convenu. Finalement, déclic et voix : *Tu peux monter, on t'attend.* Il se demande si la petite clé a été perdue, s'il faut du temps pour la retrouver. *Mais non, qu'est-ce que tu vas encore imaginer?* Crépitent alors sur le malheureux, auquel n'est pas offert le secours d'un verre d'eau, crépitent les griefs habituels, crépitent les jugements péremptaires dont la mère et grand-mère, cette oisive qui ne travaille même plus gratis pour les analphabètes, fait les frais conjointement au vieux bavard, qui ne peut pas s'empêcher de se mêler de tout pour faire l'important.

Suit, après deux jours d'affliction muette et dans la plus opaque incertitude, l'envoi du courriel impossible à ne pas écrire, même s'il doit rendre la séparation encore plus insoutenable : *Pas de clé pour ouvrir les cœurs...* On dit le désespoir, partagé avec le grand-père secoué par le non-accueil lourd de ressentiment. On a l'intention, après ça, d'en rester au douloureux silence.

La réaction d'Alba, notre petite-fille, ne se fait pas attendre. Elle téléphone au grand-père pour l'invectiver plus brutalement encore, lui dire qu'il est un rapporteur, un traître, un menteur et qu'elle le déteste, le déteste, le déteste. Extinction du contact. Commencement, non pas encore pour Vittorio, étourdi comme un vieux boxeur au tapis, mais pour la grand-mère interloquée, commencement de fissure, commencement de remontée vers la fragilité. L'excès de haine est signal de détresse. Il faut répondre. Par autre chose que des mots sur écran. Dans l'accalmie de la pandémie, les terrasses peuvent désormais s'ouvrir. Est-ce qu'Alba sera d'accord d'être invitée par sa grand-mère au restaurant du Bois-de-la-Bâtie, isolé sur la falaise, près du cimetière où repose son père ? OK répond le *sms*. Soleil annoncé. On réserve une table sous parasol. Il pleut. Hésitation diplomatique au moment de s'installer sur la terrasse couverte. Qui va choisir comment se placer ? Face au mouvement devant l'entrée ? Face à l'arrière où rien ne se passe ? Amour-propre aux aguets... On fait remarquer la glycine dont les fleurs blanches ruissellent le long du mur gris de la vieille maison, crépie à neuf, avec volets et poutres apparentes repeints en rouge orangé.

– Une merveille, cette glycine blanche, non ?

– Eh bien, assieds-toi du côté où tu peux la voir, grand-maman.

Alba n'est pas vraiment émue par la foisonnante glycine qui retombe en multitude de fins jets d'eau gracieusement immobilisés dans le palais d'une Belle au Bois Dormant. Est-ce qu'on aurait été plus sensible à cette blanche apparition, à son âge, alors que notre

génération était préservée encore du formidable bombardement des savoirs et magies collectives sur écran individuel?

Tout se passe bien tant qu'Alba peut parler de ses études, de ses bons résultats, de l'entretien réussi pour le stage à entreprendre à la fin de l'été. On la sent heureuse de la confiance qui semble se rétablir. Jusqu'au moment où une allusion au grand-père maltraité ébranle la petite table comme une barque sous le fouet d'un tsunami. Alba s'écrie que le grand-père a profité de cette histoire de clé pour se montrer odieux. Qu'il n'a pas cessé de gémir sur son sort et d'accuser la grand-mère au caractère impossible, qui le critique sans répit, se met en rage pour des riens, le réprime et jour après jour contribue à lui bousiller la cervelle.

Que penser de ces deux témoignages où il doit bien y avoir du vrai, qui n'en demeurent pas moins contradictoires et surtout restent bloqués l'un comme l'autre dans la rancœur, plaintive côté grand-père, agressive côté petite-fille?

Soudain, comme surgi des racines de la glycine en fleurs, bondit un écureuil. On le voit filer, bondissant et rebondissant, sur le chemin de terre gravillonnée, d'un jaune très clair. Le temps d'une exclamation joyeuse... il a disparu. Même si elle avait songé à se retourner, Alba ne l'aurait pas vu. Il va reparaître et s'esquiver une deuxième fois, aussi brève que la première, mais la libération est déjà miraculeuse : plus d'amertume. On parle d'autre chose. On raconte à Alba ce qu'on a entendu sur des expériences aussi étonnantes qu'improuvables : *les expériences de mort imminente*. On essaie de ranimer le stupéfiant témoignage d'une militaire de carrière, restée plusieurs mois dans le coma après une chute à ski. Crâne brisé. Cerveau qui ne répond plus. Donnée pour morte, la conscience voyage dans une dimension bienveillante et comme généreusement hors limites. Renaissant à l'existence, la grande blessée s'éveille une autre. Exit la dominatrice, implacable envers elle-même, ses subordonnés, son entourage. Elle prend la mesure

de son enfermement, auparavant, dans une banalité logique, une opacité, une rudesse qui la séparaient du meilleur : l'accueillante ouverture à l'imprévisible, en vie. On sent qu'Alba est agacée. La grand-mère a beau sortir les quelques scientifiques de pointe, intéressés sans préjugés à la question, toujours ouverte, d'une conscience non pas seulement individuelle mais captant, comme l'amour et la poésie, une sorte d'universelle irradiation créatrice... Le mutisme d'Alba fait un sort aux expériences soit-disant lumineuses comme aux dernières frites froides sur l'assiette vide. Éclipse, de part et d'autre, de la pensée. Vient à la rescousse le nouvel envoyé de l'imprévu, qui met son audace au service de la réelle rencontre : un moineau. Il fonce depuis le toit sur la corbeille à pain, où restent deux tranches. Il en vole une. Le butin est un peu lourd pour sa petite personne à la grande témérité. Il se voit obligé de lâcher prise. Le pain tombe par terre. Et voilà le moineau qui picore hardiment... aux pieds de deux statues, silencieuses sur leurs chaises, mais qui se lancent un clin d'œil complice et rient intérieurement. Réapparaît la serveuse affairée. Elle ramasse prestement la tranche et emporte de sa main libre la corbeille. Plus d'offrande possible. L'aventureux ami ne revient pas. Sa dynamique légèreté nous manque. À toutes les deux.

Plus tard on comprend qu'on n'a jamais été à la hauteur du moineau, messenger de la surprise ailée... C'est pourquoi on n'a délivré personne de son boulet. Pour Vittorio le tabassage en cave, à cause du petit drapeau qui n'était pas celui des neutres ou des vainqueurs. Pour notre fille la non-estime sociale pour les activités sans prestige mental, sans croissant avoir, sans brillant. Pour Alba, orpheline d'un père noir, celui du rejet de la différence, toujours prêt à dresser la tête et cracher son venin. Quant à nous et notre vieux corps de femme à cicatrices, amie de l'insaisissable... qui n'est pas dominé... et qui ne domine pas... On vénère la vie jaillie du fugace accord et on reste plantée dans le béton mortel. Nos mots s'abattent comme corbeaux sur la prison de la domination. Ils se posent, accablants, sur les barbelés. Ils ne chantent pas.

On a lutté contre la fatalité. On a perdu. On n'a pas été à la hauteur de la juste indignation, maniant le porte-voix, et pas non plus à la hauteur de la vaillance qui rallie les voix inaudibles, hors spectacle, hors commerce, hors écran intelligent. On n'a pas été à la hauteur de la voix paisible, qui tombe comme la pluie. On a eu tellement soif de pluie ! Du bruit léger de la pluie dans le croissant fracas des rencontres à la parade.

On s'est donnée au *péril* de la rencontre.
On a éprouvé durant une vie entière le manque
De la réelle rencontre. L'enfer de ce manque.
Et avec ce manque la tristesse qui s'accroche
Comme un lierre à la nuit fissurée
D'un dernier fil rouge en extinction.
On n'a pas été à la hauteur de la réelle rencontre
Car on n'a pas été à la hauteur de la fillette naïve
Délestée de la pesanteur qui lui sciait le dos
Et emmenée au paradis.
On n'a pas été à la hauteur du nuage dans le fauteuil
Ni des fruits rouges, des doubles fruits recueillis
Dans la joie solaire par de multiples mains
Et jetés avec des éclats de rire à travers le feuillage
Dans le panier rond, posé sur des genoux fragiles.
On n'a pas été à la hauteur des simples échelles pratiques
Ni de la promesse de partager les dons du jardin.
On n'a pas été à la hauteur de l'arbre aux fruits rouges
Dont la sève est le silence
L'endurant silence
En mouvement.

Tuée de tristesse on ouvre dans la maison risquée une dernière porte. Elle grince. La pièce obscure est presque entièrement vidée de ses meubles. On va à tâtons vers la fenêtre. Le silence laisse vibrer un air de *La Traviata*... Un rêve ? On rabat les volets, chacun troué d'un cœur. Oh ! que la nuit est noire, ce soir...

La nuit
La pauvre nuit

Qui égare
Et puis ensevelit

Le rien du tout
Tombé des mains

Ouvertes

Alors la vaillance renaît et la mémoire entre en action. On se souvient de deux réelles rencontres, au large du petit monde à la musique désaccordée, et du grand monde qui fait sa roue de paon, avec un bruissement de sac de sous agité par des personnages à la grave importance ou à la mine radieuse, multipliés en masse et visibles sur la planète entière. On a viré de bord. On s'enfonce dans le monde intérieur. Brrr... Plus âme qui vive là-dedans. Plus de corps dans la pensée. On ferme l'ordinateur. On sort.

Comme les indigents dans la rue, en hiver, auxquels des bénévoles apportent une soupe fumante, il arrive qu'on se sente réchauffée, nourrie, ravigotée pour un bon moment. Par des inconnus. Le premier, on le croise au tout proche Bois-de-la-Bâtie, où on va si souvent se balader, comme les dames et messieurs avec chien, sauf qu'on n'a plus d'animal à promener, ou comme les sportifs, sauf qu'on ne court pas les yeux fixés droit devant, avec du ramdam dans les oreilles. Le deuxième inconnu est le réviseur de chaudière dans la cuisine de notre amie Fabienne, à Paris.

Retour, pour commencer, au Bois-de-la-Bâtie, dans les parages encore du café-restaurant. On marche entre les voitures parquées devant les arbres et les grillages des jardins familiaux avec leurs petits chalets, leurs plantations bien ordonnées, leurs jolies fleurs,

leurs mâts avec drapeaux. Une voix d'homme, derrière nous, interpelle la vieille passante qu'on est, vêtue de pantalons noirs, d'un maillot léger, noir aussi, et d'une écharpe flottante :

– Bonjour Madame. Est-ce que vous allez à la verrée après les obsèques?

On s'arrête. Un homme grisonnant est arrivé à nos côtés, poussant un vélo. On voit dans son visage rond de bon vivant des yeux d'un bleu lumineux. On remarque qu'il porte des jeans et une chemise à carreaux, mais avec un veston classique. On se remet ensemble en mouvement, tout en parlant.

– C'est vrai que je suis habillée de noir, mais je ne suis pas en deuil, non. Vous, Monsieur, vous avez donc perdu quelqu'un?

– Oui, un ami. Enfin... un ancien ami. On a travaillé dans la même entreprise et le même atelier, quand on était jeunes. Figurez-vous que ça fait plus de trente ans que je ne l'ai pas revu, depuis que j'ai changé de travail pour entrer dans l'administration. Maintenant je viens de prendre ma retraite et voilà qu'il est mort. J'ai vu ça hier dans le journal. J'ai tenu à être présent mais je suis arrivé en retard à la cérémonie. Après je suis vite parti reprendre mon vélo. À la verrée, j'ai bien peur de ne connaître personne...

– Au moins vous ne l'avez pas oublié, cet ami défunt. Ne vous inquiétez pas. Vous allez peut-être retrouver un ancien de l'entreprise, du temps de votre jeunesse.

– Peut-être, oui. Quoique ceux qui sont venus, s'il y en a, doivent avoir bigrement changé. Tout comme moi. Mais bon, j'y vais. Au revoir Madame et merci à vous!

L'homme à l'ami défunt se dirige vers le café-restaurant où presque tous les jours se rassemblent, pour être réconfortés en buvant et croquant ci et ça, les proches de la morte ou du mort, au sortir du Centre Funéraire. Quant à nous on bifurque pour descendre plus loin à l'intérieur du bois, sur le chemin à mi pente

de la falaise, d'où on aperçoit la rivière et le fleuve, qui viennent de se rejoindre. Intense bien-être, tout-à-coup, dans le paysage mille fois vu, où le quasiment rien d'un dialogue fugitif a remué l'obscurité profonde et fait maintenant vibrer les plus insignifiants détails. Pourquoi cette allégresse en renouvellement ? Sur le chemin un peu boueux par endroits suite aux longues pluies et caillouteux à d'autres, sur les pentes ayant séché plus vite, le frémissent vert en hauteur et les ombres mouvantes au sol renouvellent la pensée, qui ose avancer sans muselière mentale...

Se renouvelle en même temps la danse de deux chiens qu'on voit se rapprocher, puis se tourner autour, lentement, dans leur étrange cérémonial du reniflement des derrières. Captivante reconnaissance des corps ! Laissant les deux bêtes à leur déroutant discernement, la maîtresse du plus grand chien et le maître du plus petit chien se saluent courtoisement. En discrète lévitation dans leur double sourire on participe à leur brève entrevue, leur attente à quelque distance, leur paisible éloignement quand les chiens repartent dans leur exploration des odeurs à déchiffrer d'un tronc à l'autre, en signalant à leur tour qu'ils ont passé par là.

On se dit : *Oh ! Que tout déborde de sens dans la lumière amie !*

Sans l'angoisse qui a amené l'homme au vélo à nous parler de la mort de son ami jamais revu, et nous à lui répondre comme à un ami qui avait besoin d'un peu d'encouragement pour accomplir ce qu'il avait déjà choisi d'assumer, autrement dit sa présence de pas fidèle mais pas infidèle non plus, on ne serait pas entrée dans la lumière amie comme dans un nuage qui agrandit infiniment l'existence, dont la tragédie scintille entre les mots. Scintille de mélancolie et scintille de ferveur, comme dans le poème espagnol du XIII^{ème} siècle dont notre cœur abrite la lumière amie. On se rappelle la dernière strophe, après la musique des cinq autres. Le poème, une complainte, répète l'appel d'une femme. Une femme travaillée par l'énigme de la réelle rencontre. Cette femme n'a

personne qui l'entende. Elle parle dans une île de la haute mer, encerclée par les vagues. Elle répète et répète encore que seule, sans le secours d'un batelier, elle ne pourra quitter son isolement...

*Je n'ai pas de batelier ni ne sais ramer
Je mourrai, belle, dans la haute mer
En attendant un ami! Viendra-t-il?*

Le voilà qui arrive, avec son matériel. C'est le deuxième inconnu, le réviseur de chaudière dans la cuisine de Fabienne, à Paris, il y a trois ans. Un beau brun, jeune, robuste, aimable, avec un petit chignon sur la nuque et une longue balafre au menton, comme s'il avait risqué de se faire couper le cou. Il se met à la tâche et s'active à dévisser, contrôler, nettoyer. Fabienne, qui suit le détail des opérations et pose quelques questions techniques, car elle s'y connaît, se tient debout, immobile. On reste à ses côtés, muette, à regarder le beau visage, concentré dans le travail. Un visage pas étranger du tout et pourtant lointain... On se demande si on va oser interroger le jeune homme sans accent sur son origine... Question risquée? Finalement, on se lance. On lui demande s'il est grec, comme il nous semble...

- Pas grec, non. De par là-bas quand même. Je suis kurde.
- Ce qui m'a frappée, c'est votre ressemblance vraiment étonnante avec un *Kouros*.
- Un *Kouros*... Jamais entendu ce nom-là. Qu'est-ce que c'est?
- Une représentation de la jeunesse masculine, dans la sculpture de l'Antiquité grecque, archaïque, donc très ancienne. Les artistes qui ont fait sortir de leurs mains ces merveilles vivaient il y a deux mille cinq cents ans environ. Quand la sculpture représente la jeunesse féminine, on parle d'une *Koré*. Le *Kouros* et la *Koré* sont donc des statues, des symboles de la jeunesse, avec de grands yeux et un sourire un peu mystérieux, très oriental. Pas des dieux... des

humains hiératiques, autrement dit qui se tiennent tout droit, mais pas sévèrement, bien au contraire. Avec un sourire lumineux, un sourire sans peur et sans désir de triomphe. Une jeunesse, en somme, qui ne vieillit pas.

– Et moi je ressemble à un... comment vous avez dit... *Kouros*?

Fabienne qui a filé au salon en revient avec le tome adéquat d'une Histoire de l'Art en nombreux volumes, reliés. On trouve un, deux, trois *Kouros*... Aucune *Koré*. Qui sait quel académique vieux ponton a choisi les images... Les deux grands-mères et le jeune réviseur de chaudière restent penchés sur le livre ouvert.

– Alors ça... C'est vraiment fou... Y a une sacrée ressemblance! Je suis peut-être une réincarnation d'un *Kouros*... Dans la religion des miens, les Yézidis, on croit à la réincarnation...

Nous aussi, différemment, on y croit. On croit à la devise révolutionnaire, qui succombe dans *la mentalité performante* et reprend vie dans une cuisine, grâce à une chaudière à réviser. Il fait plus clair tout à coup et on croit à l'égalité, dans l'élan de la réelle rencontre. On croit à la bonne chaleur, qui libère des prétentions. On croit à l'accord imprévu et on ne croit plus à aucune réinvention d'aucun credo.

Est-ce à dire que la fatalité des hiérarchies part en fumée? Oui, pour un moment... Qui fulgure comme tant d'autres dans les obscures douleurs des genèses humaines, assez stupéfiantes pour faire grincer les puissants rouages et danser la pensée autour du feu de joie qui élargit la nuit. Hauts les cœurs!

De la nuit naît la vaillance : une énigme.
C'est elle qui anime le souffle en création
Quand l'éclair de conscience cravache
Le trop de mots
Et que flanche le trop de lumière.

*Tout devient possible dans la fougue inespérée
D'un bond hors de la culture de la domination.
Même si la hardiesse du bond met à nu
L'intime solitude
Et si le bond qui persévère
Fissure comme un précipice.
Être libre : accepter la fissure.
Celle que les murs et les esprits forts ont en horreur.
Et contre laquelle se déchaînent non seulement
La violence brutale ou disciplinée
Mais toutes les subtilités possessives
Et les peurs :
La fissure de l'insaisissable.
Elle aère l'existence.
Elle simplifie.
Elle unit.*

Sans pouvoir sur le mortel tournoi de la machinerie mentale et le brillant des bons sentiments, la fissure de l'insaisissable relie à l'envol entier de l'arbre à vif, semeur d'étincelles qui sauvent de l'extinction. Leur infime présence vacille, n'est pas vue, se renouvelle et frémit dans le noir. Fugitif est l'éternel sourire qui fait jaillir les larmes à l'orée du silence où on dit tout bas... dans un souffle... qui s'en va...

Comment aimer comment penser
Comment risquer de vraiment vivre
Et mourir de fervente droiture

Sinon sans arme et sans calcul
Sans retour et libre d'avancer
En fissurée d'éclairs

À l'aveugle?

Ce que l'aveugle a vu

C'est en rêve, dans le sommeil d'avant l'aube, que l'aveugle commence à voir clair au sujet de *l'aventureuse échelle*, en deux parties à emboîter pour qu'elle se dresse de toute sa hauteur et mène plus loin que le monde prévisible. Son élémentaire simplicité initie non sans angoisse à l'escalade espérée et au vertige d'atteindre la cime en fusion, sans pour autant éviter la chute... Fatale...

À moins que ne veille sur les âmes aventureuses
Une trace encore de ferveur, qui sauve
Non pas des ténèbres ni de la mort
Mais de l'anéantissement de la rencontre.

Cette trace est tout à fait réelle, bien qu'elle doive émerger dans un rêve à la fin d'une vie pour être soudain reconnue. Si longtemps cachée, la trace lointaine que le rêve a rapprochée est celle d'une présence qui a pris corps. On n'est pas sûre de bien interpréter son action. On sent seulement qu'elle a été cruciale, pour libérer deux audacieuses gamines, et maintenant la pensive insaisissable qu'on est devenue, des jugements réprobateurs, des austérités punitives et de l'isolement dans le désastre de l'amertume.

Réapparaît donc, pour commencer, l'échelle de la grimpe nocturne à la fenêtre, dont on a vécu les émotions contrastées au tout début de notre adolescence. On retrouve en rêve les deux complices, la fille unique et sa grande amie Éliane, cherchant ensemble à fuir le mortel ennui des obligations de dormir pour être en forme le lendemain à l'école. Nous revoilà en pleine nuit à circuler d'un étage à l'autre par la secrète entremise de l'échelle, à se chuchoter mille histoires, à rigoler en douce, à nous vanter de notre exaltante indocilité. Vient la troisième nuit d'escapade, où des circonstances imprévues nous séparent. On n'est plus nous deux, les bonnes amies, mais la toute seule...

La toute seule qui reste à présent figée dans la chambre
Face à l'échelle aventureuse, devenue le pire obstacle.
Torture et panique de l'imminente catastrophe.

Non seulement on n'a pas réussi à rendre moins visible le corps du délit, en faisant habilement tomber l'échelle qui va scandaliser père et mère et tout le monde alentour, mais sa présence s'est chargée de menaces explosives, en se pliant en son milieu pour se coincer à deux doigts de la grande véranda aux vitres opacifiées par la poussière, où le vieux serpent à lunettes entasse un colossal bric-à-brac, jamais aéré, jamais partagé. Quelle chair de poule quand on aperçoit ce voisin du dessous ! Il n'a jamais offert que du mépris à notre œil de fille qui va et vient dans le jardin. Il ignore à quel point nous blesse, dans un instinctif effroi, son obsessionnel désir d'emprise, de domination, de butin jalousement gardé.

Le lendemain, quand le père comme d'habitude vient ouvrir tout grand la fenêtre pour lever le store et nous réveiller, tandis que l'épouvante achève de supplicier un spectre qui fait semblant de dormir : plus d'échelle.

Qui a bien pu la remettre en place, comme on le voit un peu plus tard avec Éliane, dans un étonnement sans bornes ?

Qui l'a dégagée de sa malencontreuse posture ? Qui l'a soigneusement repliée puis recouchée contre un vieux mur, derrière des buissons, là où on l'avait prise : au fond du jardin ? Qui s'est trouvé là au bon moment, avant que le vent tempétueux, secouant l'échelle, ne fasse voler en éclats l'ancre du vieux serpent à lunettes et ne soulève un ouragan de criaileries dans le quartier ?

Qui s'est levé bien avant le jour et n'a pas eu peur du grand souffle qui battait les murs dehors ? Qui est sorti de l'immeuble où rien ne bougeait ?

Qui a eu la présence d'esprit nécessaire pour ne pas se perdre en comment et pourquoi, voyant l'échelle tordue et brinquebalante? Qui a compris d'emblée que rien d'irréparable n'était en jeu, tant que le méfiant serpent demeurerait à l'écart, dénudé de ses lunettes, les yeux clos, et ronflant gentiment?

Qui a eu le cœur d'agir sans éclat, sans se montrer, sans créer tout un drame et jouer le rôle de l'intelligence à l'affût, dénonçant au monde consterné les folies des filles sans tête, sans fierté, sans avenir?

Un rêve, dans notre vieillesse, nous donne la réponse, jamais trouvée en la cherchant. Elle dormait dans la mémoire et enfin nous rejoint, comme si les derniers attraits du mortel appareil qui nous rétrécissait la vue étaient enfin balayés par la nuit réelle et qu'on pouvait enfin aller à la rencontre d'une vivante : une femme.

On ne se souvient pas de son nom. On ne se souciait pas de le connaître. Quant à son visage si lointain, auquel on ne prêtait aucune attention, comment en aurait-on une idée précise?

On reçoit en rêve
Un coup de brume...
Révélation!

Elle nous foudroie à l'orée du réveil et l'histoire se remet en marche. La femme de retour est la nouvelle concierge de l'immeuble vieillot, bien trop calme à notre goût et ennuyeux, sur la falaise au-dessus du Rhône. Comment se fait-il qu'on n'ait pas imaginé son rôle décisif dans l'épisode de l'aventureuse échelle?

Coup d'Brume ne paraît pas assez forte ni capable
De sauver qui que ce soit d'un désastre :
Voilà l'explication.

Elle a d'ailleurs partagé l'élan de l'action avec son guide et avec un aide. Le guide est un chien. Qu'il faut sortir très tôt, bien avant le jour. Car en haut des marches qui mènent à la cour et de là au jardin, un écriteau métallique peint en blanc et encadré de noir proclame en grandes lettres noires : INTERDIT AUX CHIENS.

Coup d'Brume, la nouvelle concierge, si peu conforme à l'image d'une grincheuse ou pétulante faiseuse d'histoires, ne va pas sagement se soumettre à l'ordre du propriétaire, calfeutré dans son vaste appartement, ni s'épuiser en vains grognements contre les locataires hostiles aux semeurs de crottes, même si tous ces Messieurs-Dames respectables des cinq étages à la belle vue ne se promènent jamais dans le jardin et se posent rarement, même en été, sur les bancs de pierre ombragés par le grand marronnier.

Coup d'Brume se lève donc dans la nuit, à l'heure où son mari, un travailleur aux horaires bizarres, rentre au logis. Une seule grande pièce à l'entresol, donnant sur la cour.

Après un bref repas nocturne, Coup d'Brume se glisse, obscure dans l'obscurité, pour emmener le chien silencieux comme elle jusqu'au petit bois qui prolonge en pente sur la falaise le jardin devenu plus sauvage que fleuri et gazonné. Là personne ne la voit détacher l'animal et le laisser s'ébattre à sa guise sous le couvert des arbres.

Maintenant bien réveillée par le rêve, on retrouve le chien. Plutôt grand pour un si petit espace, à la maison. Pelage court et noir, luisant au soleil quand on le voit couché le long de la fenêtre, attentif au passage d'un chat dans la cour. Longues oreilles pendantes. Deux yeux noirs qui brillent de confiante impétuosité.

Guidée par l'allégresse du chien, Coup d'Brume débouche donc de la cave pour tomber sur l'échelle pliée en deux, menaçant de briser la haute véranda poussiéreuse, sans pour autant libérer

l'immeuble du fatal serpent à lunettes, encagé dans son amour des possessions, qui ne supporte ni les bonnes femmes, ni les bêtes, ni le monde où son esprit s'excite à tout voir et tout avoir.

Coup d'Brume, la pas enjôleuse, pas fantasque, pas dans l'air du temps, donc sans intérêt à nos yeux de gamines captivées par des images mirobolantes, Coup d'Brume avec son balai sans magie et ses robes minables à la mode étrangère quand elle sort avec son chariot à provisions, Coup d'Brume a par contre parfaitement remarqué les deux filles. Elle connaît leur entente et leurs chamailleries. Elle devine leurs vagabondages à la recherche d'on ne sait quoi, qui fait respirer un peu plus largement des poitrines même pas encore bombées d'un peu de chair en développement.

Coup d'Brume, à laquelle on accorde à peine un regard quand on la croise dans l'escalier qu'elle récure, est pourtant assez généreusement clairvoyante pour désirer nous alléger de l'humiliante embrouille. Seulement Coup d'Brume ne peut pas régler à elle toute seule le problème de la lourde échelle coincée. Elle n'a pas l'illusion de pouvoir se débrouiller par ses propres forces, en risquant le pire, alors qu'elle tente de l'éviter.

À la grande déception du chien, elle revient donc sur ses pas pour aller chercher de l'aide. Celle de son mari, qu'il faut faire sortir du lit, où il vient de déposer le fardeau de sa nuit de travail. Quel travail? On n'en sait rien. Par contre sa silhouette nous revient en mémoire. Une ombre mélancolique. Celle d'un étranger, en exil. Pourquoi en exil? On a la vague idée d'un engagé pour la liberté dans son pays. On était trop jeune et vouée, malgré nos tourments, à une vie protégée. On ne mesurait pas encore l'oppression par l'argent, ni celle des dictatures qu'il soutient. Toujours est-il que Coup d'Brume et l'exilé se mettent ensemble, dit le rêve en éveil, pour agir sans tarder. L'aventureuse échelle, décoincée, est soustraite à l'emprise du serpent qui à chaque époque change de vision et s'empare de tout.

Écarté le désastre des médisances et vexations!
Deux ni vus ni connus se sont offerts à la rescousse :
La noblesse de vivre est sauvée.

L'exilé s'accorde enfin le repos. Coup d'Brume repart sans bruit avec le chien en fête qui la tire en avant dans l'obscurité un peu moins sombre. Les deux filles, plus tard, se creusent la tête et ne comprennent rien au stupéfiant dénouement. Il est trop simple.

Oh! la bonté légère Oh!
L'âme au corps le jardin
D'avant l'aube
Où s'annonce en silence
En action l'univers
À la libre envergure
Oh! si insaisissable Oh!

Mais le trop simple autre monde, qui n'a rien d'un ailleurs et qu'un rêve dans le demi-sommeil laisse entrevoir, demeure hors d'emprise. On ne se réveille donc pas dans la béatitude. Coup d'Brume ne fait pas gonfler notre cœur comme un ballon pour nous soulever dans les airs purs. On n'est pas libérée de la chute... pas plus que le monde en souffrance, dévasté qu'il est par les prétentions et mensonges de la domination.

Un jour on voit surgir à notre rencontre la lumineuse trajectoire qui ravive le paysage humain, en s'unissant à l'accablement de la maison qui tombe, isolée, sans fenêtres, avec une porte aveugle, où personne ne viendra plus frapper.

Il s'agit d'un tableau. Dans un livre que le peintre nous montre le jour où on visite son atelier avec Vittorio. Le tableau lui-même n'est pas visible, étant accroché ailleurs, chez des particuliers, qui

l'ont acheté. Cependant, même dans ses dimensions restreintes, en photo, l'image résume la désespérante ferveur qui emmène au large des évidences dominatrices.

On voit que la petite maison dont l'opacité
De niche pour on ne sait quel rêve
De lumineux voyage
On voit que la maison-niche s'est descellée des solides
Fondations sur les hauts de la montagne
Dont l'arrogante opacité, dressée au-dessus de la mer
Continue à bomber le torse ou faire le gros dos.
On voit que la maison en chute est enfin libérée
De la banalité accrochée aux certitudes et possessions.
Elle en est libérée pour avoir consenti
À basculer dans le vide.
On voit que la maison libérée par sa chute
Ne protège plus du vertige de la vision.
On voit qu'elle tombe vers la mer à peine onduleuse
Oppressante elle aussi dans sa géante et sourde opacité.
On voit pourtant que l'opacité à la verticale
Ou à l'horizontale dans le puissamment ouvert
Et invisible dans le resserrement intérieur
On voit que l'opacité est lumineusement
Dépassée par la dynamique de la chute
Dont le point de départ, plus haut que l'éminence
Dépourvue du moindre soupir de végétation
Demeure inaccessible au regard
De même que le dernier choc de la maison-niche
Avec la masse des eaux verdâtres, malades
Pleines de cadavres dont nul peuple
Ne veut charger sa mémoire
On voit que la chute élargit la courbe
D'un renversant chemin de clarté.
L'abri aveugle qui tombe sans retour
Plus perdu que le débris d'un astre éteint

Trace une voie si lumineusement
Simple et inattendue
Qu'elle fait vibrer le plein jour.
Le ciel en devient plus vaste et vivant.
Le ciel dans sa vaporeuse métamorphose passe
Du bleu intense des hauteurs à la légère brume blanche
En suspension sur la ligne d'horizon
Qui reste vide.
Le ciel sans maître est désormais peuplé par le silence
Du renversement créateur et la terre s'anime des paysages
Des visages, des amours qui ont disparu hors image
Avec la chute la chute encore
L'éclair de la chute libre
Vers l'aventure
Sans prix
D'être en vie.

Est-ce que le peintre qui a donné forme à la lumière de la chute se reconnaîtrait dans notre propre expression de la renversante expérience? Pas sûr. Mais qu'importe? Dans son jardin aux proportions modestes, où se côtoient les fleurs, les légumes, les vieux arbres fruitiers et les herbes folles, on s'installe à trois autour d'une bouteille, à l'ombre, entre la cabane qui sert d'atelier et la maison vieillotte, entretenue à la diable, où dort le petit-fils. Santé! On choque les verres pour célébrer la vocation de grand-père, toute nouvelle pour le peintre, qui en a la figure balafrée d'un géant sourire. On ne se connaît pas vraiment et nous voilà trinquant comme à la fiesta du bel été. Depuis plus longtemps que nous dans le quartier, avec son épouse physicienne qui nous salue d'un petit signe de la main avant de s'éclipser, le peintre n'a pas perdu son accent suisse-allemand. Son français en est comme enrobé de chaleureuse vigueur, légèrement ironique, masquant une timidité d'instinctif, pas très à l'aise avec la visite d'une possible discoureuse au fier ego. Il comprend vite qu'on ne se réduit pas à un rôle, surtout pas celui d'une *importante* d'un genre ou de l'autre.

On s'abandonne à la liberté
D'être une insaisissable.

Comme aujourd'hui, dans ce jardin pas riche et pas étriqué, où l'exubérance de la rencontre dépasse vite le réflexe d'inquiétude. Le peintre nous apprend qu'il avait pour mère une Italienne, exilée par mariage côté helvétique. Les voilà partis, Vito et lui, dans leurs communes vexations de gamins qui n'étaient pas de purs produits de la nation à la mâle pugnacité ou de l'univers des privilégiés. Qu'est-ce qu'il en a bavé, l'artiste, à se faire traiter de *Macaroni* par une bande de mangeurs de röstis, qu'il mangeait lui aussi, et avec appétit, mais servis par une mère qui n'osait pas dire un mot dans sa propre langue, par peur de nuire à l'éducation du fils.

Les vexations, la peur, l'apprentissage des stratégies pour se conformer, batailler, parader, gagner, s'imposer... à mesure qu'on en prend conscience et qu'on rit d'être finalement de vieux oiseaux, qui ont perdu bien des plumes et n'ont plus de quoi faire les forts ou les malins, on se retrouve joyeusement en plein vol...

Dans la communauté de la dérive
On partage la migration à tire d'ailes
Vers les mille volcans et mille sources
De la détresse l'allégresse l'amour à neuf
On croise l'incertitude aux mille voix
En renouvellement d'autre monde ?
En enfer d'anéantissement ? Qui le dira ?
On renaît légère quand s'unissent
La simple effervescence des cœurs
Et les épaves étranges de la pensée
On avance hors de vue vers la haute mer
On s'étonne de disparaître au large
En mille brindilles dans l'air vif
Semeur de frêles étincellements

Sous le cerisier	9
L'insurgée	23
La Motte Blanchet	37
Maximilienne	51
Tabassage	65
Ruban coupé	79
Sous le lustre-gouvernail	93
Perplexité	107
Maison forte	121
Maison risquée	135
Réelle rencontre	149
Ce que l'aveugle a vu	165

Déjà parus

Sous le nom de *Mireille Buscaglia*
aux Éditions de L'Âge d'Homme (Lausanne)

Le Tourment et l'Infini (poèmes)

Eurydice (poème)

Sève : une tout autre histoire de croissance (récit)

Sous le nom d'*Altra*
à l'Édition La lampe-tempête (Paris)

L'énigme des circonstances (récit)

Sans point final (roman)

Feu-Flamme (roman)

Hors miroir (roman)

Le volcan sous la mer (récit)

En travail :

Essaim d'oiseaux et autres nouvelles de l'autre monde

www.mireillebuscaglia-altra.com

